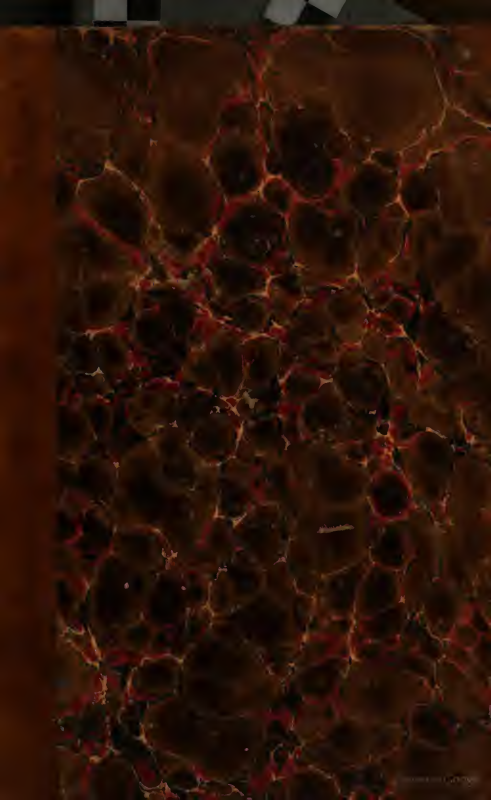




T. ADOLPHUS TROLLOPE.

N° 611. 540.





Digitized by Google

PRÉCIS

DES ANNALES DE BRUGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉCIS

DES

Annales de Bruges,

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE,

AUGMENTÉ D'UNE

NOTICE SUR L'HOTEL-DE-VILLE,

AVEC 44 FIGURES,

ET D'UNE

Biographie des plus Illustres Brugeois.

PAR

JOSEPH-OCTAVE DELEPIERRE,

AVOCAT ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS ET DES LETTRES, DE GAND.



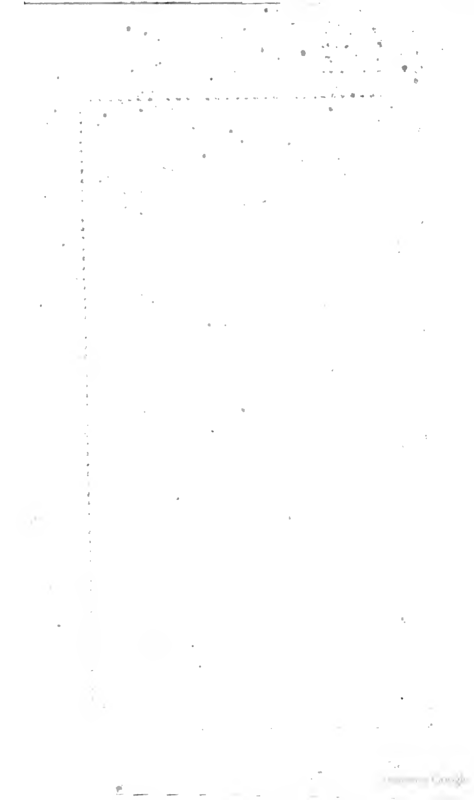


BRUGES.

IMPRIMERIE DE VANDECASTEELE-WERBROUCK,

RUE DES DOMINICAINS.

1835.



Digitized by Google

INTRODUCTION.

Fair city, worthy of her ancient fame,
The season of her splendour is gone by,
Yet every where its monuments remain,
Temples which rear their stately heads on high,
Canals that intersect the fertile plain
Wide streets and squares, with many a court and hall
Spacious and undefaced, but ancient all.

—

When I may read of tilts in days of old,
Of tournays graced by chieftains of renown,
Fair dames, grave citizens, and warriors bold,
If fancy would pourtray some stately town,
Which of such pomp fit theatre might be,
Fair Bruges, I shall then remember thee!

SOUTHEY.

Les *armes de Bruges sont un écu fascé d'argent et de gueules de huit pièces, au lion grimpant d'azur, armé et lampassé de gueules, couronné d'or avec croix pendante, le tout surmonté d'une couronne ducale en or, au milieu de laquelle la lettre* B, *aussi d'or. Cet écu a pour tenant à dextre un lion d'or armé et lampassé de gueules, et à senestre un ours grimpant, de couleur naturelle.*

Bruges compte aujourd'hui deux cent soixante rues, sept portes, quantité de fontaines publiques dont quelques-unes d'une belle construction, une foule de places publiques, un superbe canal qui traverse la ville dans toute sa longueur, et quarante-deux mille habitans. Sa longitude est de 20—47, *sa latitude de* 51—11—50.

Digitized by Google

Vredius a fait de grands efforts pour prouver que Bruges et ses environs ont été le premier siége des Francs, mais des actes authentiques prouvent la fausseté de cette opinion [1].

Comme nous le verrons, cette ville commença par être un lieu de halte entre deux points commerçans du pays, et grâce à ses premiers apôtres et à la sage administration de ses chefs, elle vit bientôt augmenter rapidement sa prospérité.

Au moyen âge, la navigation depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée était longue et difficile; la situation de la Flandre [2], *les manufactures qui y florissaient depuis le dixième siècle, et ses foires franches, engagèrent les négocians du midi et du nord à établir leurs magasins dans Bruges. La navigation était alors si imparfaite, dit Robertson, qu'un voyage de la mer Baltique dans la Méditerranée ne pouvait se faire dans un seul été. C'est*

1 Voyez De Bast, *Recherches sur les Antiquités*, page 332.

2 Nous donnerons au commencement de notre Histoire de Bruges quelques étymologies du mot *Flandre;* mais dans le curieux ouvrage de Henri Meidinger (*Dictionnaire étymologique et comparatif des langues teuto-gothiques,*) nous avons trouvé des observations sur ce mot, que nous croyons utile de rapporter ici :

Les noms de Flandre et de Flamand dérivent des mots anglo-saxons *flyan*, fuir, et *flymen*, fugitif, refugié, et fut appliqué à ces bandes qui émigrèrent du nord par suite d'un excès de population, et vinrent s'établir sur les côtes occidentales de l'Europe. En effet, dans toutes les langues teuto-gothiques on retrouve la même racine : *fly*, en suédois; *flye*, en danois; *flucht*, en allemand; *flykt*, en ancien saxon; d'où *fluchtling*, transfuge, en allemand; *fleondra lond*, en ancien saxon, pays des fugitifs, de *flyma*, *flema* et *flyming*, fuite, émigré; *flygting*, en suédois. De plus, dans les noms de peuples, on obsèrve que la désinance *ung*, *ing*, *ink*, a toujours l'acception de *descendant*, *nouvel arrivé*, *émigré*. En islandais, *flaem-ingi* signifie encore expulsé, banni, de *flaema*, expulser.

On sait que les langues teuto-gothiques et les langues slaves sont autant de branches sorties de deux grandes souches, dont l'une avait, dans l'origine, ses racines en Asie, l'autre en Europe. Quand on voit les mots *fleondra-lond*, *flyming*, *flaem-ingi*, *flymen*, se représenter successivement dans sept ou huit langues, avec la même acception, on ne peut guère s'empêcher de croire qu'il y a beaucoup de probabilité dans l'étymologie qui en résulte.

pour cela qu'on jugea nécessaire d'établir un entrepôt à moitié chemin entre les villes commerçantes du nord et celles du midi. Bruges, dans une belle situation, fut regardée comme la place la plus commode. Elle devint tout à la fois le magasin des laines d'Angleterre, le centre des manufactures de draps et de toiles des Pays-Bas, le dépôt des munitions de marine et d'autres marchandises du nord, enfin le marché de l'Italie, soit pour ses propres productions, soit pour celles de l'Inde qu'elle y amenait. L'Italie *apportait des draps appelés camelots et gros grains, faits de poils de chèvre très fins, filés en Galatie; des cuirs de bœufs, de la soie, des draps d'or et d'argent, des pierreries, du vin de Crète, de l'alun, du souffre, de l'huile, des aromates, de la rhubarbe, de la momie, du sené, de la casse:* La France, *du sel brut, des toiles de Bretagne, des vins rouges et blancs, de l'huile d'olive, du papier :* L'Angleterre, *des laines, du plomb, de l'étain, de la bière :* L'Écosse, *des peaux de porcs, des peaux de lapins et d'autres, des draps de laine très épais et non tondus :* L'Espagne, *de l'or, de l'argent, des tissus de soie, de l'écarlate, du bois de gaïac, de la salse-pareille, des perles, des aromates, et toute espèce de produits de l'Inde:* La Germanie, *du miel, de la cire, du froment, du sel de nitre, des laines, du verre, des fourrures, du vif-argent, des armes, du vin du Rhin, des bois de construction.* Bruges *de son côté livrait à ces diverses nations des chevaux très forts, de superbes bœufs, du beurre exquis, du fromage, des harengs salés et fumés, des poissons salés de toute espèce, des draps, des toiles, des tapis des plus beaux et des plus rares, des peintures admirables, et enfin de tout ce que l'adresse et l'industrie peuvent fournir.*

L'historien Barland a fait l'éloge suivant de Bruges dans ses jours de prospérité: Publicarum privatarumque ædium in hoc oppido splendor et magnificentiæ, omnem orationem, omnem dicendi facultatem supergreditur: ut paucis omnia dicam, totus hic locus pascendis oculis,

recreandis animis dicatus est; pulchra sunt oppida Gandavum, Antverpia, Bruxella, Lovanium, Mechlinia, sed nihil ad Brugas.

Cette ville atteignit son plus haut point de prospérité sous les ducs de Bourgogne. Son port était le centre du trafic de l'Europe. En une seule année, quarante mille muids de vin y furent envoyés de la Rochelle; en 1486, *on vit arriver le même jour cent cinquante vaisseaux étrangers dans son bassin; elle contenait bien deux cent mille habitans, et l'on y comptait plus de dix-sept maisons consulaires de différentes nations, magnifiquement bâties, ornées de tours, de statues et d'armoiries* [1]. *Édouard III d'Angleterre accorda des privilèges importants aux drapiers de Bruges, et en* 1326 *commença à attirer chez lui quelques tisserands de cette ville.*

Ainsi qu'il arrive toujours, l'excès de la prospérité amena peu-à-peu sa décadence. Les habitans avaient acquis trop de richesses, pour ne pas être devenus insolens. L'esprit de revolte, dont ils donnèrent des preuves réitérées, exila le commerce et les arts, amis de la paix, et Anvers recueillit les tresors que repoussait l'orgueil fasueux des Brugeois. Il ne reste de cette ville que le souvenir de son ancienne splendeur. La largeur des rues et des places publiques, la grandeur des églises, la belle architecture de plusieurs édifices gothiques, l'étendue du bassin et les vastes magasins qui l'entourent, voilà les seuls vestiges de ce commerce prodigieux qui fit affluer à Bruges les trésors du monde entier.

Afin de faciliter aux étrangers les moyens de visiter ce qu'elle offre encore de plus digne d'attention, nous placerons ici un aperçu de ses principaux monumens :

1 Voici l'époque de l'établissement des principaux comptoirs étrangers: les Allemands, en 1340; les Espagnols en 1348; les Irlandais, en 1383; les Portugais, en 1386; les Écossais, en la même année; les Catalans, en 1389; les Anglais, en 1390; les villes Anséatiques, en 1392; les Vénitiens, en 1405; les Arragonais, en 1419; les Génois, en 1414; les Florentins, en 1439.

Le Palais des Comtes de Flandre. *Une vue de ce vaste palais se trouve dans la* Flandria illustrata *de Sanderus. L'hôtel des monnaies y était attenant. Une partie de son emplacement, occupée aujourd'hui par une maison particulière, qui contient, dit-on, des restes de l'ancien palais, s'appelle encore* het Princenhof. *Ce fut là que se célébrèrent les nôces de Charles-le-Hardi et de Marguerite d'Yorck, en* 1468. Quibus nulla hominum ætas splendidiores aut vidit sumptiores, *dit Sanderus* (Flandria illustrata, *tome* I, *page* 36). *C'est aussi en ce lieu qu'en* 1478 *naquit Philippe surnommé le Bel, fils de Maximilien et de Marie-de-Bourgogne.*

La Vieille Halle. *Très bel édifice qui occupe un des côtés de la Grand'Place. Dès la fin du* XIIIe *siècle, la Halle au drap, dont nous parlerons ci-après, était appelé* de Nieuwer Halle, *de sorte que celle dont il est ici question, devait exister dès* 1200 *et peut-être avant* [1]. *Dans le principe, l'édifice qui supporte la tour était isolé; les aîles ou corps de bâtimens latéraux n'ont été ajoutés qu'au* XIVe *siècle.*

En 1280, *la Halle fut brûlée, et reconstruite en* 1364. *Sa superbe tour est un des plus beaux monumens de Bruges. Sa hauteur est de* 108 *mètres. On commença à la bâtir en* 1291. *En* 1493, *la flèche et tout l'intérieur devinrent la proie des flammes occasionnées par le feu du ciel. De suite on se mit à la reconstruire, et en* 1502, *elle était rétablie; mais en* 1741 *la foudre y mit de nouveau le feu et détruisit tout l'intérieur jusqu'à la troisième voûte. Cette fois, la flèche ne fut plus refaite, mais le couronnement octogone seulement fut recouvert d'un toit, qui a été ôté en* 1822 *lorsqu'on a renouvelé la balustrade supérieure telle qu'elle est aujourd'hui.*

On dit qu'en 1200 *les Brugeois, qui avaient suivi*

1 La date de 1758, qu'on voit inscrite sur la tour, n'est due probablement qu'au rétablissement d'une statue de la Vierge qui se trouve dans une niche de la façade.

Baudouin à la croisade, reçurent de lui comme un gage d'estime pour leur courage, le grand dragon de cuivre doré qui couronne aujourd'hui le beffroi de Gand, et ornait alors la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople : qu'à leur retour ils le placèrent comme une glorieuse dépouille de l'empire grec au haut de la tour de la Halle, sur la Grand'Place : qu'enfin les Gantois l'enlevèrent lors du sac de Bruges par la petite armée de Philippe Artevelde, en 1381, *et en décorèrent leur beffroi.*

M. Scourion, secrétaire et bibliothécaire de la ville de Bruges, connu par ses recherches sur l'histoire de la Flandre, pense qu'il n'est pas croyable que les Gantois, qui avaient tant d'autres objets à enlever d'ici, se soient amusés à faire descendre à grand'peine, du haut de la tour de Bruges, un énorme dragon de cuivre. Il se fonde sur deux raisons principales : d'abord, dans le compte de la ville de Gand de 1377, *on trouve la mention suivante :*

'T erste van de beelfoorte en de huere clocke	*Lir.* 14,395-11-11
Id. van den draecke van der huese ende van den appele	*Lir.* 2312

Donc ce dragon ne fut pas enlevé en 1381.

En second lieu, le goût bizarre et grossier, comme le dit le chanoine De Bast, de ce monument qui fut descendu, il y a peu d'années, pour quelques réparations, n'annonce pas un ouvrage grec, pas même du moyen âge.

Il nous semble que ces raisons ne sont pas péremptoires, car la simple mention van den draecke van der huese *est quelque peu obscure et pourrait s'expliquer de bien des façons. En outre, la grossièreté du travail n'est pas une induction satisfaisante, car plusieurs ouvrages grecs de cette époque sont d'un travail grossier, entr'autres une lampe en argent d'un style byzantin et de* 1100, *qui appartient à M. Serrure, archiviste de la province, à Gand.*

Quoiqu'il en soit, nous n'oserions décider la question, que nous croyons adhuc sub judice.

Le Carillon *que renferme cette tour est le plus beau de l'Europe : il se compose de quarante-sept cloches, formant quatre octaves. La plus grande a un mètre, cinquante-neuf centimètres de hauteur, et deux mètres cinq centimètres de diamètre ; la plus petite a treize centimètres et demi de hauteur, et dix-huit centimètres de diamètre. Pour que les quatre octaves fussent complètes, il manque aujourd'hui le* ré dièse *et l'*ut dièse. *Ce carillon est très ancien, car au compte de la ville de* 1300 *il est dit :* Petro De Dam, pro organis sonandis (*à la tour de la Halle*), Rege et suis in villâ existentibus, pro labore et famulo — 5 livr. parisis.

Nous ne voulons pas conclure de ce passage et d'autres semblables que le mécanisme, tel qu'il est aujourd'hui en usage, fût déjà connu en 1300, *mais certes il y avait déjà des cloches arrangées systématiquement, pour produire de certaines modulations ou airs.*

A cette occasion, nous citerons un fait qui prouverait que c'est à tort que l'on croit généralement que le premier carillon aurait été fait à Alost, en 1487. *Buschius, chanoine régulier de St-Augustin, écrivit une chronique intitulée* Chronicon Windesemense [1], *et terminée en* 1464. *Au livre* II, *chapitre* 56, *page* 535, *on trouve à l'an* 1404, *que Henri Loeder, qui déjà depuis longtemps était frère convers :* Vir erat robustus, fortis westphalus et opere mechanicus. Officium sacristæ post fratrem Gerlacum custodiendum suscepit : cymbalum septem notarum, cum malleis suis et rotâ ferreâ hos duos versus : *Sancti Spiritus adsit nobis gratia qua corda nostra sibi faciat habitaculum*, circum eundo decantans, pro suscitatione fratrum, fundens, fabricans et coaptans, super gradum dormitorii ante cellam custodis aptè satis composuit.

1 Windesem est à trois milles de Deventer, au diocèse d'Utrecht. Cette chronique fut imprimée à Anvers, en 1621, in-8°.


Digitized by Google

La Halle au Drap ou Water-Halle. *Ce bâtiment qui occupait le côté Est de la Grand'Place, a été remplacé par un édifice moderne, d'un style pur et construit en* 1789. *La Water-Halle était ainsi nommée parce qu'elle était bâtie sur un canal et que les bâteaux marchands y venaient à couvert, sous des galeries voutées, prendre ou déposer leurs chargemens dans ses magasins.*

La Maison aux Sept Tours. *Hôtel dans la rue Haute, qui pouvait être compté, dit Damhoudere, parmi les plus beaux bâtimens de Bruges, par son étendue et l'élégance de ses appartemens. On l'appelait aussi* Domus Maleana. *Il fut fondé par les seigneurs de Meulebecke, jadis riche et puissante famille de Flandre. Son apparence est aujourd'hui tout-à-fait changée. Sanderus nous a conservé une vue de ce bâtiment. La comparaison peut faire voir ce que produit la manie de moderniser.*

La Loge des Bourgeois ou het Poorters-Huys *se trouve non loin de l'ancienne maison consulaire des Biscaïens ou* Domus Cantabrorum. *Ce bâtiment a conservé à peu près sa forme primitive et remonte au quatorzième siècle. L'ours en pierre, qui est placé à l'un des coins, rappelle la fameuse société de l'ours blanc, dont les membres se réunissaient en ce lieu avant leurs joutes, et dont nous parlerons dans l'*Histoire de Bruges. *Comme l'académie de dessin, peinture, sculpture et architecture qui est aujourd'hui dans ce local, est célèbre par les artistes qu'elle a produits, nous donnerons ici quelques renseignemens sur ses commencemens. Dès* 1358, *Bruges eut une association de peintres, jouissant de tous les priviléges attachés à cette époque aux corporations des métiers. Ils avaient leur chapelle et leur salle d'assemblée dans la rue d'Argent. Cette confrérie acquit beaucoup de renommée sous Philippe-le-Bon. Plus de trois cents peintres y étaient inscrits, et formèrent cette célèbre école qui, sous les Van Eyck, n'avait point de rivale. Le grand nombre de tableaux faits dans ce temps, et attribués pour la*

plupart, peut-être sans trop de fondement, à l'illustre inventeur de la peinture à l'huile, pourrait prouver que la ville de Bruges possédait plusieurs artistes contemporains d'un mérite éminent. Au commencement du XVIIIe *siècle, la confrérie dont nous venons de parler existait encore, mais elle etait tombée en décadence. Pour la relever, quelques amateurs se réunirent, et, le* 31 *mai* 1717, *érigèrent à frais communs l'académie gratuite de dessin etc. qui existe aujourd'hui, et qui fut établie dans le* Poortershuys. *Dès l'origine, le magistrat accorda des priviléges, exemptions etc. à cette institution, qui fut honorée de la protection de Marie-Thérèse, ainsi que de Joseph II, et obtint le titre d'académie royale. Depuis, les gouvernemens qui se sont succédés en Belgique, se sont toujours fait un devoir de contribuer, par de subsides annuels, à maintenir cet établissement si utile aux arts.*

Il contient plusieurs tableaux d'un grand mérite, dont voici une mention sommaire:

Trois Jean van Eyck: une tête de Christ, *peinte en* 1440; le portrait de la femme de ce peintre, *de* 1439; la Vierge avec l'enfant Jésus, assise sur un trône, entre St-Donat et le chanoine de Pala, donateur du tableau, agenouillé. Derrière lui se tient St-George debout. *Ce tableau, peint en* 1436, *est d'un admirable coloris.*

Le saint Christophe *de Memling, et* le baptême du Christ, *par le même. Ce tableau à volets est remarquable par le fini et l'expression.*

Le jugement de Cambyse, et son exécution (*communément appelé* l'écorché). *Ces deux tableaux sont d'un beau travail, le dernier surtout est d'une effrayante vérité. Ce sont des meilleurs de Pierre Claeyssens.*

Saint Antoine de Padoue, et saint Trond recevant Jésus-Christ déguisé en pélerin, *par Van Oost.*

La rencontre de Jacob et d'Esaü, *figures de grandeur naturelle, par Abraham Diepenbeke.*

Deux portraits *de P. Poerbus le Vieux, dit le Hollandais, et* deux jugemens derniers *par les Poerbus (de*

Flandre). L'un d'eux se fait remarquer par la singularité de la composition et les terribles figures de démons qu'il contient, et dont quelques-unes donnent l'idée des monstres de Calot, dans la tentation de saint Antoine.

Une descente de croix, *avec des volets, peinte en grisaille, par P. Poerbus, de Bruges, en* 1570.

Deux grands paysages, *par Achterschellinck.*

Le port ou bassin de Bruges, *par Minverhaute.*

Une vue d'Italie, *par M. Wynkelman.*

Une tête de Jésus-Christ, couronnée d'épines, *par mademoiselle la baronne De Pelichy.*

Un admirable dessin de Jean van Eyck, fait à la plume et au lavis.

Des portraits par Suvée, Kinson etc.

Une belle statue en marbre blanc, *par Calloigne,* représentant Jean van Eyck, *occupe le fond de la salle. On y voit encore le* plâtre de la Vénus sortant des eaux, *par le même, et dont le marbre a été détruit lors de l'incendie du palais du prince d'Orange, à Bruxelles.*

L'amateur de peinture ne devra pas oublier, avant de quitter Bruges, de visiter le **Cabinet de M. Imbert Des Motteletles.** *On y trouve plusieurs tableaux de son ouvrage. Cultivant lui-même la peinture, il a pu enrichir sa collection avec d'autant plus de goût. Elle renferme entr'autres un beau Christ mourant, figure deux tiers de nature, par Van Dyck; une esquisse de Rubens, plusieurs tableaux des* XVe *et* XVIe *siècles; le sacrifice d'Abraham, par Rembrant; la présentation de la Vierge au temple, par Memling; la Vierge et l'enfant Jésus entre deux anges, par Lancelot Blondeel; un beau portrait de la mère de Grotius, par Lely; la vocation de St-Mathieu, par Van Oost le Vieux; le jeune Tobie avec l'ange, par Crayer. Les figures de ces deux tableaux sont de grandeur naturelle.*

On y trouve encore plusieurs tableaux de Teniers le Vieux et le Jeune, de David de Coninck, d'Ostade, de

Legillon, de Bonaventure Peters, de Mabuse, de Van der Meulen, de Breughel de velours, de Regemoorter, père, de Van Oost; et parmi les modernes, de Noël, de Coene, de Van De Steene, de Ducq, de Wulfaert, de Verboekhoven, de Duvivier, de Pinnoy etc., etc.

Enfin, outre plus de trois cents tableaux, M. Imbert possède une belle collection de plâtres d'après l'antique, une collection de dessins des grands maîtres, et plus de vingt mille estampes, tant en livres qu'en portefeuilles.

La Chapelle de St-Basile ou du St-Sang. *Ainsi appelée à cause de quelques gouttes du sang de Jésus-Christ dont Thierry d'Alsace fit don à la ville, à son retour de la Terre-Sainte, et qu'on y déposa. Une partie de cet édifice existait déjà depuis longtemps à cette époque, mais l'on ignore la date de sa fondation. Au milieu de la jolie et élégante façade de ce monument est pratiqué un escalier qui conduit à la chapelle supérieure. Dans la pierre de taille de la façade est le millésime de 1533, ce qui est l'année de sa construction, car elle est beaucoup moins ancienne que la chapelle et que la tour moresque qui la surmonte. La chapelle inférieure est peut-être le plus ancien monument de la Flandre.*

Le Palais de Justice. *Vaste bâtiment à l'est du Bourg. Avant le regime français, il était occupé par le magistrat du Franc. C'était autrefois en grande partie le palais des anciens comtes de Flandre, qui pouvaient se rendre à couvert, d'un côté à l'église de St-Donat, par une galerie qui traversait la rue à une certaine hauteur, et de l'autre à la chapelle du St-Sang, en parcourant les salles supérieures de l'hôtel-de-ville, pour entrer de plain pied dans cette église. Cet ancien palais des comtes fut entièrement abandonné au magistrat du Franc par Philippe-le-Bon, après qu'il en eut fait construire un nouveau, où il s'établit définitivement en 1430, lors de son mariage avec Isabelle de Portugal, et dont nous avons parlé ci-dessus.*

Le palais de justice, tel qu'il est aujourd'hui, fut construit en 1722. *La façade, quoique médiocre, n'offre rien de désagréable à l'œil.*

La Cheminée dans la Salle des Séances du Magistrat du Franc. *L'assemblée qui se tenait dans cette salle, s'appelait* de Vierschaere; *son buffet et ses bancs s'y trouvent encore. La cheminée qui occupe un des côtés de la salle, est un chef-d'œuvre de sculpture en bois, et a été exécutée en* 1529. *On en ignore l'auteur. La partie inférieure est en pierre de touche; les génies et les bas-reliefs qui décorent la frise, sont en marbre blanc. Ces bas-reliefs représentent l'histoire de la chaste Suzanne. La statue en bois, du milieu, à peu près de grandeur naturelle, représente Charles V. A gauche de la cheminée, on voit les statues de Maximilien et de Marie-de-Bourgogne; à droite, celles de Charles-le-Hardi et de Marguerite d'Angleterre, sa troisième femme. Aux deux côtés et au-dessus de ces statues sont distribués des écussons aux armes d'Espagne, de Bourgogne, de Brabant, de Flandre etc.*

L'Eglise de Notre-Dame, *est remarquable par la hauteur de sa tour, qui sert de point de direction en mer. Elle doit son origine à une petite chapelle, et son agrandissement à Radbod, évêque de Tournai, en* 1091. *C'est là que se trouvent les superbes mausolées de Charles-le-Hardi et de Marie-de-Bourgogne, sa fille, au sujet desquels nous donnerons d'amples détails dans l'histoire de Bruges. Le travail et la richesse de ces tombes, l'immense intérêt historique qui s'y rattache, l'amour que les Flamands portèrent à cette jeune comtesse, tout les rend dignes de la plus grande attention. A côté de cette jeune épouse qu'un sentiment de pudeur fit peut-être mourir, dort ce farouche duc de Bourgogne, le dernier et le plus héroïque représentant de la féodalité, qui vint se briser contre les grands bâtons ferrés des Suisses,*

et leur fournit assez de crânes bourguignons et flamands pour construire l'ossuaire de Morat. Ces tombeaux qui se trouvaient dans le chœur, devant le maître-autel, sont maintenant dans une chapelle latérale, arrangée et décorée à cet effet. Toutes les recherches pour connaître l'auteur du plus ancien, celui de Marie, érigé immédiatement après le décès de la princesse, par conséquent vers la fin du XV*e siècle, ont été vaines. En* 1558, *Philippe II d'Espagne, ordonna qu'une tombe toute semblable serait construite à côté de celle de Marie, pour le trisaïeul de ce souverain, Charles-le-Téméraire. On employa environ quatre ans à cette construction, qui coûta plus de* 14,000 *florins.*

Tribune des Gruthuyse. *Elle se trouve dans la même église, qui communiquait à l'hôtel de Gruthuyse*[1]. *Cette tribune, construite en bois de chêne du Rhin, est pratiquée dans la nef septentrionale du chœur, vis-à-vis la sepulture de la famille, et a vue sur le maître-autel au travers de deux piliers du chœur. Au bas sont artistement sculptées les armes de Gruthuyse, entourées du collier de la Toison d'or, et ayant pour supports deux licornes. On lit au-dessus leur devise:* Plus est en vous. *En* 1742, *Louis-de-Bruges seigneur de Gruthuyse, obtint par accord du chapitre de l'église, la permission de reconstruire en pierres l'ancien oratoire, sous la tribune, et qui servait à sa famille depuis un temps immémorial. Le monument dont nous nous occupons est d'un très joli style gothique et parfaitement conservé. M. Van Praet, en a donné la représentation gravée dans son savant et curieux travail sur Louis de Bruges*[2].

Dans la même église de Notre-Dame on admire encore une statue en marbre blanc représentant la Vierge qui tient l'enfant Jésus; ce groupe, par Michel Ange, est

1 Attenant à l'église, et dont le mont de piété actuel forme une partie.

2 Paris. De Bure, 1831, 1 vol. in-8°.

d'une grande perfection. Sous le gouvernement français il fut transporte à Paris, et restitué après 1814 [1].

On ne doit pas quitter Notre-Dame sans remarquer la chaire de vérité, d'un beau travail; un tabernacle richement sculpté, à l'est du maitre-autel; un tableau de la Nativité, par Holbein; une crucifixion et une sainte Cène, par Pierre Poerbus, et que l'on compte parmi les plus beaux tableaux de ce peintre.

La Cathédrale de St-Sauveur. *On croit que saint Éloi en fut le fondateur. Un incendie la consuma en 1358, mais bientôt elle fut entièrement reconstruite d'après le plan actuel. En 1478, il s'y tint un chapitre de la Toison d'or, dans lequel on créa sept nouveaux chevaliers. Cette église, d'un style gothique, est une des plus belles de la Belgique. Dans une chapelle à droite est un tableau de Memling, représentant le martyre de St-Hippolyte, écartelé par des chevaux indomptés. Il s'y trouve quantité d'autres tableaux, mais peu qui soient d'un mérite transcendant. On doit remarquer l'Être suprême en marbre qui se trouve au-dessus de l'entrée du chœur. Cette statue est d'un auteur inconnu. Pourquoi ne serait-elle pas de Michel-Ange. On y reconnait la pensée et l'école du fameux Moïse si fort, si majestueux, si digne de communiquer avec l'Éternel.*

L'Église de Ste-Walburge. *Elle fut bâtie en 1619 par les Jésuites, dont la maison y était contigue. Elle est d'une belle et sévère construction, à l'intérieur comme à l'exté-*

1 On rapporte que ce morceau de sculpture fut fait pour la ville de Gènes, mais que le navire qui le portait fut pris en sortant de Civita Vecchia, par un corsaire hollandais, qui conduisit sa prise à Amsterdam. Lors de la vente des effets de cet homme, personne ne connaissant le mérite de ce groupe, un négociant de Bruges en fit l'acquisition à bas prix, et à son retour le donna à l'église de Notre-Dame dont il était marguillier.

Horace Walpole, en a offert 30,000 florins argent de change de Brabant, sans pouvoir obtenir qu'on le lui cédât. Cette conduite est digne des plus grands éloges, de la part de la fabrique, si le fait est constant, ce que j'ignore.

rieur. Pendant quelque temps le nom de St-Donat lui fut donné, lorsque l'ancienne église de St-Donat, qui se trouvait sur le Bourg, et dont l'origine remontait aux premiers temps [1] *de Bruges, fut détruite. Ste-Walburge renferme un beau tableau de M. Odevaere (une descente de croix).*

L'Église de Jérusalem. *Ce fut au commencement un hospice pour les pauvres pélerins, venant de la Terre-Sainte. Pierre Adornes, noble d'origine génoise, en fut le fondateur. On assure que l'extérieur et l'intérieur sont parfaitement semblables à l'église du St-Sépulcre de Jerusalem en Palestine, et que Pierre Adornes fit trois voyages dans le seul but de ne commettre aucune erreur. Son dôme et ses tourelles surmontés d'un soleil et d'un croissant en cuivre, donnent parfaitement l'idée d'une mosquée.*

Le Couvent des Capucins, *sur le Marché du Vendredi, dont la première pierre fut posée en 1617. Cet édifice, qui présente un aspect assez pittoresque, fut construit aux frais de la ville. Le magistrat de Bruges, outre le terrain qu'il donna, contribua à son érection pour 15,000 florins, et le magistrat du Franc, pour 10,000 florins. Ce couvent, longtemps réduit à ne contenir que deux ou trois Capucins, se recrute de jour en jour, par suite des progrès du siècle.*

L'Abbaye des Dunes, *superbe et vaste local, qui sert maintenant de séminaire épiscopal. L'ancienne abbaye des Dunes, dont une représentation peinte sur toile et à l'huile, par Poerbus, se trouve à l'hôtel-de-ville, fut bâtie en 1107, près de Furnes, aux bords de la mer. Ce couvent ayant été pillé et saccagé en 1578, les reli-*

1 C'était Baudouin Bras-de-fer qui l'avait fait construire en partie, sur l'emplacement où, dit-on, Liederick de Buck avait fondé une chapelle en l'honneur de la Vierge. Cette église ressortit longtemps de l'évêché de Douai. Elle formait une prévôté. Le prévôt portait le titre de chancelier héréditaire de Flandre. Le pape Paul IV, sous le règne de Philippe II, érigea la prévôté en évêché.

gieux se dispersèrent. On rebâtit au même lieu, en 1601, *ce qui avait été détruit de l'ancien monastère. Enfin, l'abbé Campmans, jugeant la place trop exposée aux incursions des Hollandais, transporta le siège de l'établissement à Bruges, où, en* 1628, *furent jetés les fondemens du couvent qui existe encore de nos jours.*

Le Béguinage, *nommé anciennement* den Wyngaert, *et dont l'origine remonte à Jeanne, fille de Baudouin-de-Constantinople. C'est un lieu assez pittoresque, formant une plaine de gazon, plantée d'arbres et entourée d'une soixantaine de jolies petites maisons, qui servent de demeure à des Béguines. On dit que Jeanne leur prescrivit la forme de leur habillement. Elles avaient le privilège d'offrir une couronne de fleurs aux comtesses de Flandre lorsqu'elles faisaient leur entrée à Bruges. Le Béguinage était hors de jurisdiction de la ville.*

L'Hôpital St-Jean. *Des religieuses y soignent les malades de toute espèce. Dans l'origine, des frères et des sœurs occupaient cet hospice. Vers* 1397, *ils reçurent l'autorisation de se constituer en ordre religieux, sous la règle de St-Augustin. D'après la fondation, on n'y devait admettre que des habitans de Bruges et de Maldeghem, mais depuis longtemps on a dérogé à cette règle.*

C'est dans l'église de cet hôpital que se trouve la chasse de Ste-Ursule, si célèbre à cause des peintures de Memling qui la décorent, et qui représentent le martyre des 11,000 *vierges de Cologne.*

Dans une salle où sont réunis les portraits d'un grand nombre de directeurs de l'établissement, et qui n'est ouverte aux curieux que sur leur demande, est renfermé le chef-d'œuvre de Memling. C'est un grand tableau à volets, dont le principal sujet est la représentation de la Vierge, de l'enfant Jésus et de Ste-Catherine. L'intérieur de l'un des panneaux vous offre la décollation de saint Jean-Baptiste, et l'autre une partie de l'apocalypse

avec St-Jean l'évangeliste à Patmos, au moment où il composa ce livre. Cette peinture porte la date de 1479.

L'adoration des Mages, la Nativité et la Purification au temple, sont les sujets d'un autre tableau d'une dimension plus petite, également à volets, et du même maitre, que l'on admire aussi dans cette salle, au milieu de quelques autres morceaux curieux.

Je terminerai ici cette notice, une préface ne comportant guère de plus longs détails. Un guide dans Bruges est un livre encore à faire, et digne d'attirer l'attention de quelqu'érudit. Celui que nous publions pourrait lui servir d'introduction. Il est vivement à souhaiter qu'un pareil travail excite enfin le zèle d'un ami des arts. Cela est d'autant plus nécessaire que les absurdités imprimées concernant notre ville dépassent toute idée. Une géographie élémentaire dont on se sert dans un grand nombre d'écoles, dit que Bruges manque d'eau ! un autre ouvrage dit que la tour de l'hôtel-de-ville est saluée par les marins à plusieurs lieues en mer, tandis que cet édifice n'a que de petites tourelles. Un troisième veut faire croire que l'on ne respire dans les rues que des exhalaisons de bière et de fumier; or, il est reconnu, qu'il y règne une des atmosphères les plus pures de la Belgique. Enfin on va jusqu'à faire une rivière du canal qui traverse toute la ville. On ne finirait pas, si l'on voulait relever toutes les bévues dans lesquelles on est tombé. Il est vraiment remarquable de voir jusqu'à quel point on a induit les voyageurs en erreur à ce sujet.

—

Afin que l'on saisisse mieux le caractère du précis qui va suivre, nous croyons utile de placer ici un extrait d'un ouvrage peu connu de Meyer [1], *le meilleur de nos*

1 *Flandricarum rerum* tom. x, Bruges, in-4°, 1531, ou Anvers in-12°, même année. Meyer naquit en 1491, à Vleteren, village de la châtellenie de Bailleul, et fut curé à Blankenberghe.

chroniqueurs, celui auquel devra toujours avoir recours quiconque s'occupera de la Flandre. Cet extrait fait partie du IXme chapitre intitulé · De situ Flandriæ ac moribus gentis *et contient des renseignemens précieux sur les mœurs des Flamands au moyen âge.*

Après avoir donné une exacte description géographique et historique du pays, il continue ainsi: Les Flamands s'adonnent principalement à la manufacture de la laine qu'ils importent de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Écosse. Ils fabriquent diverses sortes de toile et de drap que les marchands étrangers viennent acheter de toutes les provinces du monde chrétien; des tapis et tapisseries, des coutils, des couvertures de lits, des traversins et des oreillers, des manteaux à poils, et autres objets de cette espèce qu'ils font très bien, et qui constituent une de leurs principales branches de commerce. J'ai appris que dernièrement des marchands de plusieurs nations ont emmené avec eux des femmes de Flandre, pour qu'elles enseignassent la fabrication de la laine et du lin. On dit aussi que les Anglais ont appris de nous l'art de teindre les étoffes. Bien habillé et bien nourri, le Flamand vit longtemps, et donne de grands soins à l'agriculture.

Le blé qui croît en Flandre est de deux espèces, le froment et le seigle. Comme en général le terrain y est très propre aux pâturages et aux prairies, il en résulte qu'on est obligé d'y consommer beaucoup de blé étranger, que fournissent les pays voisins, le Vermandois, l'Artois, les provinces d'Amiens et de Cambrai, qui possèdent des campagnes beaucoup plus fertiles que les nôtres. La Chersonèse Cymbrique et les nations voisines, que nous désignons sous le nom général d'Orientaux, les Espagnols et les Anglais nous envoient aussi quelquefois du froment, et en reçoivent parfois de nous. On sème encore en Flandre de l'orge, de l'avoine, des fèves, des pois, des vesces, du lin, du chanvre, du houblon, des panais, des navets, de l'oliette et d'autres productions de la terre. Dans quelques endroits ils engraissent leurs champs avec de la

marne ou espèce d'argile. Du reste, du côté de la mer, la terre est si forte, qu'il n'est besoin ni de l'engraisser ni même de la laisser reposer. La Flandre inférieure produit du froment excellent, et l'emporte par la fertilité du sol sur la Flandre supérieure, qui, en grande partie, ne donne que du seigle. Dans quelques endroits, surtout dans les environs de Bruges et de Gand, la terre est presque stérile. Cependant on commence à faire des efforts pour vaincre son infécondité, et pour rendre labourable des champs jusqu'à présent incultes et sablonneux. Ils font de l'huile avec la graine du lin et du colsa; avec le jus des pommes, une boisson qu'ils nomment cidre. Quelque fois aussi ils expriment des noix une espèce d'huile, nommée Carynum. *La nourriture ordinaire des Flamands est le beurre, le lait, le fromage, le hareng salé, la viande de tout genre, le poisson de mer et de rivière. Ils envoient leur fromage, leur beurre et le hareng non seulement aux nations voisines, mais encore aux peuples les plus éloignés, parce que ces articles sont en Flandre de la meilleure qualité.*

Ils font bouillir le sel brut que leur apportent les marchands de l'Armorique, et le rendent par cette opération extrêmement blanc, et d'un excellent goût. Ils s'en servent pour préparer avec art des harengs pour les autres peuples, ainsi que pour conserver longtemps de la viande.

Outre Anvers, les ports de la Flandre sont l'Écluse, Ostende, Nieuport, Dunkerque, et Calais, que possèdent les Anglais. Ces villes servent de point de réunion à presque tous les négocians de l'Europe. Bruges possédait le seul entrepôt[1] *de marchandises, en Belgique; mais lors que le commerce commença à décliner dans cette ville, les transactions commerciales se firent principalement à Anvers.*

La Flandre ne produit point de vins. La France et

[1] Stapula.

l'Allemagne lui en fournissent de toute espèce, mais à un prix assez élevé, à cause de la longueur de la route pour les amener, et des droits immodérés dont ces objets de consommation sont chargés. Partout on y boit beaucoup de bière, fabriquée partie dans le pays, partie en Hollande, en Allemagne et en Angleterre. Malheureusement les Flamands s'abandonnent facilemeut à l'ivrognerie. Ils se réunissent dans les cabarets, armés de coûteaux et de hâches, se querellent fréquemment en buvant, d'où résultent souvent des meurtres.

La plupart ont la chevelure rousse, au point que quelques-uns croient que c'est à cause de cela qu'ils furent appelés Flamands (a flammeis cervicibus). *Ils sont généralement robustes, quoique de taille très différente, les uns sont grands, les autres petits, ceux-ci carrés d'épaules. Des ossemens d'une grandeur étonnante, que le hasard fait parfois déterrer, semblent prouver que la race était jadis d'une structure beaucoup plus haute. On rapporte qu'il vint en Flandre, de l'Angleterre, une peuplade de véritables géants; d'ailleurs les Cimbres et les Teutons, dont on dit que nous tirons notre origine, sont d'une très grande taille. Pomponius Mela rapporte que de son temps les Teutons habitaient la Grande Bretagne appelée* Cadanonia, *vis-à-vis la Germanie; d'où nous pouvons présumer que les Ruthènes sont partis pour venir ici, attendu que l'on dit que c'était une nation nortwintombrique et albienne.*

La plupart des Flamands sont immodérés dans leurs banquets, leurs repas ou leurs réunions, ainsi que dans leurs habits, et dans les soins qu'ils donnent au corps. Une loi somptuaire leur serait très nécessaire, car ce que peuvent imaginer de plus luxueux, en habillemens ou en mets exquis, les gens riches du pays, l'ignoble vulgaire ne l'imite-t-il pas aussitôt?

Plus vous approchez des côtes, plus les Flamands sont grossiers, quoique généreux et francs, et plus ils ressemblent aux Germains: plus au contraire vous approchez

de la France, plus ils sont polis, doux et fins. Tous néanmoins sont d'une nature fière et énergique, et ainsi qu'aucun peuple n'est plus libéral, de même aucun ne venge plus constamment les atteintes portées à ses libertés.

Les femmes y sont très belles et très soigneuses de leur personne, mais elles ne manquent ni d'ambition, ni de luxe. Les Brugeois et les Gantois ont des mœurs bien différentes. Le Brugeois est splendide, magnifique, délicat, libéral, et parfois prodigue. Le Gantois au contraire est économe, a peu d'ostentation, fait moins de bruit, et passe sa vie avec moins de luxe. Cependant en général le peuple est bienfaisant, et plein de bonté pour les étrangers.

Bruges surpasse toutes les autres villes de la Belgique par la richesse et la magnificence de ses églises, la grandeur et la beauté de ses cloches et de son carillon qui joue différents airs, semblables à ceux qu'exécuteraient divers instrumens.

Les Flamands sont toujours restés très attachés à leur culte; la Flandre n'a jamais, que je sache, enfanté d'hérésie, quoiqu'à l'époque, où l'église était en proie aux troubles les plus affreux, on eût souvent essayé de l'entrainer. Si quelquefois des dogmes contraires à ceux adoptés par l'église s'y sont rencontrés, ils n'y prirent pas naissance, mais furent importés d'ailleurs.

Les vieillards se plaignent beaucoup des changemens qui se sont opérés dans nos mœurs. Ils disent que jadis nous étions plus simples, plus francs, plus sincères, plus courageux, plus vifs, plus robustes, plus grands de taille, moins adonnés au luxe, plus frugaux, moins extravagants dans les fêtes nuptiales, les repas et les vêtemens; qu'aujourd'hui amollis par une longue paix et de grandes richesses, ils sont beaucoup dégénérés de leur ancien caractère, et se sont laissés corrompre par la volupté, l'avarice, l'orgueil et l'ambition. C'est à cela, ajoutent-ils, qu'on doit attribuer les adultères, jadis beaucoup plus rares, et le renversement de toutes les lois de la morale sur cet objet. Pour comble de douleur, la

sainteté du sacerdoce s'est relachée, et il est étonnant combien les prêtres se sont éloignés de leur ancienne innocence, et de l'ardeur de leur ancienne piété. Les procès étaient bien moins fréquents; ordinairement les contestations et les querelles étaient appaiseés ou étouffées par l'arbitrage d'hommes sages et conciliants.

Les contrats de ventes, d'achats et autres transactions se faisaient seulement en présence de témoins, et souvent même sans ce secours, sous le simple gage de la bonne foi. Au lieu qu'aujourd'hui tous ces actes doivent être confirmés par des écrits et des signatures, à cause des fraudes de tous genres qu'ignoraient nos ancêtres.

Les Flamands ne rassemblent pas leurs demeures autour des églises, dans les campagnes, comme la plupart des autres peuples, mais au milieu des champs et dans les bois, où cela leur convient le mieux pour le labourage de leurs champs, l'entretien de leurs pâturages, ou la culture de leurs vergers. La chasse, la pêche, et l'art de prendre les oiseaux, sont au nombre de leurs exercices les plus chers. Les cerfs, les lièvres, les lapins, les sangliers et les oiseaux de toute espèce, se trouvent en abondance dans leurs campagnes. Leurs arbres fruitiers et leurs troupeaux ne sont pas d'un moindre produit pour eux que la culture de la terre. Néanmoins tout ce qui sert à la nourriture et à l'habillement de l'homme, est cher en Flandre. Il me semble que cela provient d'abord de la nombreuse population, et du luxe immodéré des riches, puis du nombre considérable de marchands étrangers qui exportent avidement nos produits, pour lesquels ils paient bien à la vérité, mais les richesses qui en résultent, servent pour la plus grande partie, beaucoup plus à énerver les mœurs et à nourrir la licence, qu'à l'utilité publique.

PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

BRUGES.

L'ORIGINE de Bruges remonte à une époque très reculée; aussi est-elle enveloppée de ténèbres. Rapporter en entier ce que les différens écrivains qui ont parlé de cette ville, en disent, serait souvent ne raconter que des conjectures invraisemblables, et dépasserait de beaucoup les limites que nous nous sommes tracées. Néanmoins, nous tâcherons de résumer même ce qui ne nous paraîtra pas avéré, afin de donner une idée quelque peu complète. Nous passerons pourtant sous silence ce que Van Vaernewyck dit dans sa chronique touchant l'origine troyenne de Bruges. Ces récits sont trop évidemment fabuleux, pour que l'on puisse s'y arrêter un instant.

Bruges est située dans une partie de l'ancienne Ménapie qui, plus tard, forma le territoire des Flandres [1]. Des

1 Bien des étymologies ont été données du mot *Flandre*. Meyer dit: *Inclinat animus ut Flandras*, nescio quâ linguâ *fuisse putem* æstuaria *quæ poldras vocamus*. Cette manière de donner une étymologie est au moins bizarre, pour ne rien dire de plus. On pourrait aussi faire venir *Flandre* de *oeverlanden*, pays limitrophe, frontière, par les contractions *oev-landen*, *v-landen*, *vlaender*. Cette étymologie est de M. Conway, aujourd'hui secrétaire du roi. A l'appui de cette opinion viendraient les mots de Virgile: *Extremique hominum Morini*. Voici une troisième étymologie: on sait que dans le dialecte teuton *val*, *phal* ou *fal* emportent toujours l'idée de descente, vallée etc. *cadentia*, *descendentia*. De-là on aura formé *val* ou *fallanden*, pays bas, puis *Vlander* ou *Flander*. Mais, à notre avis, la meilleure et la plus vraisemblable des étymologies est celle donnée par M. Loys, major de gendarmerie à Gand, qui depuis longtemps s'occupe de recher-

auteurs modernes ont placé les seuls Morins dans toute l'étendue de la Flandre, et relégué les Ménapiens entre l'Escaut et la Meuse, mais c'est évidemment une erreur, comme le prouve Des Roches dans ses recherches sur l'anciennne Belgique.

Vredius, un de nos meilleurs auteurs sur les antiquités flamandes, avait souvent annoncé le projet de publier un traité particulier du Bourg de Bruges, pour démontrer, disait-il, que dans le lieu où se trouve actuellement cette ville, on avait bâti, du temps de Pharamond, un fort contre les incursions des Normands, et cet auteur, dans *Flandria Ethnica,* folio 405, dit avoir lu un vieux livre, écrit sur parchemin, où se trouvaient les paroles suivantes : « Saint Donat était évêque de Rheims, et il en était le septième évêque en 366., et Bruges n'était alors qu'un fort; auprès de ce fort il y avait un pont de bois, sur lequel devaient passer ceux qui voyageaient d'Oudenbourg à Rodenbourg, et ce pont était appelé Brugstock. »

Vredius et Sanderus nous ont conservé la représentation gravée d'un château et d'un pont de bois, qui passait pour avoir été le sceau de Bruges.

D'autres auteurs, modifiant un peu la version que nous venons de rapporter, disent que Baudouin, surnommé Bras-de-Fer, venait souvent en ce lieu qui formait les confins de la Ménapie, dans le but de repousser les pirates danois, dont les incursions étaient très fréquentes. Il en résulta un concours assez répété de personnes de tout état, et par suite, une sorte de lieu d'échange, qui, devenant de plus en plus connu,

ches sur l'histoire de la Belgique. M. Warnkœnig l'a adoptée dans l'histoire de la Flandre, qu'il vient de publier en allemand. *Vlonder*, en dialecte flamand et allemand, signifie pont volant, radeau. Un pays couvert de marais et d'une foule de petites rivières, avait nécessairement besoin de quantité de ponts, et de-là sera venu le nom de *Vlander*. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que dans la vie de saint Éloi, on trouve indifféremment *Municipium Flandrense*, ou *Brugense*, donc *Flander* ou *Vlonder*, et *Brugge* (pont) étaient la même chose, et représentaient la même idée.

faisait que l'on disait communément : *Laet ons gaen naer de Brugge*, d'où probablement le nom de la ville tira son origine.

Quant au personnage qui y répandit les premières semences du christianisme, les écrivains ne sont pas d'accord entr'eux. La plupart pensent que saint Éloi a été le premier apôtre du pays, d'autres veulent que saint Médard y soit venu avant lui. Quoiqu'il en soit, on ne peut nier les fruits que produisit dans la Flandre le zèle apostolique de l'évêque de Noyon, parcequ'ils sont attestés par le témoignage de saint Ouen, son ami : *Multùm in Flandris laboravit* (D. Eligius) *jugi instantia Andoverpis pugnavit, multosque erroneos Suevos convertit.*

Cependant d'autres apôtres avaient précédé saint Éloi, notamment saint Piat, saint Euchaire, saint Valère, saint Paterne et surtout saint Victrice, qui avaient travaillé bien auparavant à la conversion des peuples de la Belgique occidentale. La fondation de l'église aujourd'hui nommée St-Sauveur, par saint Éloi, n'est appuyée que sur la tradition, mais cette tradition est constante. Cet apôtre était soutenu dans ses travaux par le roi Dagobert, à la pieuse libéralité duquel, selon Meyer, on doit la première construction de l'église dont nous venons de parler. Saint Amand fut aussi un des apôtres de la Flandre.

Mais bien antérieurement à ces évènemens, saint Chrysole, dont l'existence est rapportée à l'an 287, fut envoyé, disent Molanus et Canisius, (*Acta Sanctorum Belg.*), par le pape Marcel, pour annoncer l'Évangile à Bruges (*Brugas*) [1]. On pourrait soutenir que dès-lors il existait un château fort, à l'endroit où fut bâti Bruges par la suite. Les anciens monumens historiques attestent en effet que sur cet emplacement était un château. C'est la dénomination que lui donne, à la date de 366,

1 Ghesquière, en rapportant cette assertion, tome I, pag. 136, remarque justement : *Verùm an Brugarum nomen castro vicove alicui fuerit ea ætate haud vidimus monumentum, unde conjici queat.*

une charte flamande, écrite sur parchemin, citée par Vredius. Mais cette pièce, selon Ghesquière, ne paraît pas assez ancienne, pour servir de preuve. C'est aussi l'avis de Bollandus. Cependant le fait consigné dans cette charte, qui a pu être copiée d'après un monument plus ancien, est conforme à l'opinion générale et à la tradition.[1]

Ce ne fut que trois ou quatre siècles après la prédication de saint Chrysole, que Bruges commença à prendre de l'accroissement. Dès le VII[e] siècle, c'est-à-dire du temps de saint Éloi, on peut soutenir que Bruges avait le titre de ville, car l'histoire de la vie de ce saint, par saint Ouen, porte : *Municipiorum Flandrensis, Gandensis, et Corturiacensis custos constitutus.* Le mot *municipium* emporte l'idée de ville. Or, la ville ici désignée sous le nom de *Flandrensis*, est bien Bruges, puisque, dans un ancien abrégé de cette vie de saint Éloi, l'endroit qui est appelé *Civitas Flandrensis*, est nommé *Municipium Brugense* [1].

Tous les auteurs dignes de foi conviennent que ce que l'on raconte de Liederick, premier forestier, et de ses successeurs, est pour la plus grande partie fabuleux, car tout ce qui est rapporté de la Flandre, dans les âges reculés, est au moins très douteux, et il est presqu'impossible d'en rien assurer avant Baudouin Bras-de-Fer. Néanmoins, nous donnerons, quoique d'une manière très succincte, le précis des événemens qui concernent l'origine de Bruges pendant l'époque des forestiers.

En ce temps, la Flandre était toute renfermée dans ce qu'on appelle le Franc de Bruges, elle formait un pagus qui n'avait rien de commun avec les districts voisins. Ce ne fut qu'après le mariage de la fille de Charles-le-Chauve avec Baudouin, que la dénomination

1 On conçoit bien mieux la facilité que devaient rencontrer ces propagateurs de la foi, à faire germer les semences de la vérité, quand on se rappelle que Roderic de Tolède, auteur qui écrivit vers 1200 et que cite Juste Lipse, nous apprend que : *Teutonia, Dacia, Norvegia, Suetia, Flandria et Anglia unicam habent linguam, licet idiomatibus dignoscantur.*

de Flandre s'étendit aux divers cantons renfermés dans les domaines cédés à ce premier comte de Flandre. Cette distinction est clairement énoncée dans plusieurs actes des premiers comtes, et surtout dans un capitulaire de Charles-le-Chauve.

Dès le VII[e] siècle on trouve déjà la mention de différens villages dans le voisinage de Bruges, comme Snelleghem, Wendune, Jabbeke etc. On rapporte que Clotaire II, roi de France, dont tout le pays relevait, quoiqu'il lui fut presqu'inconnu, nomma Liederick, dit De Buck, pour le gouverner sous le nom, disent les chroniques françaises, de forestier [1]. Ce chef avait sous son administration Arras, Amiens, Nivelles, Lille, Douai, Gand et Brugstock; mais ce dernier lieu ne consistait alors qu'en un château et quelques maisons jetées près d'un pont de bois, passage ordinaire, comme nous l'avons dit plus haut, de ceux qui voyageaient d'Oudenbourg à Rodenbourg (aujourd'hui Ardenbourg), qui, dès ce temps, étaient déjà deux villes d'une certaine importance. Divers auteurs racontent qu'en 621, époque de la nomination de Liederick en qualité de forestier, ce prince avait trouvé un temple de Mercure construit près de Brugstock, qu'il le renversa et éleva en place une chapelle en l'honneur de la vierge Marie [2]. On prétend que ce fut là que, par la suite, fut bâtie l'église de St-Donat. Mais il n'est pas vraisemblable que Liederick, dès le commencement de son administration, ait eu tout d'un coup assez d'autorité pour bâtir une chapelle au milieu des païens; il était bien plus important pour lui de mettre à la raison un

1 Sans doute qu'il fut nommé *vorst*, qui, dans la langue du pays, signifie chef ou souverain, dont les Français auront fait *forst*, puis *forestier*. Cette étymologie, est très vraisemblable. En effet, dans la charte *de Forestâ*, du roi Jean, qui régnoit en Angleterre dès 1199, il est dit: *Omnes bosci qui fuerunt afforrestati per Ricardum fratrem nostrum ... statim desafforestentur nisi fuerint dominici bosci nostri*. On voit par-là qu'*afforestare* signifie attacher au domaine du prince. Voyez Ducange, au mot *afforestare*.

2 La chronique de St-Bavon transporte cette fondation à l'an 801, et conséquemment sous Liederick d'Harlebecke.

peuple barbare et sauvage, qui même refusait de se soumettre aux préceptes que tâchait de lui inculquer saint Éloi, lequel courut souvent le danger de perdre la vie dans sa mission, comme on peut le voir dans les *Acta Sanctorum* de Ghesquière. Ce saint parcourait tout le pays, lorsque saint Trudo vint, vers 650, aux environs de Brugstoek, aussi dans le dessein d'y prêcher la foi. Non loin était un bois planté de chênes, au milieu duquel les habitans avaient élevé une statue de Jupiter, à qui ces arbres étaient spécialement consacrés.

Ce bois comprenait tout le terrain de l'abbaye de St-Trond, des Dominicains, du couvent des pauvres Claires, de la Madeleine, de l'école Bogaerde jusqu'à la porte de Ste-Catherine.

Ce fut en ce lieu que saint Trudo ou saint Trond fonda un monastère qui prit le nom d'Eeckhout, de la quantité de chênes qui l'environnaient. On y suivait la règle de saint Augustin. Ce fut aussi en ce temps que saint Éloi, étant venu de Courtrai à Bruges, y fit commencer une église en l'honneur de notre Dame et de saint Wulfrand, évêque de Sens, au même lieu où se trouve maintenant St-Sauveur. Il résulterait de-là qu'alors cette partie du pays n'était pas aussi dépourvue d'habitans qu'on semble le croire, mais qu'au contraire le commerce quel qu'il fut, et la fertilité du sol, y avaient déjà amené une population assez nombreuse. D'ailleurs, les trois ou quatre villes environnantes ne laissent aucun doute sur ce point.

Nous avons dit plus haut, que saint Amand avait aussi prêché dans le pays: étant mort en 662, une chapelle en son honneur fut bâtie sur le terrain de la maison qu'il habitait, quand il se trouvait à Bruges. Saint Éloi rendit cet hommage à la mémoire de son ami. Au lieu où était encore la chapelle de St-Amand, il y a quelques années, s'élève aujourd'hui une fontaine en obélisque.

Cependant, des pirates danois et saxons étant venus par mer, ravagèrent toute la Flandre. Liederick, pour

empêcher ces incursions autant qu'il était en son pouvoir, jugea nécessaire de construire un fort là où fut plus tard le Franc. Cette forteresse s'appelait le château de Loove.

Vers 678, saint Willebrord vint à Bruges pour y voir l'institution et la façon de vivre des chanoines réguliers d'Eeckhout, dans l'intention d'en fonder une pareille à Utrecht. C'est pour cela que l'abbaye d'Eeckhout le reconnaissait pour son deuxième patron.

Il ne faut pas s'étonner que la plupart des événemens remarquables de cette époque, se réduisent à de pieuses fondations : l'état encore presque sauvage des habitans, le peu de relations politiques d'un lieu aussi écarté, les invasions fréquentes des pirates, expliquent assez clairement la chose. Ces institutions avaient alors plus d'un avantage. D'abord, ces couvens servaient de refuge contre les fléaux de la guerre; les religieux, encourageant l'agriculture et cultivant de leurs propres mains, attiraient par-là autour de leurs établissemens tous ceux qui préféraient la paix et le travail, aux chances d'une vie nomade et périlleuse; enfin les principes pacifiques qu'ils prêchaient, adoucirent peu-à-peu l'âpreté de ces races indomptables.

Vers le milieu du VIII[e] siècle, sous le gouvernement d'un certain Estoredus, quatrième forestier, saint Boniface se dirigeant vers l'Allemagne, passa par Bruges, et y fit commencer la construction d'une chapelle dédiée à la vierge Marie. Ce fut l'origine de l'église de ce nom, et pour la distinguer de celle qui était sur le Bourg, on l'appela *Ecclesia D. Mariæ ad Royam.*

Saint Boniface avait pour compagnon dans son voyage, sainte Walburge, et parce qu'il y eut à Bruges une église de ce nom, des auteurs prétendent qu'elle la fit élever. Mais l'édifice même, lorsqu'il existait, faisait supposer que sa construction était bien postérieure.

Depuis plus de cent ans, la contrée avait gémi des dévastations causées par les irruptions successives des Barbares, lorsqu'enfin la redoutable épée de Charlemagne

parvint à les en tenir éloignés. Liederick II, cinquième forestier, fut appelé, par Charles, pour effacer les traces de ces invasions. Le pays était devenu presqu'entièrement désert. Le nouveau chef employa un excellent moyen pour lui rendre la prospérité. Il accorda à tous ceux qui viendraient y demeurer autant de terrain qu'il en fallait pour nourrir une famille; les nouveaux venus s'obligeaient seulement à payer une certaine taxe à leur mort.

Nous avons vu l'idée qu'on pouvait se former de la Flandre au VIIe siècle. Meyer nous apprend que du temps de Charlemagne, ce territoire s'étendait jusqu'à Boulogne. Plusieurs nouveaux bourgs et villages s'élevèrent bientôt dans les environs de Bruges, entr'autres Thourout, Bailleul, Steenvoorde, Langemarck, Oostbourg, Wormhout etc. Malgré les désastres essuyés, les champs fertiles ne se refusaient jamais à récompenser le travail des hommes, surtout vers les bords de la mer, du côté du pays des Francs, et dans les lieux où l'on avait commencé à abattre les forêts. Il s'y trouvait des lièvres, des lapins, des sangliers, des abeilles et même des cerfs, une grande variété de fruits et de superbes arbres; des légumes, des graines et toute espèce de choses nécessaires à la vie; il s'y trouvait aussi d'excellens pâturages.

Quoique nous sachions que déjà à cette époque Bruges était une ville, nulle relation ne nous donne d'assez amples détails, pour déterminer, avec plus ou moins d'exactitude, son étendue ou le nombre de ses habitans. Rappelons-nous néanmoins qu'Oudenbourg et Rodenbourg étaient déjà des lieux populeux et fréquentés par les marchands, et que du temps des Romains, à ce qu'on prétend avec assez de fondement, il existait déjà dans ce pays quelques grands chemins pavés. L'on croit qu'il y a encore aujourd'hui une de leurs chaussées venant de Cassel, le long de Poperinghe, Vlamertinghe, Merckem, Essene et Bruges jusqu'à Ardenbourg (Marchant, fol. 62).

Nous arrivons jusque vers la fin du IXe siècle, sans rien trouver sur ce qui se passa à Bruges ou dans les

environs. Vers 863 Baudouin, huitième forestier, ayant pris les rênes du gouvernement de la Flandre, après la mort d'Odoacre, partit aussitôt pour aller faire hommage au roi de France, Charles-le-Chauve. Il parvint à se faire aimer de Judith, fille de ce monarque, et celle-ci l'ayant épousé sans le consentement de son père, ils se rendirent ensemble à Bruges. Une guerre fut le résultat de cette fuite; mais la paix se conclut par l'intervention du pape. Le roi pardonna à Baudouin, et même lui octroya le titre de comte de Flandre, à la charge toutefois de continuer à se reconnaître vassal de la couronne de France. En signe d'amitié et comme gage de sa bonne foi, il lui envoya de plus le corps de saint Donat. Le nouveau comte apporta cette relique en Flandre, la déposa provisoirement dans l'église de Thourout, et dans la suite la fit transporter à Bruges, pour y être gardée dans la chapelle que Liederick De Buck avait fondée en l'honneur de la vierge Marie, comme nous l'avons dit ci-dessus. Cette chapelle fut entièrement rétablie par les soins de Baudouin, qui la consacra à saint Donat. C'est le même bâtiment qui forma plus tard le chœur de cette cathédrale, aujourd'hui détruite, et qui joua un rôle si important, environ deux cent cinquante ans après.

Quelques auteurs disent que ce ne fut pas à l'occasion de la réconciliation du roi Charles avec Baudouin, que ce dernier reçut les reliques de saint Donat, et ils se fondent sur une lettre qui fut trouvée quand on les visita en 1566, laquelle marquait qu'Ebon, archevêque de Rheims, envoyait ce corps à Baudouin; or, cet archevêque était mort longtemps avant l'enlèvement de Judith.

L'administration de Baudouin rendit la tranquillité et la prospérité au pays. Il releva le château dit de Loove, et entoura le Bourg de murailles, construites, dit-on, avec les ruines d'Oudenbourg et de Rodenbourg, dont les fortifications avaient été renversées: mais Baudouin les fit rétablir par la suite.

Vredius pense que ce n'est pas là l'origine des murs du Bourg, donnant pour raison qu'il est plus vraisemblable qu'ils ont été faits avec les ruines du vieux Bourg ou château qui existait longtems auparavant dans ce lieu, et d'où la rue voisine, dite d'Oudenbourg retient encore son nom actuel.

Ce fut aussi vers cette époque que Baudouin fit bâtir les prisons de Bruges, situées dans l'enceinte du Bourg.

En 880, les Normands tombent sur la Flandre avec des forces si considérables, que les Français et les Flamands réunis, ne sont point en état de leur résister. Ils ravagent et pillent tous les châteaux et monastères le long de la Lys et de l'Escaut, et chassent les religieux de l'abbaye d'Eeckhout. Enfin les Flamands les taillent en pièces, dans une forêt nommée *Silva Carbonaria* (les Ardennes).

M. Lesbroussart, dans ses notes sur Oudegherst, pense que l'invasion, dont il est ici question, appartient au règne suivant, sous lequel les Normands, commandés par Gormond, ravagèrent la Belgique. Baudouin, comte pieux et vaillant, mourut en 881. Baudouin II, dit le Chauve, lui succéda.

Selon la chronique de saint Bavon, depuis la ratification de son mariage, Baudouin Bras-de-Fer, fit son séjour habituel dans la ville de Bruges.

Le deuxième comte de Flandre, augmenta les fortifications de Bruges.

Oudegherst dit que ce fut lui qui entoura la ville de murs et qui acheva les fortifications, que son prédécesseur avait commencées autour du Bourg. Vredius pense que l'enceinte de la ville, construite par ce prince, comprenait les lieux entre le pont qui aujourd'hui conduit du Bourg au Marché au poisson (*Blind-ezel-straetje*), le Pont de Calis (*Cales-brugstje*), celui aux chevaux (*Peérde-brugstje*), celui des Moulins, de sainte Anne, de Paille, des Carmes, en passant le *Zuydzand-brugge*, jusqu'au Béguinage, de-là se dirigeant le long

de l'hôpital saint Jean, de l'abbaye d'Eeckhout, du *Pand-brugsken*, et rejoignant le Bourg. Cet auteur ajoute que ces derniers quartiers n'étaient point entourés de murailles, mais seulement garantis par des fossés et autres ouvrages de terre, ce qui autrefois recevait quelquefois le nom de murailles et de fortifications indifféremment.

Baudouin II meurt à Gand, le 2 juin 919.

Arnould surnommé le Vieux lui succéda, et après plusieurs événemens politiques, assez peu importans pour notre sujet, convoqua une assemblée générale à Gand, en 958, où il abdiqua le comté de Flandre en faveur de Baudouin le Jeune, son fils. Ce nouveau comte fit tout ce qu'il put, pour faire fleurir le commerce. Il institua des foires ou marchés publics périodiques à Bruges et à Thourout, augmenta l'enceinte murée de la première de ces villes, et l'argent étant encore fort rare, établit pour faciliter les relations commerciales, l'échange de marchandises, par le moyen d'experts nommés pour chaque marché ou foire, et dont les fonctions étaient d'estimer les différens objets exposés.

On lui doit encore l'introduction de la tisseranderie dans le pays. Ce prince, après un règne de trois ans, mourut en 961, ne laissant qu'un fils, trop jeune pour gouverner; son aïeul, quoiqu'âgé de 89 ans, fut obligé de reprendre les rènes de l'administration.

Ce prince, peu après la mort de son fils, c'est-à-dire le 22 juillet 961, fonda dans l'église de St-Donat douze canonicats, du consentement des évêques de Tournai et de Térouanne. Il donna à cette église beaucoup de biens, et créa dans ce chapitre, pour en être le chef, un prévôt, attachant à cette dignité des dîmes et autres bénéfices. De plus, il donna aux chanoines plein pouvoir de choisir, en tout temps, leur prévôt. On voit dans l'acte de cette fondation, que le comte fit don de différentes terres et dîmes, situées dans les paroisses de

St-Michel, Ruddervoorde, Eessene, Oostkerke, Houtave, Meetkerke, Uytkerke, Oostcamp, Lisweghe, Dudzeele, Ste-Croix, Aertryke, Jabbeke et Zerkeghem, avec la chapelle de St-Christophe, sur la place de Bruges.

Vers la fin de ce siècle, Baudouin IV, dit à la Belle-Barbe, créa à Bruges treize échevins et plusieurs conseillers, qu'il prit parmi les divers ordres de la ville. Les cinq premiers furent choisis dans la bourgeoisie, les autres dans les quatre grands métiers et les dix-sept petits métiers. Les treize échevins avaient le privilège exprès, de pouvoir chaque année élire entr'eux un bourgmestre, pouvoir que partageaient les conseillers. Le même souverain continua la construction des murs de Bruges.

Sous son administration, en 1006, une peste si cruelle se déclara, que dans la seule ville de Bruges, il mourut plus de 12,000 personnes. Si l'on peut ajouter foi à ce calcul, il sera prouvé que déjà cette ville, par son industrie et ses relations, était parvenue à acquérir un assez haut degré de prospérité, surtout si l'on considère ce que ses environs eurent à souffrir des invasions si souvent répétées des pirates, dès son origine. Baudouin mourut après un règne de quarante-sept ans, y compris sa minorité, et fut remplacé par Baudouin-de-Lille.

Vers 1016, plusieurs chanoines réguliers vinrent à Bruges, dans le dessein de relever l'ancienne abbaye d'Eeckhout de ses ruines. Ils s'occupèrent à réaliser ce projet jusqu'en 1050, puis vinrent d'un commun accord habiter ce monastère. Ainsi, Meyer s'est trompé en pensant qu'il n'était pas encore fondé en 1050, tandisque ce ne fut que l'époque de sa reconstruction.

Le 21 août 1042, disent les chroniqueurs, mourut à Bruges, Gunilde, fille de Canut, roi de Danemarck, mais cette date est fautive, car d'après son inscription sépulcrale, qui fut découverte pour la première fois le 31 mars 1786, pendant la démolition d'un mur de l'église de St-Donat, sur le Bourg, on apprend que Gunilde, prin-

cesse anglo-saxonne, après que son frère Harold II eut été tué à la bataille de Hastings, gagnée par Guillaume-le-Conquérant, en 1066, se retira à Bruges, où elle mourut en 1087. Cette inscription est gravée sur une plaque en plomb, au sujet de laquelle M. Scourion a inséré une savante notice dans le *Messager des Arts*, publié à Gand.

Sous les règnes de Baudouin-de-Lille et de Baudouin-de-Mons, son successeur, même pendant la guerre suscitée par la cruelle Richilde, Bruges ne joua pas de rôle important, et rien de remarquable ne s'y passa.

En 1097, une grande solennité pour l'époque, y attira une foule de monde. Le 13 janvier, le prévôt de St-Donat fit tirer le corps de ce saint de son ancienne châsse, et le mit dans une nouvelle. Ces reliques étaient regardées comme une sorte de palladium, dont la protection préservait la ville de bien des malheurs, aussi y attachait-on le plus haut prix. Il se présenta bientôt une occasion de recourir à son efficacité. En 1096, le comte Robert, dit de Jérusalem, était parti pour la Terre sainte, avec un grand nombre de seigneurs du pays. Il en résulta que le relâchement dans l'administration, joint à l'état de misère où les habitans avaient été réduits quatre ans auparavant, par une pluie qui commença le 15 octobre et dura jusqu'en avril, ainsi que la famine et la peste qui survinrent l'année suivante, causèrent un effroyable soulèvement parmi les Brugeois. Les esprits étaient tellement aigris, qu'on ne cherchait qu'à se détruire les uns les autres, et que le plus affreux désordre régnait dans toute la ville.

Dans cet état de choses, on imagina de recourir à l'intercession de saint Donat, patron de la ville, et l'on fit avec les reliques du saint une procession générale. Ce moyen eut un bon résultat, car peu après la tranquillité se rétablit.

Le siècle était si exclusivement occupé de guerre et d'idées religieuses, que nous ne devons point encore

chercher des progrès dans les arts ou les sciences pour la cité dont nous nous occupons; mais l'on vit s'élever plusieurs églises et abbayes, entr'autres celle de Saint-André, près de Bruges, dont nous croyons qu'il est bon d'expliquer l'origine d'après la chronique inédite d'Arnolf Goethals, moine de ce monastère. Robert et les autres croisés étaient cernés dans les murs d'Antioche, par une armée formidable de Turcs. Une telle famine régnait dans la ville, que les animaux, quelqu'immondes qu'ils fussent, étaient regardés comme des mets délicats. Dans cette extrémité, on rapporte que saint André apparut au comte, et lui révéla entr'autres choses, un lieu où se trouvait enterrée, dans l'église de St-Pierre, la lance avec laquelle le centurion Longin perça le flanc de notre Seigneur. Cette lance devait rendre les croisés victorieux. Tout arriva comme la vision l'avait annoncé. En conséquence, Robert envoya dire à son épouse Clémence, de faire construire sans retard, en l'honneur de saint André, un monastère dans un lieu nommé Bethferkerke jadis, et qui alors s'appelait Straete. Par la suite, des habitations s'élevèrent autour de ce couvent, et formèrent le village aujourd'hui nommé St-André.

Quelques années plus tard prit aussi naissance l'abbaye des Dunes. Voici ce qu'on rapporte de sa fondation. Un certain ermite nommé Ligerius vivait solitairement et pieusement au milieu des sables, aux environs de Furnes. Il acquit bientôt une telle réputation, que plusieurs personnes, attirées par son exemple, vinrent se soumettre aux mêmes règles que lui. Bientôt l'abbaye des Dunes s'éleva. Elle fut saccagée en 1578, et en 1628 le siège de l'établissement fut transporté à Bruges, pour éviter les incursions des Hollandais.

Robert étant mort en 1112, Baudouin, son fils, surnommé Hapken, lui succéda à l'âge de 18 ans. Extrêmement sévère, il rendit la justice avec une rigoureuse exactitude. Le peuple jusqu'aujourd'hui, raconte de lui plusieurs traits, où cette qualité est presque poussée

jusqu'à la cruauté. En voici un qui eut lieu à Bruges. Le comte se trouvant en cette ville, une pauvre femme vint se plaindre à lui de ce que, devant de l'argent à son seigneur, elle s'était trouvée dans la nécessité de vendre deux vaches, pour acquitter sa dette, mais que le fils du seigneur d'Oostcamp les ayant achetées, n'avait pas encore voulu les payer, ce qui avait été cause qu'on l'avait emprisonnée, après avoir vendu tous ses meubles.

Baudouin fit aussitôt appeler l'accusé. Pendant qu'on était allé le chercher, deux faux monnayeurs furent amenés devant lui, et ils venaient d'être jugés, quand le fils du seigneur d'Oostcamp arriva à cheval. Interrogé, il avoua le fait, et sur le champ, Baudouin le fit jeter encore tout botté et éperonné dans une chaudière d'eau bouillante, avec les deux faux monnayeurs. Pour excuser cette barbarie, il faut prendre en considération l'époque et la nécessité où se trouvait le comte, d'imprimer une espèce de terreur, pour en finir avec les voleurs et les brigands qui infestaient le pays, et dont les longues absences de Robert, avaient singulièrement accru le nombre et l'audace.

Hâtons-nous de passer quelques événemens de peu d'importance pour arriver au règne de Charles-le-Bon, successeur de Baudouin-à-la-Hâche, sous lequel des faits si remarquables se passèrent à Bruges.

A peine était-il en possession de ses états (1119), qu'il ordonna d'achever le chœur de l'église de Notre Dame.

Au commencement de 1126, il survint un si rigoureux hiver, que beaucoup d'hommes et d'animaux périrent de froid, et que les fruits de la terre furent presque partout gelés: il en résulta, particulièrement à Bruges, une telle cherté, que bien du monde mourut de faim. Le comte qui demeurait en cette ville, déploya en cette circonstance la charité la plus étendue. Il donnait tous les jours dans son palais du pain à cent pauvres, et faisait distribuer tout ce qui sortait de sa table.

En ce temps, le prévôt de St-Donat était un certain Bertulphe, homme extrêmement riche et ambitieux; lui et sa famille étaient estimés les plus puissans du pays, après le comte. Blessés dans leur orgueil, ils résolurent de se défaire de leur prince, et le 2 mars 1127, après que Charles s'en fut venu sans escorte à l'église de St-Donat, le long d'une galerie qui se trouvait au-dessus de la porte du Bourg, et établissait une communication entre son palais et l'église, Burchard, s'approchant avec une épée nue, lui donna par derrière le premier coup. Les complices étant accourus, le renversèrent et le tuèrent.

Le meurtre achevé, les assassins sortirent aussitôt de l'église, se répandirent avec leurs amis dans la ville, mettant à mort tous ceux qu'ils savaient être attachés au comte.

Quelques jours après, des seigneurs faisant cause commune avec les habitans de Bruges, pour venger ce crime, attaquèrent les conjurés qui s'étaient enfermés dans le Bourg, où l'on fut obligé de les assiéger. Enfin, les murailles furent franchies, et ils n'eurent d'autre ressource que de se retirer dans l'église même, dans laquelle ils se fortifièrent du mieux qu'ils purent, car ils n'attendaient nul pardon. Aussi, presque tous furent tués. Après que ces traîtres eurent été expulsés du Bourg, Servaes, abbé de St-Pierre, de Gand, et ceux de sa suite enterrèrent le corps du bon comte Charles dans l'église de St-Christophe, sur la Grand'Place. Soixante jours plus tard, après la purification de St-Donat, il y fut transporté en grande pompe.

Cependant le roi de France avait désigné Guillaume-de-Normandie comme comte de Flandre, et ils arrivèrent ensemble à Bruges, le 5 avril. On les reçut avec joie, et le lendemain, le nouveau comte jura de maintenir les priviléges du pays, et les habitans firent à leur tour serment de fidélité entre les mains de leur seigneur.

Mais Guillaume était cruel et passionné, se comportant

avec ses sujets comme avec des esclaves, et permettant toutes sortes d'excès aux soldats français. Bientôt on appela pour le remplacer Thierri d'Alsace, qui arriva le 26 mars à Bruges, et le 30 les communes s'assemblèrent sur le Marché du Vendredi, et conjointement avec ceux de Gand, choisirent et proclamèrent Thierri d'Alsace comte de Flandre. Celui-ci prêta le lendemain et au même lieu, sur les reliques de saint Donat, le serment ordinaire de conserver les privilèges du pays, après quoi le peuple lui jura obéissance et soumission.

Enfin, le 27 juillet 1128, Guillaume-de-Normandie étant mort d'un coup de lance dans Alost assiégé, Thierri resta tranquillement maître de tout le pays. Pour perpétuer le souvenir du meurtre de Charles-le-Bon, il érigea sept fiefs, consistant en rentes sur les droits et tonlieux de Bruges, et en investit sept nobles, à charge chaque année, de faire publier à son de trompe, ce meurtre affreux devant l'église de St-Donat, les trois premiers mercredis du carême, à perpétuité.

Toute cette période, si intéressante dans l'histoire de Bruges, est rapportée avec les plus grands détails par Gualbert, notaire dans cette ville du temps de Charles-le-Bon, et dont le précieux récit est inséré dans la collection des Bollandistes [1]. On y trouve, jour par jour, tous les faits arrivés à Bruges pendant la guerre civile qui résulta de cet assassinat.

Peu de temps après, Thierri d'Alsace retourna combattre dans la Terre-Sainte, où il déploya un tel courage, que, d'un commun accord avec le patriarche de Constantinople, les princes croisés lui firent présent, en signe de reconnaissance, d'une partie du sang de notre Sauveur. Le prince mit cette précieuse relique au col de Léon, abbé de St-Bertin, qui, accompagnant le prince, ne l'ôta plus qu'il ne fût arrivé à Bruges.

1 Cette vie de Charles-le-Bon a été traduite par l'auteur de cette notice, et imprimée en 1830 à l'imprimerie normale de Bruxelles.

Le 7 avril 1150, tous les habitans allèrent processionnellement à sa rencontre. Au milieu des cris d'allégresse, on conduisit le comte jusqu'à son palais, et il ordonna que ce sang sacré fut déposé dans la chapelle de St-Basile, sur le Bourg, laquelle, depuis lors, s'appela chapelle du St-Sang.

Thierri-d'Alsace, fatigué du pouvoir, se retira dans un couvent, et céda le gouvernement à son fils Philippe, dont un des premiers exploits fut de faire prisonnier Florent, comte de Hollande, qui, jaloux du commerce des Flamands, les avait attaqués avec une flotte considérable. Trois cents autres prisonniers furent conduits à Bruges, avec le comte vaincu, et ce ne fut qu'en 1167, qu'un traité de paix lui rendit la liberté. Pendant ce temps, il avait été soigneusement gardé dans le bâtiment de la prévôté qui lui servit de prison.

Thierri étant mort le 17 janvier 1169, son fils Philippe d'Alsace devint comte de droit et de fait. En 1185, il obtint en mariage la princesse Mathilde, fille d'Alphonse, roi de Portugal. Elle fit son entrée à Bruges, avec la plus grande pompe.

Durant son règne, Philippe accorda ou renouvela plusieurs privilèges et immunités. Entr'autres, il institua pour la châtellenie de Bruges, autrement le Franc, la *Vierschaere*, ou tribunal. Un des articles de la *Keure* ou ordonnance d'institution contenait que nul habitant du Franc ne serait bâtard de par sa mère [1].

Après que ce comte fut mort de la peste à Acre, nous ne trouvons rien qui intéresse bien particulièrement la ville de Bruges sous Marguerite-d'Alsace et Baudouin-de-Constantinople, fils de Marguerite, lesquels lui succédèrent. Seulement, s'il faut en croire la tradition, ce fut en ce temps que les Brugeois firent la conquête du fameux

1 *Quidquid mulieri contingere potest ex parentibus, hoc filio suo contingere potest et sequitur. Quidquid homo filio suo fornicario dat sine conditione, hoc post mortem ejusdem filii devenire potest in parentes matris pueri.*

dragon en cuivre, qu'ils placèrent sur la tour de la Halle, et qui y resta jusqu'à ce qu'en 1382 les Gantois vinrent le leur enlever, et le posèrent sur leur tour, où il se trouve encore aujourd'hui. Mais on peut tirer ce fait en doute, pour plusieurs motifs. Les comptes même de la ville de Gand pourraient servir à démontrer le peu de fondement de cette tradition.

En 1205, la nouvelle étant arrivée que Baudouin avait été tué dans un combat contre les infidèles, sa fille Jeanne fut appelée à lui succéder au comté de Flandre. Celle-ci épousa, en 1211, Ferdinand ou Fernand, fils du roi de Portugal, et les deux époux firent leur entrée à Bruges, où ils furent magnifiquement reçus.

La guerre éclata bientôt entre Fernand et le roi de France. Après quelques succès obtenu par le comte de Flandre, il fut enfin fait prisonnier à la bataille de Bouvines, et conduit à Paris. Comme si tous les malheurs à la fois eussent dû accabler la Flandre, une peste affreuse se déclara à Bruges, les digues de la mer se rompirent, et Despaers rapporte que la ville fut environnée d'eau à quatre milles à la ronde. On était en 1214, l'année suivante un si terrible incendie éclata, que Meyer dit qu'il ne resta pas quarante maisons debout; mais ce fait nous paraît évidemment exagéré.

Jeanne était demeuré en Flandre, en qualité de comtesse, durant la captivité de son mari. Miræus nous apprend qu'en 1224, elle acheta du châtelain Jean de Nesle la châtellenie ou le Franc de Bruges tout entier pour 24,545 livres parisis, six escalins et huit deniers [1], afin de terminer un différent qui existait entr'eux. Cette convention fut signé à Melun, au mois de février.

Enfin, Louis IX étant monté sur le trône de France, Fernand obtint sa liberté. Dès sa rentrée, il introduisit divers changemens dans l'administration de Bruges.

1 Ce seigneur tirait son origine des De Nesle, en Picardie. Cette famille possédait depuis longtemps la châtellenie du Franc de Bruges.

D'abord il fut ordonné que dorénavant le bailli devrait être étranger à la ville, et ne pourrait pas même être marié à une Brugeoise; que les échevins du Franc seraient nommés à vie, enfin, au lieu du latin employé dans les actes, on commença à se servir du flamand et du français.

En 1233, Fernand mourut, et l'année suivante, sa veuve fonda à Bruges le couvent des Dominicains, auxquels il fut accordé une dotation de trois cents livres.

Il paraîtrait qu'à cette époque la ville n'avait pas encore une bien grande étendue, puisqu'on trouve dans les chroniques, qu'en 1265 les Carmes y étant arrivés, établirent un couvent *près de la ville, sur la paroisse de Ste-Croix*. Or, ce couvent des Carmes est celui qui existait encore en 1795. De plus, Despaers rapporte qu'en 1270, les Brugeois furent autorisés à fortifier l'enceinte de leur ville, et ces ouvrages devaient commencer au pont de Raimond Blanckaert (aujourd'hui pont des Carmes), et se continuer jusqu'au Béguinage, en traversant le pont de la rue Flamande et ceux de la rue des Baudets et de Noordzand, sur lesquels se trouvaient alors bâties les portes de la ville. Il est plus que probable que l'abbaye d'Eeckhout était encore à l'extérieur.

Marguerite-de-Constantinople, qui avait succédé à sa sœur Jeanne, accorda en 1274 le droit de battre monnaie à Claeys Deckin, bourgeois de Bruges, sous certaines conditions. Le bail qui lui fut octroyé à cette occasion, est le premier, disent les historiens, que l'on puisse citer en Flandre. Ayant trouvé qu'il se commettait différens abus dans cette administration, elle envoya deux ans après demander des avis au roi de France, ce qui prouve que le monnayage était encore peu usité en Flandre.

Peu d'années après, en 1280, un malheur qui eut les suites les plus funestes, vint affliger la ville de Bruges. Le 15 août, un incendie éclata dans le

bâtiment des Halles, et consuma une partie de la tour, toute entière construite en bois, et qui contenait tous les priviléges de la ville.

Les Brugeois prièrent le comte Gui de Dampierre de leur accorder de nouveaux priviléges, mais celui-ci désirant faire tourner cet événement à l'avantage de son autorité, refusa, et les Brugeois se révoltèrent. La chose en vint au point qu'ils tuèrent un commissaire envoyé par leur souverain. Aussitôt un corps d'armée entra dans la ville, les plus mutins furent arrêtés et cinq d'entr'eux décapités hors de la porte de Bouvry. De plus, les habitans devaient payer une somme de cent mille florins d'amende, et quatre mille pour réparer le dommage occasionné par cette révolte. On devait croire que cette punition aurait un effet salutaire, mais dès que le comte se fut retiré avec ses troupes, de nouveaux désordres, accompagnés de meurtres, éclatèrent. La peine suivit immédiatement, vingt-six mille florins d'amende furent exigés, et le comte jura que la plus sévère justice serait faite, si l'on recommençait.

Vers 1291 l'on commença la construction d'une nouvelle tour, que l'on eut soin cette fois, de faire en briques, afin d'éviter l'incendie, et une petite salle voutée y fut pratiquée pour contenir les priviléges et autres documens importans.

Peu après, Gui ayant déclaré la guerre au roi de France, Philippe, et ayant été obligé de se soumettre, fut forcé de se rendre à Paris avec cinquante de ses nobles, pour faire la paix; mais à peine arrivés, ils furent tous ensemble traitreusement arrêtés et retenus prisonniers. Pour comble de mauvaise foi, toutes les ordonnances et tous les règlemens se firent au nom du roi de France, qui, à la fin de mai, arriva à Bruges avec son épouse et une cour nombreuse.

C'est en cette occasion que Despaers rapporte que la reine, frappé de la richesse du costume des dames brugeoises, dit ces amères paroles : Je croyais être la

seule reine ici, mais il paraît que ceux de Flandre qui se trouvent dans nos prisons, sont tous des princes, car je vois ici leurs femmes habillées comme des reines et des princesses.

Le roi, après avoir changé presque toutes les lois du pays, et nommé Jacques de Chatillon gouverneur général, repartit pour la France.

Probablement que sa hauteur, sa mauvaise foi envers le comte et son peu de respect pour les lois du pays lui aliénèrent les cœurs, car bientôt une révolte éclata contre les Français, et Pierre De Coninck, chef de la corporation des ouvriers en laine, se mit à la tête des mécontens.

Cette émeute, faible dans son origine, prit un caractère de gravité, dû à l'énergie et au patriotisme de De Coninck, soutenu par Jean Breydel, chef de la corporation des bouchers.

Après quelques tentatives réprimées, les insurgés mirent à mort tous ceux qui se trouvaient dans le château de Maele. Sept cents hommes étaient déjà sous les ordres de De Coninck. Les fils du comte prisonnier profitèrent de ces conjonctures, et Guillaume-de-Juliers vint appuyer les Brugeois. Dès-lors ce ne fut plus une émeute, mais une guerre ouverte, déclarée au roi de France. Malgré près de deux mille cavaliers que le comte de Chatillon avait dans la ville, elle fut surprise par Pierre De Coninck et Breydel, dont les forces s'étaient considérablement augmentées. Aux cris de *Flandre et Lion*, le 25 mai 1302, tous les Français et ceux de leur parti furent impitoyablement massacrés dans les rues. Ce ne fut qu'à grand'peine, que Chatillon parvint à se soustraire à la fureur des révoltés, et courut porter la nouvelle de cette terrible affaire au roi son maître. Le mot d'ordre, dans cette sanglante journée, était *Schilt en Vriend;* quiconque voulait sortir de la ville, devait prononcer ces mots, chose très difficile pour les Français. Près de 4000 personnes furent égorgées.

Les Flamands, encouragés par ce succès et par les secours amenés par le fils même du comte Gui, voyant leur armée composée d'au moins 50,000 combattans, attendirent de pied ferme celle que le roi de France envoyait contr'eux, et à la tête de laquelle était Robert, comte d'Artois. Les deux ennemis se trouvèrent en face près de Courtrai, et le 11 juillet eut lieu la célèbre bataille dite de Groningue ou des éperons, où périt la fleur de la noblesse française.

Les suites de cette défaite qui ramena le vieux comte Gui en Flandre, n'appartiennent pas à l'histoire de Bruges; nous passerons même le règne de Robert de Bethune, fils aîné de Gui de Dampierre, sous lequel rien de bien remarquable n'arriva dans cette ville, excepté qu'en 1311 fut instituée la célèbre procession du St-Sang, qui depuis se fait régulièrement chaque année, le 3 du mois de mai. Sous ce prince, le commerce de Bruges alla toujours en augmentant, au point qu'en 1318 cinq galéaces vénitiennes, chargées de marchandises de l'Inde, y arrivèrent pour vendre leurs cargaisons à la foire annuelle. Ces galéaces étaient des vaisseaux d'un port considérable.

Déjà plusieurs fois les Brugeois s'étaient montrés tellement attachés à leurs privilèges, que la moindre atteinte qu'on y portait causait les plus grands désordres. Louis de Nevers, dit aussi de Cressy, et auquel l'âge n'avait pas encore donné probablement la prudence nécessaire, oubliant le passé, accorda inconsidérément à la ville de l'Écluse, à la demande de son oncle Jean, comte de Namur, des privilèges qui devaient causer le plus grand préjudice au commerce des Brugeois. Ceux-ci n'attendirent pas longtemps pour se soulever, et ce qui paraîtra assez singulier, forcèrent leur propre comte à se rendre avec eux devant l'Écluse, pour assiéger cette place où se trouvait le comte Jean. L'avantage fut de leur côté, car non seulement ils prirent et saccagèrent la ville, mais emmenèrent même l'oncle de leur souve-

rain, prisonnier à Bruges. Celui-ci s'étant échappé pendant que Louis était allé à Paris, probablement pour demander des secours, les Brugeois virent bien ce qu'ils devaient attendre, et implorèrent leur grâce, qui leur fut accordée, sous la condition, ainsi que cela se faisait chaque fois qu'une nouvelle émeute avait lieu, de payer une forte somme au comte. Tous les tumultes étant appaisés, celui-ci partit pour son comté de Nevers. Soit inattention dans le choix des gouverneurs qu'il laissa dans la Flandre, soit turbulence naturelle des Brugeois, les révoltes se succédèrent, à la suite de l'une desquelles le 21 juin 1325, les habitans de Bruges emmenèrent sur un petit cheval le comte dans leurs murs, et on l'enferma, comme prisonnier, à la halle des épiciers. A la suite de cet événement, le roi de France envoya deux fois des plénipotentiaires aux Brugeois, mais sans pouvoir parvenir à faire un arrangement. Le 19 septembre arriva dans leur ville le mayeur d'Amiens, avec ordre, de par le roi et sous peine de désobéissance, de remettre le comte de Flandre en liberté, ajoutant que le jour de l'octave de saint André suivant, ils devaient envoyer des députés se présenter au pied du trône.

Malgré les menaces qui accompagnaient ces ordres, les Brugeois refusèrent, et le roi fut obligé, pour tâcher d'en finir, de demander au pape un cardinal, qui, conjointement avec les évêques de Tournai et de Thérouanne, excommunia tout le pays, excepté les villes de Gand et d'Audenaerde.

Alors, les villes qui soutenaient la cause des Brugeois commencèrent à les abandonner; c'est pourquoi, ceux-ci ayant proposé au comte de lui rendre sa liberté sous certaines conditions, il consentit à tout et partit aussitôt pour Paris.

Mais le roi de France refusa son approbation à ces conditions honteuses, et envoya en Flandre une forte armée pour venger les affronts faits par les Brugeois à leur

souverain. Trop faible pour résister au roi, Bruges se vit forcé de demander grâce. Quoiqu'elle fut accordée, cela n'empêcha pas les troubles de recommencer peu après.

Les développemens que l'on devrait donner à ces guerres intestines, présenteraient le plus grand intérêt; car les détails que donne Beaucourt dans son tableau des révolutions de Flandre attachent fortement, malgré le style de cet auteur. Malheureusement le second volume ne fut jamais publié. Si le manuscrit qui en existe se publiait jamais, et qu'on voulût revoir tout l'ouvrage, nous ne doutons nullement qu'on n'en pût faire un des plus beaux morceaux historiques, et des plus attachants que présentent les annales d'aucune nation. Quoiqu'il en soit, on concevra facilement que le plan de la notice que nous publions, ne peut admettre ces développemens. Nous ne pouvons que donner sommairement les principaux faits; si non, nous dépasserions de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites.

Louis de Nevers était si bon, que les Brugeois étant enfin rentrés dans le devoir, lui-même mena leurs députés au roi de France, et leur fit obtenir leur pardon.

La tranquillité ayant succédé à ces guerres désastreuses, Marguerite, femme du comte, vint avec lui en Flandre, vers le commencement d'octobre 1329, et choisit pour demeure le château de Maele, où elle mit au monde, le 25 novembre 1330, un fils, qu'on nomma Louis de Maele.

Cinq ans plus tard, la guerre s'alluma entre la France et l'Angleterre, ce qui causa de grands désordres à Bruges, car le comte voulut embrasser le parti du roi de France, tandis que les Brugeois voyant que par là, le commerce de la laine qu'il tirait de l'Angleterre, et qui faisait la richesse du pays, serait anéanti, aimaient mieux se joindre au roi d'Angleterre. Le comte voyant déjà les Gantois, sous le commandement de Jacques Van Artevelde, soulevés contre

lui, tâcha de s'attacher les Brugeois, et à cet effet, leur accorda différens privilèges. Cette politique était bonne, mais n'eut pas le succès qu'on aurait pu en attendre, car le comte fut obligé de quitter le pays, et les villes de Bruges, Gand et Ypres, firent cause commune pour l'administrer. Les Brugeois étaient si attachés au parti anglais, que malgré tout ce que put faire le comte pour les engager à lui rester fidèles, ils s'entendirent avec ceux de Dixmude pour l'arrêter. Il se trouvait alors avec une partie de sa noblesse dans cette dernière ville. Les Brugeois résolurent de le surprendre pendant son sommeil. Mais le comte fut averti à temps du complot, et aidé de quelques-uns des siens, il rompit une porte de la ville, s'enfuit sans armes et presque nu à St-Omer, où il fut contraint d'acheter des habits, pour lui et pour ceux des siens qui l'avaient suivi.

Peu après tous ces événemens (en 1339), il y eut de grands désordres à Bruges. Une terrible dissention s'était mise entre les habitans, à cause du mécontentement que quelques actes de cruautés d'Artevelde avaient excité parmi les courtiers, tandisque les fabricans et les foulons de draps, appuyaient fortement ce chef gantois. De part et d'autre, il y eut d'abord d'assez graves altercations, enfin Artevelde envoya du monde pour soutenir ses partisans; au mois d'octobre ils en vinrent aux mains, un grand nombre de courtiers, assemblés à la bourse, furent massacrés, et une foule de ceux de leur parti périrent dans la rue des Pierres.

Enfin l'intérêt général mit fin à ces querelles particulières, et après un combat naval, près de l'Écluse, entre les Anglais et les Français, où ces derniers perdirent vingt mille hommes, une trève de deux ans fut signée.

Le malheureux Louis revint donc dans ses états, mais ce ne fut pas pour longtemps, car chassé de

nouveau, en 1345, il se mit enfin dans l'armée française, et fut tué le 26 août de l'année suivante, à la bataille de Cressy.

Enterré d'abord au couvent de St-Riquier, on le transporta à Bruges six ans après, et il fut placé au milieu du chœur de St-Donat, devant le maître-autel.

Louis-de-Maele, seulement âgé de 16 ans, lui succéda, fit hommage aussitôt au roi de France de son comté de Flandre, qu'il quitta pour aller passer quelque temps auprès de son suzerain.

Ici se présente un fait singulier, qui prouve toute l'étendue de la puissance populaire à cette époque, et le véritable assujettissement dans lequel se trouvaient les comtes de Flandre.

Les Brugeois, dans leur intérêt, auraient désiré que le comte eût épousé la fille du roi d'Angleterre; Louis, au contraire, voulait épouser la fille du duc de Brabant, d'abord parce qu'elle lui plaisait, puis par des considérations politiques. Chose singulière, les Brugeois prétendirent forcer leur souverain à épouser une femme malgré lui, et à cet effet le gardèrent si étroitement, qu'il ne put leur échapper. Louis, qui ne voyait aucun moyen de se délivrer de cette violence, feignit de consentir à tout ce qu'on voulait, et ayant obtenu par-là un peu plus de liberté, s'enfuit en France, où il épousa Marguerite, fille du duc de Brabant.

Quelque temps après, il revint à Bruges, et comme sa fuite avait été la cause de désordres et de pillages dans cette ville, il fit arrêter et mettre en prison les plus mutins. Les fabricans de drap, croyant voir une usurpation de pouvoir dans cet emprisonnement, prirent les armes et coururent sur la Grand'Place, exigeant qu'on mît leurs concitoyens en liberté.

Alors, par une sévérité qui aurait souvent prévenu près des malheurs, si les comtes avaient su l'employer à propos, Louis fit mettre à mort les chefs de cette émeute, dissipa le reste et tout rentra dans l'ordre. Toutefois,

afin de se procurer un repos plus stable, il conclut la paix à Bruges, dit Oudegherst, le 15 mai 1348 avec le roi d'Angleterre. Meyer rapporte que ce fut Dunkerque qui fut choisi pour y signer cette paix.

L'année suivante, le comte de Flandre confirma tous les privilèges que Marguerite avait octroyés aux monnayeurs de Bruges, et ce fut aussi lui qui y fit frapper les premières pièces d'or [1].

La paix régnait à l'intérieur, mais elle manqua d'être troublée par le refus que Louis-de-Maele, jaloux de recouvrer la Flandre gallicane, fit d'assister au sacre de Jean II, roi de France, qui, en 1350, succéda à Philippe-de-Valois, son père. Il se détermina cependant l'année suivante à aller faire à ce nouveau monarque le serment de fidélité qu'il lui devait. Il se transporta à la cour de France, accompagné des bourgmestres et échevins de Bruges. Le comte de Flandre et les magistrats flamands furent bien accueillis du roi, qui les invita à un festin. Ceux-ci remarquant qu'il n'y avait point de coussins sur leurs siéges, plièrent leurs manteaux et s'assirent dessus. Or, ces manteaux étaient d'une étoffe précieuse, brodés d'or et garnis de superbes doublures. Lorsque le festin fut fini, le bourgmestre de Bruges, Simon Van Aertrycke, engagea ses collègues à laisser leurs manteaux, ce qu'ils firent. Après avoir pris congé du roi et lorsqu'ils se retiraient, on les rappela pour leur dire qu'ils oubliaient leurs manteaux, mais ils refusèrent de les reprendre : Nous de Flandre, dit le bourgmestre de Bruges, nous ne sommes point accoutumés, où nous dînons, d'emporter avec nous les coussins.

C'est pendant le voyage du comte à Paris, que sa femme Marguerite, ayant apprise qu'une jeune fille avait été séduite par son mari, la fit conduire à son château de Maele, l'enferma dans un souterrain, et

1 Dans les notes de Lesbroussart sur Oudegherst, il est dit tome II, page 187, que déjà en 1343 on fabriqua des monnaies d'or.

l'y mutila si cruellement, qu'elle mourut quelques jours après, en donnant le jour à des jumeaux.

Le comte à son retour, apprenant la cruauté de son épouse, ordonna qu'on la jeta dans le même cachot, où elle resta jusqu'à sa mort, selon les uns, et seulement pendant trois ans, selon les autres.

Les dissentions civiles, qui pendant plusieurs années avaient déchiré la Flandre, avaient dû nécessairement nuire au commerce. On voit en effet, qu'en 1354, la plupart des négocians étrangers avaient quitté la ville de Bruges, alors le principal entrepôt du commerce, pour se retirer en Hollande.

Vers la même époque, Meyer nous apprend, que le premier abbé du couvent des Dunes, qui ait accordé une pinte de vin par jour à ses moines, mourut, et son successeur ayant doublé cette portion, le chroniqueur ajoute, la mémoire de ces deux abbés, fut toujours en très bonne odeur dans la maison.

La bonne administration de Louis de Maele, fit refleurir peu à peu le commerce de Bruges, au point qu'en 1358, elle était une des trois principales villes commerçantes de l'Europe, avec Londres, et Novigorod en Russie.

Un entrepôt général y avait été établi, et afin de lui donner toute l'importance possible, le comte, par une prédilection toute particulière, que dans l'intérêt général en pourrait blâmer, s'engagea envers les Brugeois, par lettres patentes du 2 août, de ne souffrir, en nulle autre ville de ses états, un entrepôt de toutes sortes de marchandises.

Le magistrat, qui avait dans ses attributions le judiciaire comme l'administratif, statuait aussi sur les contestations qui s'élevaient entre les commerçans. On sentit bientôt que ces sortes d'affaires exigeaient une prompte expédition, et dès 1358, une chambre spéciale de juges de commerce fut instituée, pour en

connaître exclusivement [1]. Déjà en 1304 il avait été reglé, que toutes les affaires, en matière de négoce, seraient jugées dans les dix jours. En 1310, une chambre d'assurance, la plus ancienne de toute la Belgique, fut établie pour encourager le commerce.

Par un déplorable accident, l'église de St-Sauveur fut, la même année, devorée presqu'entièrement par les flammes. Ce ne fut là que le prélude de plus grands malheurs, car une affreuse disette s'étant fait sentir un an plus tard, elle fut bientôt suivie d'une peste terrible, et par une coïncidence singulière, au commencement de mai 1361, un incendie qui dura quatre jours, consuma presqu'un quart de la ville, dont la plupart des maisons étaient encore en bois.

Néanmoins la prospérité de la ville n'en souffrit guère, car en 1364, on ajouta, pour le dépôt des marchandises, trois côtés au bâtiment dit *la Halle*, qui occupait une des faces de la Grand'Place, et soutenait la belle tour qu'on reconstruisit en 1291, comme on a pu le voir plus haut. Par cette addition se forma cette belle construction carrée, qui renferme aujourd'hui le marché au toiles, la foire, la boucherie et le bureau central de l'octroi.

Depuis plusieurs années la Flandre était en paix avec ses voisins; Bruges devenait de plus en plus l'asile des arts, du commerce et de l'opulence; aussi les plaisirs et le luxe régnaient à la cour du comte. Malheureusement les tournois et les fêtes de toute espèce avaient deux fois épuisé son trésor, et des impôts inconnus jusqu'alors avaient servi à le remplir et à payer les dépenses qu'entraînait ce faste extravagant. Ce fut l'origine d'une guerre civile.

Les Gantois avaient refusé de consentir à une nouvelle

1 Sous le gouvernement français, un arrêté du 19 nivose, an XIII, ou 9 janvier 1805, nous donna un nouveau tribunal de commerce, et un arrêté de Guillaume de Hollande, du 9 mai 1818, le supprima. Le roi Léopold le rétablit encore une fois.

imposition que demandait le comte Louis, il s'adressa aux Brugeois. Ceux-ci, qui depuis longtemps cherchaient les moyens de creuser un canal de communication avec Gand, achetèrent du prince la permission d'en faire un qui conduisit jusque dans leurs murs, les eaux de la Lys.

Après avoir fait l'acquisition du terrain nécessaire, ils commencèrent à se mettre à l'ouvrage à l'endroit appelé *het Minnewater*, et s'étaient déjà avancés jusqu'à St-Georges lorsque les Gantois, jaloux de ce travail, vinrent se jeter à main armée sur les travailleurs qui furent ou tués ou chassés.

Celui qui avait excité ce soulèvement était un nommé Jean Hyoens, et comme ses partisans avaient adopté une coiffure blanche, ils furent désignés sous le nom de *Chaperons blancs*.

Non content de ce coup de main, il parvint à soulever une grande partie de ses concitoyens, afin, disait-il, de forcer le comte à diminuer les impôts [1].

Ses partisans augmentant chaque jour en nombre, au commencement d'octobre 1379, il arriva avec dix mille hommes devant Bruges. Les habitans, qui ne pouvaient leur résister, se virent forcés de leur ouvrir les portes de la ville, où Hyoens entra à cheval avec les siens.

Plus par crainte que par amitié, l'alliance des deux villes fut jurée sur la place, et l'on publia à la Halle, que chacun était tenu de traiter les Gantois en amis.

Deux jours après, Hyoens mourut probablement empoisonné. Mais les révoltés s'étaient trop avancés pour

1 Les historiens qui ont écrit en latin appellent Joannes Heynsius, ce chef de parti. Il était, dit Froissard, sage homme, hardi, cruel et entreprenant.

La faveur du souverain l'avait élevé à l'emploi de doyen des *navieurs* ou négocians par eau de la ville de Gand, fonctions qui lui donnaient le plus grand crédit. Louis-de-Maele s'était flatté qu'il userait de toute son influence sur les négocians, pour en obtenir le nouvel impôt dont nous avons parlé. Hyoens trompa cet espoir, et il fut destitué. Le doyen disgracié dissimula et attendit pour se venger une occasion favorable.

reculer, quatre nouveaux capitaines furent choisis, et forts de douze mille hommes, ils coururent s'emparer de Courtrai. Bientôt la plus grande partie de la Flandre se rangea sous les étendards des Chaperons blancs.

Enfin, le 3 décembre, la paix fut faite entre le comte et le peuple flamand, sous les conditions qu'il rétablirait tous les privilèges, que tout ce qui venait d'avoir lieu serait oublié, que le prévôt de St-Donat, à Bruges, ne serait plus désormais chancelier de Flandre, et qu'il ne ferait plus partie du conseil privé du comte.

Il est à remarquer ici que les évènemens annoncent un ordre de choses assez singulier pour nos idées actuelles. Le prince et la noblesse son obligés de se soumettre à la paix que leur impose le peuple, qui de suite trouve des chefs assez intelligens pour être prêts à se mettre à la tête des affaires; et d'un autre côté, ce même peuple ne fait pas la moindre difficulté pour se remettre sous l'obéissance de ceux auxquels il sent qu'il est en état de faire la loi quand il lui plaît.

Une grande partie des Brugeois étaient restés fidèles au comte, aussi se retira-t-il dans leur ville. Les Gantois, irrités de cette préférence, prirent de nouveau les armes, mais le comte put leur opposer une armée assez considérable, et après plusieurs combats meurtriers, mit le siège devant Gand, où bientôt la famine vint accroître les désordres. Dans ces circonstances difficiles, les Gantois choisirent Philippe Artevelde pour leur chef. Celui-ci voyant qu'il n'y avait qu'à vaincre ou mourir, fit choix de cinq mille des plus braves d'entre les siens, et vint camper près de Bruges, le 1 mai 1382.

Oudegherst rapporte qu'il entra en ville par ruse; que les plus hardis mirent des armes sous leurs vêtemens, et entrèrent, par différentes portes, le 3, profitant de l'affluence de monde qu'amenait la procession du saint Sang; que les conjurés s'assemblèrent sur le marché, se mirent à crier aux armes de toute leur force, et tombèrent sur les Brugeois.

Mais la version, la plus généralement adoptée, est que les Brugeois ayant appris l'approche de l'ennemi, n'en continuèrent pas moins la procession, et qu'aussitôt après, un grand nombre, sans écouter les bons avis d'Heylaert Van Poucke, gouverneur de la ville, coururent en désordre, et la tête échauffée, au devant des Gantois. Les plus ardens étaient les bouchers, les poissonniers, les courtiers et les pelletiers, qui criaient tous d'une voix, qu'il ne leur fallait qu'une heure pour détruire les ennemis. Le comte voyant que c'était inutile de tenter d'arrêter plus longtemps leur ardeur, quitta la ville vers le soir, accompagné de huit cents cavaliers de sa noblesse, et de plusieurs milliers de fantassins.

Les Gantois, à la vue des Brugeois, prirent si bien leurs mesures, qu'après une courte lutte, ils attaquèrent l'ennemi en flanc et en tête, rompirent ses rangs, et bientôt le désordre fut à son comble. La noblesse même se débanda au point que le comte fut forcé de regagner en toute hâte la ville, suivi par quarante hommes seulement. Les vainqueurs profitant de leur avantage, poursuivirent les fuyards, et pénétrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville. Le comte qui ignorait ceci, étant parvenu à rassembler un bon nombre de soldats, se rendit sur la Grand'Place avec plusieurs torches ardentes, afin d'éclairer ses opérations, car il était nuit close. Malheureusement il y trouva déjà les Gantois, et leur chef Artevelde qui le voyant arriver, cria : Mes amis, voici le comte qui vient se livrer, courons lui sus. Louis se croyant trahi, eut la présence d'esprit d'ordonner de suite qu'on éteignit les torches, ce qui le sauva. Beaucoup inférieurs en nombre à ceux qui les attaquaient, les adhérens du comte se mirent à fuir, et lui même poursuivi, chercha un asile dans une petite maison, contigue à la chapelle de St-Amand, et habitée par une pauvre femme. A peine y était-il entré, qu'arrivèrent des satellites, envoyés à sa poursuite par Artevelde. Ils visitèrent tous les recoins de la maison,

et ne purent trouver le comte, que la femme avait caché dans son grenier, au milieu de la paille, et sous le lit de ses enfans endormis. Dès qu'ils furent éloignés, Louis déguisé en pauvre, gagna le *Minnewater*, où une nacelle le passa de l'autre côté. Arrivé à St-Michel, il y prit un cheval, et sans se donner le temps de le seller, se dirigea sur Lille, en passant par Roulers. Pour ne pas soulever contre lui les nations voisines, Artevelde fit défendre de piller les maisons et comptoirs des marchands étrangers. Du reste, la foule des Gantois et de ceux qui s'étaient associés à leur brigandage, se livrèrent à tous les excès. Les serviteurs des négocians hollandais, allemands et autres se joignirent aux déprédateurs gantois, et cet exemple fut suivi par les domestiques même des habitans de la ville. Les hommes avaient à défendre à la fois leur vie et leurs biens, les femmes et les filles leur pudeur. Le second jour, Artevelde fit publier à son de trompe que tous ceux qui voudraient faire serment de fidélité aux Gantois, eussent à se rendre hors de la porte Ste-Catherine. Le plus grand nombre obéit à cet ordre, par crainte ou par dévouement à la cause. Tous ceux qui s'y refusèrent et qui restèrent dans la ville, furent mis à mort par Ackerman, un des lieutenans d'Artevelde. Il périt plus de neuf mille hommes tant dans cette proscription que dans l'échec qu'avaient reçu les Brugeois.

Presque toutes les autres villes de la Flandre flamingante, frappées d'un si terrible exemple, se soumirent à Artevelde, qui commença à se conduire en vrai souverain du pays.

Le comte Louis obtint facilement l'appui du roi de France, Charles VI. Ce jeune monarque, quoiqu'âgé seulement de 14 ans, arriva en Flandre, accompagné du duc Philippe de Bourgogne, et à la tête d'une forte armée.

Au mois de novembre 1382, Artevelde, régent de Flandre, fut en présence de son adversaire près de



Roosebeke. Les détails et les suites de cette terrible bataille, si fatale aux Gantois, n'appartiennent pas à notre sujet. Qu'il nous suffise de dire que les Brugeois ayant obtenu leur pardon au prix d'une amende de 120,000 couronnes, le roi de France vint dans cette ville, avec le comte et messire Jean de Ghistelles, qui fut établi Ruward de la Flandre.

Après quelques escarmouches encore avec les Gantois, soutenus par les Anglais, une trève fut enfin conclue, mais le comte Louis n'en jouit guère, car, en janvier 1384, il mourut à St-Omer, soit de maladie, comme le rapportent quelques-uns, soit assassiné par le duc de Berry.

Sa fille Marguerite fut inaugurée à Bruges, avec Philippe, duc de Bourgogne, son mari, le 26 avril 1384.

Les deux époux firent en même temps leur serment de maintenir fidèlement tous les privilèges, usages et coutumes du pays, et accordèrent même de nouvelles faveurs à Bruges, mais sous certaines conditions, comme de ne plus pouvoir faire sonner le tocsin pour assembler le peuple; de ne plus crier à l'avenir *Bruges, Bruges*, ou *Franc, Franc*, ainsi que l'on avait fait auparavant dans des révoltes; de se soumettre dorénavant à la confiscation au profit du prince, de tous les biens des habitans qui, par sentence des magistrats, seraient convaincus d'avoir pris part à quelques séditions.

Marguerite et son mari mirent tous les moyens en usage pour soumettre les Gantois, et enfin le 18 décembre 1385, la paix fut faite à Tournay. Ainsi finit cette guerre civile désastreuse qui dura plus de quatre ans, et pendant laquelle il périt bien deux cent mille personnes.

Tout alors était calme en Flandre, et Bruges respirait enfin, lorsque le grand schisme d'occident divisa de nouveau le peuple et le souverain. Le duc avait embrassé le parti du pape Clément VII, et le peuple celui du pape Urbain VI. Meyer rapporte que Philippe-le-Hardi reçut 60 mille écus pour laisser les Flamands

suivre leur conscience; aussi, les choses se seraient arrangées, mais les ecclésiastiques se divisèrent, et dès-lors, les désordres allèrent croissant. Deux d'entr'eux prêchèrent publiquement que tous les Clémentins étaient excommuniés, et bientôt s'étant fait une foule de partisans, ils quittèrent la ville, craignant d'être poursuivis par le duc. Beaucoup d'autres ecclésiastiques abandonnèrent leurs bénéfices. Les laïcs n'étaient pas devenus moins ardens, mais les mesures sévères qu'on prenait, empêchaient que leur irritation n'éclatât. Un nommé Pierre Rousselaere, s'étant permis d'exciter le peuple, fut pris, conduit à Lille, et décapité; messire Jean Van Heyle mourut en prison, pour la même cause. Par ce moyen, tous les prêtres, restés à Bruges, se soumirent à Clément, mais il en résulta qu'une grande partie des habitans ne voulut pas fréquenter les églises. Enfin un complot d'assassiner les magistrats, ayant été éventé, et les auteurs punis, la crainte ramena peu-à-peu la tranquillité. Malgré ces dissentions, par un caractère particulier de l'époque, les fêtes et les joutes ne discontinuaient point, et l'on peut se faire une idée des richesses des Brugeois, par un seul exemple. La rançon de Jean-sans-Peur, pris à la bataille de Nicopolis, fut portée à la somme énorme de 200,000 ducats; un seul négociant de Bruges se rendit caution du paiement, qui fut presque aussitôt effectué par les villes de Gand, Bruges et Ypres. Comme aujourd'hui, les exercices de l'arc et de l'arbalète étaient les amusemens favoris des Brugeois, et ils y étalaient toute leur magnificence. Une des plus brillantes entre ces fêtes fut le tournoi que donna à Bruges, le 11 mars 1393, le seigneur Jean de Gruthuyse. Il était le tenant du tournoi, et le seigneur de Ghistelles assaillant. Ils arrivèrent sur la Grand'Place, l'un accompagné de quarante-neuf chevaliers, l'autre de quarante-huit, tous issus des premières familles du pays. Les deux combattans étaient armés de pied en cap, couverts

de leurs cottes d'armes, le premier monté sur un cheval blanc, le second sur un cheval brun, caparaçonnés des armes de ces seigneurs. Les rois d'armes des deux adversaires, proclamèrent à cri, chacun de son côté, à l'entrée de la barrière, le tournoi qui devait *être frappé*. Deux tribunes dominaient la lice, l'une pour les juges du combat, et l'autre pour les dames; on lisait au dessus la devise des Gruthuyse: *Plus est en vous*, (*meer is in u*).

Avant la joute commencée, l'appelant et le défendant prêtèrent serment, puis se lancèrent l'un sur l'autre les heaumes baissés.

Ceux qui devaient jouter avec le seigneur de Ghistelles se placèrent sur cinq lignes, ainsi que ceux qui étaient venus avec Gruthuyse. Après que ces deux seigneurs eurent rompu quelques lances, une multitude de tournoyeurs entrèrent en lice, et combattirent par bandes de cinq ou six.

A l'issue de ce combat qui dura plus de quatre heures, la distribution des prix se fit par les dames, le chevalier d'honneur et les juges. Ce fut d'après l'ordre et les formes observés dans ce tournoi, et généralement suivis à cette époque en Flandre, que Réné d'Anjou, roi de Sicile, grand amateur de spectacles et de fêtes, composa par la suite un traité des tournois, dans lequel il réunit les lois, réglemens, usages, cérémonies et détails observés dans ces exercices, qui avaient l'avantage d'accoutumer de bonne heure la jeunesse au métier des armes. Louis de Gruthuyse, pour honorer la mémoire de son père, fit exécuter la description de ce tournoi, avec des miniatures et les noms, ainsi que les blasons de tous les combattans, et offrit ce beau travail au roi Charles VIII, lorsqu'il devint, en 1489, médiateur entre Maximilien et les Flamands.

Après la mort de Philippe et de Marguerite, Jean, dit sans Peur, leur fils, fut inauguré à Gand le 21 avril 1405.

Ce fut sous ce prince qu'on imagina, je crois pour la première fois, la taxe sur le grain, qui par la suite devint le droit de mouture. Alors comme de notre temps, cette contribution, désignée sous le nom de *caliote* ou cueillette, fut odieuse. Elle consistait à payer un sol par chaque mesure de grain qui entrait dans la consommation. Saisissant l'occasion d'un armement que le comte faisait contre la France, une colonne de Brugeois revenue du siége de Montdidier, resta campée dans la commune de St-André. Ils disaient qu'ils ne rentreraient en ville que lorsque l'on aurait entièrement aboli le droit de caliote. Comme les Brugeois étaient appuyés par ceux de Dixmude, de l'Écluse, de Damme, d'Ostende, de Thourout, de Blankenberghe, d'Oudenbourg, d'Oostbourg, d'Ardenbourg, de Meunickereede et de Houcke, le magistrat vit bien qu'il fallait céder, car les secours même du comte seraient venus trop tard pour empêcher une sanglante catastrophe. Aussi, le parchemin sur lequel étaient inscrits les articles qui réglaient cette taxe, fut livré aux soldats qui le mirent en pièces. Cette affaire, qui menaçait de devenir sérieuse, avait duré douze jours. Les Brugeois levèrent alors leur camp et entrèrent en ville, étendards déployés. Arrivés sur la Grand'Place, où se trouvait la maison du receveur de la caliote, ils la détruisirent entièrement et exigèrent que ceux qui avaient provoqué cette nouvelle taxe fussent bannis. Puis tout rentra dans l'ordre accoutumé. Il me semble voir ici une modération bien remarquable, et qui annonce une bien longue habitude du peuple dans l'exercice de ses droits. Il est armé, tout cède devant lui, de nombreux voisins lui prêtent leur appui, les forces même du comte auraient pu allumer une guerre civile, sans certitude de vaincre, et néanmoins il n'exige que l'abolition d'une taxe injuste, qui frappe le pauvre bien plus que le riche, et connaissant sa force et ses droits, il rentre aussitôt dans l'obéissance. Certes, il y a là les élémens d'une admirable organisation sociale. Si quelquefois nous rencontrons

l'abus que fait le peuple de ses moyens, c'est que toute institution humaine est imparfaite. Mais ceci montre du moins ce qu'on pourrait attendre de bonnes institutions populaires. C'est-là que l'on doit chercher ce peu de respect et de condescendance pour la seule noblesse qui encore aujourd'hui caractérise le Flamand. Connaissant les privilèges dont ils avaient droit de jouir, divisés en corps de métiers qui avaient chacun ses magistrats, sa justice, sa bannière; administrés par des juges de la commune dont la jurisdiction était universelle; ne pouvant être taxés sans leur consentement, et sachant que les gens du comte n'avaient pas le pouvoir de prononcer des peines contr'eux, les bourgeois des villes flamandes étaient plus redoutables que ceux des autres états.

En parlant plus haut des fêtes qui avaient lieu à Bruges, nous avons oublié de dire que parmi les sociétés dont le but était de se divertir par des joutes et des tournois, une des plus anciennes et des plus célèbres était la compagnie de l'ours blanc qui, d'après Despars et l'*Excellente Chronycke*, s'assemblait chaque année à l'abbaye d'Eeckhout, d'où ils partaient tous à cheval, en cortège, pour se rendre sur la Grand'Place, où avait lieu la joute. Le chef de cette confrérie, qui était toujours le plus adroit, était qualifié de forestier. Nos ancêtres organisèrent cette association en mémoire des anciens gouverneurs du pays, connus sous ce nom.

Voici ce que rapporte Despars à ce sujet, dans sa chronique flamande manuscrite : « L'an 1417, le 13 mars, à trois heures après-midi, se sont réunis à la loge des bourgeois [1], les bourgmestres, échevins, conseillers, trésoriers, chefs-hommes et autres notables de Bruges, avec les sociétaires de l'*Ours blanc*, et ont arrêté à l'unanimité d'entretenir de nouveau la dignité de *forestier*

1 C'est le même bâtiment où se trouve actuellement l'académie de dessin, peinture, sculpture et architecture.

du tournoi de l'ours blanc, autrefois instituée par leurs ancêtres, en commémoration des anciens forestiers de Flandre; ce qui eut son exécution. »

C'est vers cette époque, en 1419, que notre comte Jean-sans-Peur voulant se réconcilier de bonne foi avec la famille royale de France, et surtout avec le dauphin, depuis roi sous le nom de Charles VII, accepta une entrevue à Montereau-fault-Yonne, où il fut lâchement assassiné [1]. Les Flamands, sous son règne, avaient été tranquilles, heureux, et rien n'avait arrêté le cours de leur commerce et de leurs richesses. Il avait pour ainsi dire donné aux bonnes villes de Flandre, son fils, encore enfant, qui était devenu plus Flamand que Bourguignon.

Ce fils, agé de 23 ans, Philippe de Bourgogne, dit le Bon, fut inauguré comte de Flandre à Gand, d'où il partit pour Bruges, et y confirma tous les privilèges de la ville.

Un de ses premiers projets fut de venger la mort de son père. A cet effet, il leva une puissante armée, dont un grand nombre de nobles Brugeois firent partie, entr'autre Louis, seigneur de Moerkerke; Jean de Flandre, seigneur de la Woestyne; Josse Praet d'Hallewyn, seigneur d'Uytkerke; Jean Wittem, seigneur d'Oosteamp; le seigneur de Merckem; Jacques de Ghistelles, seigneur de Dudzeele; Jean d'Aertrycke, seigneur de Tilleghem; Jean de Varssenaere etc.

De ses deux premières femmes, le duc n'avait point eu d'enfans. Désireux de laisser une postérité légitime, il avait choisi pour sa troisième épouse Isabelle, fille du roi de Portugal. Elle débarqua avec sa suite à l'Écluse, à Noël 1429, et immédiatement après la célébration du mariage, les illustres époux arrivèrent à Bruges, par la *Speypoort* (aujourd'hui porte de Damme), avec grand appareil. Les magistrats de la ville allèrent au devant

[1] Sans vouloir excuser un assassinat, peut-être celui-ci ne fut-il que la juste punition permise par Dieu, du meurtre qu'avait commis le duc Jean sur le duc d'Orléans, en 1407.

d'eux, et les conduisirent jusqu'à la cour du prince, que l'on avait fait préparer. Les rues étaient tendues sur leur passage de tapisseries précieuses. De l'hypocras, du vin et de la bière furent distribués en abondance au peuple, et les fêtes durèrent huit jours sans interruption. Non seulement le palais, mais toute la ville, était nuit et jour en festin, en danses, en courses de chevaux, en jeux de toute sorte.

Rien ne parut plus splendide que trois fontaines, placées devant le palais. L'une était un lion de pierre, et versait sans cesse du vin du Rhin, l'autre un cerf, d'où coulait du vin de baune, la troisième était une licorne, qui aux heures de repas, faisait jaillir de l'eau de rose, pour se laver les mains, puis tour à tour du vin de malvoisie, du vin muscat et de l'hypocras. Ce fut à l'occasion de ce mariage qu'il institua à Bruges ce fameux ordre de la toison d'or, dont les vingt-quatre premiers chevaliers parurent dans tout leur éclat à ces fêtes [1].

Le second chapitre de cet ordre, fut tenu dans l'église de St-Donat, le 30 novembre 1432. Le duc se rendit à l'église collégiale de St-Donat, entouré de la noblesse et des chevaliers. Ceux-ci, marchant deux à deux, au nombre de vingt-quatre, avaient à leur tête Philippe, à cheval, en robe écarlate, garnie d'une bordure en or, et doublée de satin blanc; son chapeau était de soie écarlate. Arrivés à l'église, chacun des chevaliers alla occuper, dans le chœur, la stalle, au-dessus de laquelle étaient appendues ses armes [2], et entendit d'abord la grande

1 Comme Philippe aima toujours beaucoup le sexe, on fit courir le bruit que l'origine de cet ordre était due à l'amour qu'il avait pour une dame de Bruges. On racontait qu'il avait voulu la venger des moqueries de quelques seigneurs de sa cour, et leur proposer pour objet d'ambition et d'envie un souvenir de cette couleur dorée qu'ils avaient indiscrètement raillée.

Bayle, au tome I de son Dictionnaire, note *H*, cite le texte de Colomiès, (Recueil de particularités) et celui d'André Favin (vol. II de son Théâtre d'honneur), sur cette opinion que l'on ne peut guère considérer que comme le résultat de la chronique scandaleuse de l'époque.

2 Ces armoiries furent depuis transportées à St-Sauveur, où elles se trouvent encore au-dessus des stalles des chanoines.

messe. Le service terminé, l'historiographe ou greffier déroula un parchemin, et lut les statuts de l'ordre, et les noms des chevaliers; ensuite l'on examina la conduite de chacun, et le chancelier demanda à tous les chevaliers en général, et à chacun en particulier, s'ils n'avaient vu, ni ouï dire à personne, que l'un ou l'autre eût fait, dit ou commis chose qui fût contre l'honneur, la renommée ou le devoir, ou contre les statuts et ordonnances de l'ordre. A l'issue de la solennité, tous retournèrent, dans l'ordre de leur arrivée, au palais de Philippe, où un splendide repas était préparé.

Après une longue guerre, la paix ayant été signée à Arras, en 1435, entre le dauphin devenu roi de France, et le duc Philippe, celui-ci regagna la Flandre avec son épouse et leur fils, le prince Charles.

La conclusion de la paix avec la France avait amené la guerre avec l'Angleterre, et ceux de Bruges, commandés par messire Jean de Steenhuyze, s'assemblèrent sur la Grand'Place, sous leurs bannières respectives, afin d'aller soutenir leur comte qui tenait Calais assiégé.

Le siège fut poussé avec vigueur de part et d'autre, mais par suite de l'organisation de l'armée assiégeante, composée des différentes corporations des villes et communes de Flandre, et par des circonstances que nous ne voulons développer ici, la désunion se mit parmi eux, ils se crurent trahis, et chaque commune, l'une après l'autre, plia bagage et regagna ses foyers, sans qu'il fût au pouvoir de leur prince de les arrêter, de sorte que celui-ci fut obligé d'abandonner le siège, à son grand chagrin.

Les Brugeois, revenus chez eux, s'attroupèrent sur la place et jurèrent de se venger de ceux de l'Écluse qui avaient refusé de marcher avec Bruges, selon l'ancienne coutume, pour aller au siège de Calais. De plus, le gouverneur de l'Écluse, messire Jean d'Uytkerke, avait fait sortir de sa ville toutes les familles de Bruges qui y avaient leurs habitations. Les Brugeois prétendirent

abattre les murailles et les remparts de l'Écluse, et engager le prince à ne point faire du Franc un quatrième membre de Flandre, comme il en avait témoigné l'intention [1].

Les révoltés coururent chez Jean De Mil, greffier de la ville, demandant qu'on leur livrât les clefs du magasin, où étaient les canons. Celui-ci déclara qu'elles étaient déposées chez Domlin, de Thielt, commis de la trésorerie, chez lequel il y avait alors plusieurs des principaux personnages de la ville à souper. La maison fut aussitôt entourée. Jean de Gruthuyse, gouverneur, Nicolas Uytenhove, grand bailli, et Eustache Brux, écoutète, sortirent pour essayer d'appaiser les clameurs de ce peuple furieux, et se rendirent avec lui sur la Grand'Place. Arrivés au bout de la rue, dite *Breydel-straet*, l'écoutète ne put s'empêcher de parler avec quelque emportement, ce qui le fit assassiner sur la place. On finit par livrer les clefs, et tous les canons furent tirés des magasins.

Le même soir, le seigneur de Gruthuyse se présenta à la Halle, et harangua la commune avec douceur; voyant qu'il ne pouvait venir à bout de tranquilliser les esprits, il se démit de ses fonctions, et Vincent De Scheutelaere fut choisi pour le remplacer.

Malgré les troubles, la princesse était toujours restée à Bruges, mais voyant que la rage des habitans ne faisait qu'augmenter, elle tâcha de s'échapper sans rien dire. Quand elle fut arrivée à la porte de Ste-Croix, Jean Lonckaert fit arrêter la voiture, et au nom de ses camarades, porta la parole. Mais trouvant assise auprès d'elle la femme de messire Roland d'Uytkerke, leur ennemi, et la veuve de messire De Hoornc, ils les forcèrent de descendre, et les conduisirent en lieu de sûreté, comme otages. Ils laissèrent sortir la princesse, qui pressait son fils entre ses bras, et elle arriva à

1 Quoiqu'en dise M. De Barante, le Franc n'était ni une banlieue, ni une commune, c'était un territoire considérable, ayant une juridiction séparée, et qui s'est étendu jusqu'en Zélande. Sous Philippe-le-Bon, le Franc de Bruges devint un membre ou partie séparée de la Flandre.

Damme, encore toute effrayée, se plaignant amèrement à son époux, de tout ce qui venait de se passer.

Cependant les Brugeois cherchaient à engager les Gantois à faire alliance avec eux. Ils ne négligèrent rien, pour qu'ils s'entremissent en leur faveur auprès du prince, et qu'ils en obtinssent la punition de messire Roland d'Uytkerke, la soumission des habitans de l'Écluse, et l'abolition complète du droit de caliote, avec l'entière confirmation de leurs anciennes franchises et privilèges. Les Brugeois enhardis par l'appui qu'ils avaient obtenu de ce côté, se réunirent armées sur la Grand'Place, ainsi que ceux de Damme et autres villes et villages du Franc et du plat pays.

Le duc, pendant ces mouvemens, faisait tous les préparatifs nécessaires pour assiéger Bruges, déterminé à punir les révoltés. Plusieurs s'appercevant bien que la punition ne tarderait guère, cherchèrent à faire la paix, d'autant plus que déjà les Gantois s'étaient retirés de la ligue. A cette fin, ils prièrent le seigneur de Gruthuyse, Louis Van de Walle, bourgmestre de la commune, et le père Antoine, dominicain, de vouloir bien intercéder pour eux auprès du comte.

Après bien des pourparlers, le prince consentit à leur réquisition, le 15 octobre 1436, n'ayant rien tant à cœur que de ne point s'engager dans une guerre avec les Flamands, tandisqu'il avait peine à se défendre contre les Anglais, et que les frontières de ses états de France étaient en proie aux ravages des écorcheurs.

La paix étant publiée à la Halle; toutes les bannières furent mises de côté. Celle du prince était chez l'écoutète, demeurant dans l'ancien palais du prince, nommé *de Love*. La bannière de la ville fut déposée à la grande tour sur la place, chaque bannière de quartier fut reportée chez le chef-homme, et celles des métiers chez les doyens. Les chefs-hommes des villages et petites villes emportèrent les leurs, et celles du Franc, au nombre de vingt-trois, furent remises à l'hôtel des échevins.

La facilité du duc à pardonner, ne parut qu'un acte de faiblesse au peuple, et les riches bourgeois n'étaient pas assez forts pour reprendre le dessus. Quatorze jours après que la paix eut été publiée, la sédition recommença tout de nouveau. Le désir de se venger de ceux de l'Écluse, fut encore le motif des troubles. Les gens de Bruges prétendirent que le prince n'avait pas prononcé sur ce point, et que l'Écluse était dans leur juridiction. Les magistrats et les premiers bourgeois furent encore une fois emprisonnés, exilés, dépouillés; le pays fut parcouru tantôt par des compagnies que conduisaient des seigneurs, tantôt par la milice de Bruges, aidée de quatre cents hommes soldés, qu'elle avait recrutés à Ardenbourg et à Damme.

Le duc qui n'avait ni la volonté, ni le pouvoir d'employer des moyens de rigueur, convoqua à Gand les trois états de Flandre, pour prononcer sur le droit que prétendait la ville de Bruges, de soumettre l'Écluse à sa juridiction.

Cependant, les troubles ne discontinuaient point. Alors, les marchands des diverses nations qui habitaient Bruges, vinrent trouver le duc à Lille, le conjurant de les secourir et de les sauver de cette foule furieuse. Il répondit qu'il allait partir pour la Hollande, et qu'il prendrait sa route par Bruges.

En effet, le mercredi après la pentecôte de l'année 1437, il arriva devant la porte de Bruges avec une suite de 1400 hommes, vers les trois heures de l'après-midi. Le clergé, le magistrat et les doyens des métiers vinrent à sa rencontre. Quand ils apperçurent toute cette armée, ils conjurèrent le duc d'entrer dans la ville, seulement avec ses serviteurs et ses chevaliers, et d'envoyer ses troupes à Maele, où l'on allait leur préparer des vivres et des logemens. Le duc restait ferme dans sa volonté, les bourgeois insistaient toujours, et ces pourparlers durèrent près de deux heures. Enfin Philippe entra, suivi d'une nombreuse compagnie d'archers. Cependant des

groupes s'étaient formés sur les places et dans les rues, tandis qu'il marchait sans redouter rien, se croyant le plus fort; il s'avança ainsi jusqu'au marché du Vendredi. Mais les hommes qu'il avait laissés pour la garde de la porte, avaient été forcés, la porte fermée, et toute communication, avec le reste des troupes, était devenue impossible.

Deux Bourgeois Ywyn et Van der Smissen, s'étant présentés pour offrir leurs hommages au prince, furent tués par la populace. Pour lors, les hommes d'armes tirèrent l'épée, et les archers criant: Ville gagnée! lancèrent leurs flèches, et tuèrent dix ou douze des plus mutins; beaucoup d'autres furent blessés. Sur quoi le bruit se répandit aussitôt, que la ville était trahie, la commune courut en armes au marché du Vendredi. On se battit avec acharnement. Les séditieux se précipitaient avec fureur sur l'escorte du duc, qui se retira vers la porte de Bouverye, mais il la trouva fermée. Plus de cent arbaletriers furent tués devant l'hôpital de St-Julien: Le seigneur de l'Isle Adam, qui avait mis pied à terre, fut saisi par le peuple, et avant qu'on eut eu le temps de lui porter nul secours, il fut massacré. On lui arracha aussitôt la toison d'or, dont il était décoré. Le prince même n'aurait peut-être point échappé, si le doyen des sergens de police, nommé Jacques Van Hardoye, n'était courut chez un serrurier, avec l'aide duquel la porte fut forcée, et le duc, et quelques seigneurs de sa suite parvinrent à s'échapper. Le reste des troupes demeura enfermé, et tomba sous les coups des révoltés, ou se noya dans les fossés, en cherchant à fuire.

Les plus exaspérés d'entre les mutins, coururent piller l'hôtel de Maele, dite l'hôtel aux sept tours (*septi turis*), dans la rue Haute, à l'hôtel de messire Roland d'Uytkerke, dite l'hôtel de Pitthem, dont on fit par la suite un séminaire, et qui est devenu aujourd'hui le palais épiscopal.

Le sergeant de police et le serrurier furent bien mal

récompensés, pour leur acte d'humanité, car dès le lendemain, ils furent condamnés par les Brugeois à être écartelés, mais par la suite, leurs enfans ont été déclarés nobles.

Le duc, irrité de ces désordres, fit publier dans tout le pays la défense de donner asile à aucun Brugeois, et l'ordre de les regarder tous comme ennemis. Ce qui fit que bien des marchands quittèrent la ville, et allèrent s'établir ailleurs. Puis il fit barrer les canaux et les rivières pour empêcher tout commerce. Tout cela ne put ramener les esprits emportés des Brugeois; ils couraient la campagne par troupes armées, ravageant le pays, et brulant les châteaux de la noblesse. Ils allèrent même avec cinq milles hommes mettre le siège devant l'Écluse, mais ils furent forcés de se retirer. Ces événemens amenèrent la famine, qui, après plusieurs luttes encore avec ceux de l'Écluse, fit enfin désirer, au plus grand nombre, de se réconcilier avec Philippe. On lui députa donc quatre des plus notables et des plus prudens de la ville, qui prièrent humblement la princesse son épouse d'intercéder pour eux. Mais il ne voulut rien entendre. Cependant touché des prières continuelles de celle-ci, il promit de faire grace aux Brugeois, à certaines conditions. Les députés firent leur rapport à leur retour, et pour témoigner le répentir qu'ils avaient de ce qui s'était passé, ils firent décapiter le même jour, après midi, quatre des personnes contre lesquelles le duc était le plus irrité, parcequ'ils avaient été les principaux instigateurs.

Remarquant qu'ils n'étaient guère en état de résister, les Brugeois résolurent d'accepter les conditions quelques dures qu'elles fussent; en conséquence, le 14 février 1438, ils envoyèrent au prince, à Arras, quatre de leurs compatriotes. Outre la famine, qui était un puissant motif de paix, une peste si terrible se répandit en la Flandre, qu'on rapporte qu'à Bruges seulement, il y eut bien 24,000 personnes d'emportées.

Le 4 mars, les conditions suivantes furent dictées:

Que la première fois que le duc viendrait à Bruges, les bourgmestres, échevins, conseillers, trésoriers, chefs-hommes, doyens et jurés de la ville, avec dix autres personnes de chaque métier, viendraient pieds nus et tête découverte à une lieue de la ville, à la rencontre de Philippe, devant qui ils se prosterneraient et à qui ils demanderaient tous ensemble pardon et grâce, lui offrant les clefs de la ville, leurs corps et leurs biens; que pour conserver la mémoire de cet événement, les Brugeois feraient élever un monument de pierre, sur lequel il y aurait une représentation du fait; qu'on mettrait la porte de Bouverye en tel état, qu'elle ne pourrait plus servir pour sortir de la ville, etc., etc.

On exclut de l'amnistie générale quarante individus qui furent condamnés à mort comme séditieux.

Au mois de mars 1438, le duc Jean de Clèves, en qualité de commissaire de Philippe, fit son entrée à Bruges avec Collard de Commines qui était rétabli dans son office de grand bailli de Flandre. Le magistrat et tous les doyens de métiers s'humilièrent devant les envoyés de leur seigneur et les conduisirent, tête découverte, dans la ville, et les conditions de la paix furent publiées à la Halle.

La torpeur du désespoir régnait dans cette malheureuse cité; son commerce perdu, la famine, une horrible épidémie, les exécutions qui se préparaient, tout s'unissait pour la faire amèrement repentir de sa turbulence passée.

Peu de jours après, un grand échafaud fut élevé sur la place, vis-à-vis de la Halle, où furent décapités ceux des quarante exceptés de l'amnistie, que l'on avait pu saisir.

Le 2 mai, la duchesse de Bourgogne arriva à Bruges, et on la reçut avec de grandes marques de reconnaissance, parceque c'était par son intervention que les Brugeois avaient obtenu de n'être pas traités avec plus de sévérité encore par Philippe irrité.

Le 10, on alla prendre le corps du seigneur de l'Isle Adam qui reposait encore à l'hôpital St-Jean, et on le porta solennellement à l'église de St-Donat, où il fut enterré avec pompe.

Enfin, au mois de décembre, le duc Philippe, accompagné du duc d'Orléans, prisonnier depuis vingt-cinq ans en Angleterre, et dont il avait payé la rançon, fit son entrée à Bruges. Les magistrats, toute la noblesse, les doyens des métiers, et les plus notables bourgeois allèrent au devant d'eux à un quart de lieue hors de la porte Ste-Croix; ils étaient tous pieds nus et tête découverte. Lorsque Philippe se présenta, le magistrat lui offrit les clefs de la ville, et mettant un genou en terre, demanda pardon pour les excès passés; le prince ne répondit d'abord rien, mais à la sollicitation du duc d'Orléans, il leur permit de se relever, leur rendit les clefs, disant qu'il voulait bien encore se fier à eux. Alors, le cortège rentra en ville. Les divers ordres religieux, qui avaient leurs couvents à Bruges, ouvraient la marche; puis venait le clergé portant les reliques de chaque église. Une nombreuse troupe d'archers marchait ensuite, précédant quatre-vingt hérauts d'armes. On voyait encore des évêques et les représentans des cours étrangères, qui étaient alors assez nombreux à Bruges. La marche était fermée par les négocians étrangers en riche costume.

A l'entrée de la porte Ste-Croix avait été placée une forêt artificielle, construite en estrade et placée sur des roues. Elle était composée d'arbres de toute espèce, chargés de verdure et de fleurs. Au milieu se tenait debout un personnage représentant saint Jean, couvert d'une peau d'agneau et les bras nus. Cette forêt ambulante roula à la suite du cortège. Près du pont des Moulins, on remarquait un arc triomphal sur lequel quatre hommes figuraient des prophètes de l'ancien testament, et dont les bannières offraient les citations suivantes : *Plebs tua laudabitur in te.* —

Venite et revertamur ad Dominum. — Princeps Dei est apud nos. — Iratus es, et misertus es nobis etc.

Plusieurs de ces estrades, sur lesquelles étaient représentés en personnages vivans quelques faits allégoriques de l'Écriture sainte, avaient été dressées dans les rues où passait le souverain.

La porte d'entrée de la place du Franc avait été dorée toute entière, et au dessus, dans une sorte de jubé, se trouvait une douzaine d'enfans habillés en chérubins avec des couronnes de roses sur la tête, et chantant accompagnés de divers instruments.

Il y eut toute la nuit des feux de joie par toute la ville; les tours étaient ornées de lanternes transparentes de diverses couleurs, et les maisons de tapis précieux. Le comte de Flandre et son hôte se promenèrent le soir pour assister aux réjouissances.

Le jour suivant eurent lieu de brillans tournois, et ces fêtes se succédèrent jusqu'au 17 décembre, jour où Philippe satisfait, partit pour Gand.

La ville, pour obtenir son pardon, avait dû promettre de payer au duc deux cent mille philippes d'or, et ceux du Franc vingt mille écus d'or. Les Brugeois, afin de trouver le moyen de payer ces fortes amendes, furent obligés d'augmenter considérablement les impôts, aussi beaucoup de gens riches quittèrent la ville, et le commerce déclina visiblement. Néanmoins telle était l'opulence de ce temps, que tous ces malheurs n'empêchèrent point les Brugeois de répéter, aussi fréquemment que jamais, leurs joutes, leurs fêtes de l'ours blanc et autres réjouissances que donnaient de temps à autre les différentes sociétés ou corporations.

Le 23 avril 1447, Isabelle de Portugal, troisième femme de Philippe-le-Bon, assista à l'une de ces joutes.

Le soir cette princesse accompagnée de son fils Charles, se rendit à un magnifique banquet que la confrérie de l'ours blanc avait fait préparer à l'hôtel-de-ville, et qui couta à la ville de Bruges, suivant

les comptes de 1447, folio 15, 697 livres, 7 sous parisis.

C'est un an après qu'eut lieu, sur la Grand'Place, le combat entre messire Jacques De Lalain, dit le bon chevalier, et un gentilhomme anglais qui quitta exprès son pays pour se mesurer avec son adversaire. Nous laisserons parler ici Georges Chastelain [1] : « Si vint et arriva icelluy escuyer anglois dans la ville de Bruges, et vint descendre au logis qui pour luy estoit ordonné. Pour laquelle venue messire Jacques de Lalain fut joyeux de tout son cœur, désirant de tant faire qu'il fut mémoire de luy, et de ses hauts et vertueux faicts, et afin que tous nobles l'ensuivissent, prenissent exemple à luy et à ses œuvres. Si pria et requist au duc son seigneur, en luy demandant licence que son bon plaisir fût qu'il peust faire et accomplir ses armes à l'encontre de l'escuyer anglois, selon le contenu en ses chapitres : car icelluy Anglois estoit venu en son pays à la requête d'icelluy de Lalain. Le duc libéralement luy accorda et promit d'être leur juge, et leur fit assigner jour. Quand le jour fut venu, les deux champions se préparèrent chascun de son costé pour faire et accomplir leurs armes. Lors le duc, moult grandement accompagné, monta dessus le hourt qui pour luy estoit ordonné et appareillé, et auprès estoit la duchesse de Cleves, la comtesse d'Estampes et autres plusieurs grandes dames et damoiselles; et esdits hourts, et fenestres des maisons d'entour les lices estoient plusieurs estrangers. Puis tost après, messire Jacques de Lalain, scachant le duc estre venu, entra dedans les lices grandement accompagné de chevaliers et escuyers, tant de ceux de la cour du duc, comme d'aultres. Il passa devant le hourt du duc, si luy fist la révérence, et aux dames et damoiselles, puis passa outre et vint en son pavillon pour soy armer. Assez tost après entra l'escuyer anglois qui pareillement fist la

1 Histoire du bon chevalier messire Jacques De Lalain, frère et compagnon de l'ordre de la toison d'or. Brux. 1634, vol. in-4°, pag. 163.

révérence et entra dedans son pavillon luy et aucuns de ses gens, accompagné de deux chevaliers, à luy baillez de par le duc pour le conseiller, ainsi que de longtems est accoustumé de faire. Les cris et les deffences faictes comme il appartient, les bastons des champions furent visités, et furent tenues paroles de la hache de l'escuyer anglois qui n'estoit pas telle comme pour lors on avait accoustumé porter en lices, et estoit icelle hache à taillant, et à martel, à longue et large dague devant: si estoit le taillant d'icelle hache long et aigu. Messire Jacques de Lalain par gens notables le fist remontrer à iceluy Anglois, mais pour rien ne la vouloit oter, n'en prendre une pareille, comme avoit messire de Lalain. Si en fut parlé au duc leur juge, si fut la chose mise en conseil, et sembloit à tous qu'iceluy escuyer anglois devoit combattre de telle hache que le dict de Lalain: mais toujours prioit iceluy Anglois que sa hache luy demeurast, et le duc qui estoit leur juge ne la vouloit accorder, sans le consentement de sa partie. Lors quand messire Jacques de Lalain veit qu'iceluy anglois prioit si fort de combattre de sa hache qu'il avait apporté de son pays d'Angleterre, comme il disoit, messire Jacques de Lalain qui estoit courtois sur tous les hommes par sa debonnaireté, luy accorda qu'il en combattist; de quoy il fit folie, comme cy après orrez.

Quand l'accord et appointement fut faict de la hache, les cris et deffences faictes et publiées, messire Jacques de Lalain issit hors de son pavillon qui estoit bel et riche, et tout armoyé de trente-deux bannières des armes des seigneurs dont il estoit issu. Armé de toutes armes, sa cotte vestue, la salade en teste, sans gorgerin et sans bavière, sa hache en son poing pour tous bastons. Lors l'Anglois pareillement issit hors de son pavillon, armé de tous harnas, grand bacinet à bavière et visière fermée, cotte d'armes vestue, sa hache en sa main, et son espée ceinte: eux voyans et advisans l'un l'autre, encommencèrent tous deux à marcher l'un contre l'autre.

Si commencèrent de férir, et tout en combattant vindrent devant le hourt du duc : messire Jacques de Lalain soy sentant armé à son aise, et à son haleine tout à délivré, encommença de donner de grands coups de hache sur la teste dudict Anglois, et le frappoit si menu et si souvent qu'il le faisoit demarcher et reculer tout à son bon plaisir. Mais d'une fortune qui donne à l'un et oste à l'autre, se tourna à celle heure à l'encontre de messire Jacques, car il se boutta de son coup mesme parmy la poincte de la hache de son adversaire, et fut attaint entre l'avant bras et le gantelet, et tant qu'il eut le bras senestre percé tout outre, et veines et nerfs couppéz; car la dague de la hache d'iceluy Anglois estoit à merveille large et trenchante. Et alors il mit le bout d'en bas de sa hache dessoubs son bras senestre, et de la main dextre se combattoit : mais n'en fist guère de chose. Lors quand veit ce, par grand fierté jetta sa hache par terre, et moult vivement print le dict Anglois par la coupe de son bacinet de l'une de ses mains, et de l'autre par le bras senestre, si le tira par terre par telle force, qu'il cheut le visage dessoubs, si rudement que la visière d'iceluy bacinet entra dans le sablon, le derrière en haut, et tout découvert, et tant que d'un bien petit coustel, se messire Jacques de Lalain eust voulu, il estoit en luy de l'occire et mettre à mort. Lors sans plus arrester, le juge jecta le baton en bas. Les gardes à ce ordonnés, tost et hastivement voyans le baston du juge jecté en bas, vindrent devers l'Anglois, qui encore gisoit de tout le corps à terre; si le levèrent et l'amenèrent devant le duc leur juge où estoit iceluy messire Jacques, car tantost qu'il eust porté son adverse partie par terre, il le laissa illec gisant sans à luy autrement toucher. Et quant il furent par devant le duc, il leurs dict : Vos armes sont accomplies; soyez frères et amis et touchez ensemble : laquelle chose ils firent, et en ce poinct prindrent fin les dictes armes et s'en alla chascun en son hostel. En après m'a esté dict, qu'iceluy messire

Jacques qui estoit moult courtois et large en honneur, envoya à l'escuyer anglois aucuns dons honorables, c'est à scavoir un très beau cheval, et un harnas complet, dont le dict escuyer en mercia fort messire Jacques de Lalain. Depuis icelles armes faitcs, l'escuyer anglois séjourna en la ville de Bruges lespace de huict jours, durant lequel temps il fut très bien festoyé à la cour du duc, et aussi de la duchesse de Bourgogne, ausquels en les remerciant moult humblement, print congé d'eux, et s'en retourna au royaume d'Angleterre dont il estoit natif »

Cependant la ville de Gand s'étant revoltée de nouveau à cause des impôts, elle tacha plusieurs fois d'attirer Bruges dans son parti. Mais les Brugeois qui ressentaient encore chaque jour les effets funestes de leur dernière rebellion, guidés d'ailleurs par les sages conseils de Louis de Gruthuyse, leur gouverneur, repoussèrent constamment toute association. Philippe satisfait de leur fidélité, consentit à ce qu'on r'ouvrit la porte de Bouverye.

Le dauphin de France, qui fut depuis Louis XI, s'accordant mal avec son père Charles VII, s'était retiré à la cour du comte de Flandre, en 1456. L'année suivante, il vint à Bruges conduit par Philippe qui était charmé de lui montrer ses états. Les magistrats, la noblesse et les marchands étrangers allèrent à leur rencontre. Les doyens et les membres des divers métiers, portant chacun une torche ardente à la main, bordaient les rues de chaque côté, depuis la porte de Bouverye jusqu'à la cour du prince. A la suite d'un superbe tournois, donné le lendemain, le dauphin alla se promener hors de la ville, et voulut se donner le plaisir de parcourir en nacelle l'étendue d'eau qu'on appelait alors *la Moere*, mais, par accident, le canot faillit se renverser, et Louis courut grand danger de se noyer.

Le 14 juin 1467, vers le soir, le duc Philippe fut

subitement saisi d'une sorte d'attaque d'apoplexie, dans son palais à Bruges, et peu d'heures après, son état empira tellement qu'il perdit la parole. On dépêcha de suite des courriers vers son fils Charles qui se trouvait alors à Gand. Il arriva le lendemain vers midi, se jeta au pied du lit où gisait son père, lui demandant pardon de tout ce qu'il avait pu faire qui lui déplut. Philippe ouvrit les yeux, mais n'ayant plus la force de s'exprimer, il donna à entendre par signe le plaisir qu'il éprouvait à voir son fils. Peu après il mourut entre neuf et dix heures du soir, (comme le rapporte Commines), à l'âge de 61 ans.

Il fut enterré avec la plus grande pompe dans l'église cathédrale de St-Donat. On emporta le corps vers le soir, 1600 hommes vêtus de noir et portant chacun une torche ardente decorée des armes du prince, ouvraient le cortège. Dans ce nombre il y avait plus de 800 gentilshommes et officiers du palais; vingt-un évêques les suivaient, puis venaient quatre hérauts d'armes, et enfin le corps porté par douze des principaux seigneurs de la cour. Devant le cercueil, recouvert d'un poële de drap d'or brodé de damas, marchait le premier écuyer du feu duc, portant son épée la pointe baissée vers la terre. Une foule tellement considérable suivait le convoi à travers les rues, qu'on aurait pu croire que le monde allait finir, dit naïvement un auteur.

Philippe fut infiniment regretté de son peuple qu'il avait toujours gouverné avec bonté, et qui redoutait le caractère dur et un peu farouche de son successeur. « Il mourut, dit Olivier de la Marche, le plus riche prince de son temps, car il laissa 400,000 écus d'or, soixante-douze mille marcs d'argent en vaisselle, sans les riches tapisseries, les bagues, la vaisselle d'or garnie de pierreries, et sa librairie, moult grande et moult bien étoffée, et pour conclusion il mourut riche de deux millions d'or en meubles seulement. »

Charles, surnommé le Téméraire ou le Hardi, duc

de Bourgogne et comte de Flandre, succéda à son père Philippe, et fut inauguré à Gand le 28 juin 1467; le 9 avril de l'année suivante il fit son entrée à Bruges.

Après avoir été conduit en grande pompe à l'église, il se rendit à l'hôtel-de-ville où, en présence de la commune, et après que le greffier maître Jean Van Huerne eut fait lecture de la formule du serment, il jura de conserver tous les privilèges.

On avait construit sur le Bourg une espèce de parc dans l'enceinte duquel se trouvaient les chefs-hommes, les doyens et les commissaires des métiers, lesquels prêtèrent à leur tour serment de fidélité au duc, qui s'était placé au balcon à rampe de cuivre qui existe encore à la façade de l'hôtel-de-ville.

Dix jours après, le prince jura également dans la salle dite *Vierschaere* du Franc, de défendre les libertés de ce territoire; puis il partit pour la Zélande.

La même année 1468, Marguerite d'Yorck sœur d'Édouard, roi d'Angleterre, que le duc avait demandé en mariage, arriva à l'Ecluse avec une suite nombreuse, et treize superbes vaisseaux. Le 2 juillet la noble fiancée fut unie au comte de Flandre dans la ville de Damme, et le même jour ils firent leur entrée à Bruges où devaient avoir lieu les fêtes du mariage. Olivier De la Marche ayant décrit, dans le plus grand détail, ces nôces qui se firent avec une magnificence jusqu'alors sans exemple, nous croyons qu'on ne sera pas fâché de trouver ici un extrait de ce morceau, dans le style naïf de l'époque :

« Ce furent les plus belles noces où je me suis trouvé de mon temps, et ne me puis passer de mettre par écrit, les pompes, l'ordre et la manière de faire des dictes noces : et commenceray à la lettre que j'en ecrivy à Gilles du Mas, maistre d'hostel de monsieur le duc de Bretaigne.

« Au jour fixé, la nouvelle duchesse, ma dicte dame entra en une litière, richement parée de chevaux et de couvertures de riche drap d'or, en habit nuptial, comme

il appartient en tel cas : et sur ses cheveux avoit une riche couronne : et au regard du colier et du fermail, elle en estoit richement et pompeusement parée ; et après elle avoit treze haquenées blanches, enharnachées de drap d'or cramoisy : dont deux estoynt en main, au plus près de sa litière ; et sur les autres estoyent montées les dames d'Angleterre, qu'elle avoit emmenées en sa compaignie. Après icelles haquenées venoyent cinq chariots richement couverts de drap d'or : dont au premier estoit la duchesse de Norfolk, qui estoit une moulte belle dame d'Angleterre. Aux autres chariots estoyent plusieurs dames et damoiselles tant angloises comme autres, jusques au nombre de quarante ou cinquante femmes. En tel estat marcha ma dicte dame, depuis la ville de Damme jusques à la porte de Bruges que l'on dict la porte Saincte Croix, et au regard du grand nombre de princes, chevaliers, escuyers, nobles hommes et nations qui icelluy jour rencontrèrent ma dicte dame, richement vestu et empoint, je m'en passe pour abréger : pour ce que je veuil venir à l'ordre comme ils entrèrent en la dicte vile. Premièrement tous les gens d'église et collèges, accompaignans les évesques, abbés et prélats, qui furent ordonnés à porter les reliques, et conduire les processions, et qui avoyent attendu longuement ma dicte dame à icelle porte, marchèrent les premiers et par ordre, et à l'ouvert, tellement qu'entre deux pouvoyt marcher l'ordonnance et la compaignie ainsi qu'elle venoit. Les premiers qui marchoyent par ordonnance estoyent le baillif et escoutette de Bruges : et après eux venoyent deux à deux, les gentils-hommes de l'hostel des princes et signeurs qui n'estoyent point de la retenue et ordonnance de monsieur le duc : et après iceux venoit un gentilhomme, capitaine des archers de monsieur le bastard de Bourgogne, et douze archers après luy, vestus de palletotz d'orfaverie blanche, à un grand arbre d'or devant et derrière : qui signifioit le pas de l'arbre d'or, que monsieur le bastard commença celuy jour, et main-

tint celle feste, dont cy après sera faicte mention. Après iceux archers marchoyent les gentilshommes deux à deux, de l'hostel de mon dict seigneur, puis les chambellans, et après, les signeurs du sang : qui furent à moult grand nombre : et furent tous vestus des robes et pareures de mon dict signeur; qui furent telles que les escuyers avoyent robes de drap de damas noir, et pourpoints de satin cramoisi. Les chefs d'office avoyent longues robes de satin noir figuré et pourpoints de satin figuré cramoisi; et les chevaliers et gens de conseil avoyent longues robes de velour noir, et pourpoints de velours cramoisi : et les serviteurs et varlets de la maison, tous vestus de drap noir et violet et pourpoints de camelot. Que vous diroye-je? tant et si largement donna monsieur, de drap de soye et de laine pour ceste pareure, qu'il cousta plus de quarante mille francs; et certes il faisoit beau voir marcher en ordonnance les chevaliers et gentilshommes vestus de ceste pareure. Après iceux du sang marchoyent toutes manières d'instrumens, par ordre (qui estoyent de diverses nations), et après iceux venoyent clairons, menestriers et trompettes tant anglois comme bourgongnons, qui se faisoyent moult efforcément ouyr : et après venoyent officiers d'armes de divers pays, à grand nombre : dont il y en avoit vingt-quatre portans cottes d'armes. Après iceux venoyent six archers, portans la couronne d'or sur l'espaule : qui estoyent des archers de la couronne du roy d'Angleterre : et avoyent chacun une longue fleche en la main : et après iceux venoit madame en sa littière : comme j'ay dict devant. Au costé de çà et de là la dicte littière, tenant la place large, estoyent les deux capitaines des archers de monsieur le duc, accompaignés de vingt archers de corps seulement, et habillés de palletots d'orfaverie. Ceux-là furent à pié et gardoyent la littière de la presse et que le peuple n'y approchast : et au regard de la littière elle estoit richement adextrée. Car des bourgongnons estoyent à pié les chevaliers de la toison

d'or, richement vestus et parés, les uns de drap d'or, les autres d'orfaverie. Et pouvoyent estre jusques au nombre de quatre-vingts à cent nobles: mais tous ceux-cy n'estoyent point à pié autour de la dicte littière, sinon dix ou douze. Après la dicte littière avoyent encore six archers de la couronne, habillés comme les premiers, et après iceux venoyent les haquenées et chariots, dames et damoiselles. Après venoyent les nations par ordre. Les Venitiens marchoyent les premiers et estoyent eux et leurs serviteurs tous à cheval, les maistres vestus tous de velours cramoisi, et les varlets de drap vermeil : et devant eux avoyent cinquante hommes à pié, vestus de vermeil, chacun tenant une torche à la main. Après venoyent les Florentins, lesquels avoyent devant eux soixante torches, portées par soixante hommes à pié vestus de bleu: et après les torches, faisoyent marcher quatre pages, l'un après l'autre, sur quatre destriers, et lesdicts pages avoyent pourpoints de drap d'argent, et mantelines de velours cramoisi: et les chevaux estoyent couverts de satin blanc bordé de velours bleu. Devant les marchands florentins marchoit Thomas Portunaire, chef de leur nation, vestu comme les conseillers de monsieur le duc (car il estoit de son conseil), et après luy marchoyent dix marchands deux à deux vestus de satin noir figuré, et après dix facteurs vestus de satin noir simple : et tous avoyent pourpoints cramoisi, et après eux avoyent vingt-quatre varlets à cheval, tous habillés de bleu. Après marchoyent les Espagnarts qui estoyent trente-quatre marchands à cheval, vestus de damas violet, et avoyent chacun son page à pié devant luy, tous pareils vestus de pourpoints de satin noir, et de jaquettes de velours cramoisi: et faisoyent les dicts Espagnarts porter devant eux soixante torches par soixantes hommes à pié vestus de violet et de verd. Après iceux venoyent les Genevois qui faisoyent aller devant eux une belle fille à cheval, représentant la pucelle que sainct Georges garantit du dragon : et sainct Georges

venoit après armé de toutes armes, son cheval couvert de damas blanc et une croix de velours cramoisi; la dicte pucelle estoit vestue de damas blanc et son cheval couvert de velours cramoisi, et après suivoyent trois pages, vestus de damas blanc et leurs chevaux de damas violet : et puis suivoyent les marchands génevois jusques au nombre de cent et huict, tous vestus de drap violet. Et après venoyent les Osterlins; lesquels estoyent cent et huict à cheval, vestus de robes de violet, et plusieurs fourrées de gris : et avoyent six pages vestus de satin violet, robes de damas blanc, et leurs chevaux houssés de damas violet. En tel ordre et telle ordonnance entra ma dicte dame en sa vile de Bruges. Au regard des rues, elles furent tendues très richement de drap d'or et de soye, et de tapicerie, jusques devant l'hostel de monsieur.

« Devant le dit hostel avoit un riche tableau tout peint d'or et d'azur : au milieu duquel avoit deux lions tenans un escu armoyé des armes du duc. Deça et delà de ce tableau avoit deux archers, richement peint. L'un estoit un Grec tirant un arc turquois et du bout de son trait sailloit vin de beaune, autant comme la feste dura. Et de l'autre costé avoit un Allemand, tirant d'un crannequin et par le bout de son mattras sailloit vin de Rin : et lesdicts vins tomboyent en deux grans bacs de pierre où tout le monde en pouvoit prendre à son plaisir. Dedans la court avoit un grand pélican qui se donnoit en la poitrine, et en lieu de sang qui en devoit partir, en sailloit ypocras . . . .
Après le disner se retrairent les dames pour eux aiser en leurs chambre un petit : et puis montèrent en leurs chariots et sur leurs haquenées et en moult grand'pompe vindrent sur la place de la jouste drecée sur le marché de Bruges : et fut toute close qu'il n'y avoit que deux entrées. Devers la chapelle St-Christofle estoit une grande porte peincte à un arbre d'or, et y pendoit un marteau doré, et à l'opposite avoit une autre grande porte qui estoit faicte à tournelles, et sur icelles estoyent les

clairons de mon dict signeur le bastard, à grandes bannières de ses armes et vestus de sa livrée qui fut pour celuy jour, robes rouges à petits arbres d'or mis sur la manche, en signe du pas, et sur les deux tours de la dicte porte avoit deux bannières blanches à deux arbres d'or. A l'opposite des dames, du costé des grandes halles, fut l'arbre d'or planté : qui fut un moult beau pin, tout doré d'or exceptées les feuilles; et d'emprès iceluy pin avoit un perron à trois pilliers, moult gentement faict, où se tenoyent un nain, un géant, et Arbre-d'Or le poursuivant, par qui se conduisoit le pas, et le mistère de la jouste. Les maisons tout à l'entour des lices tant loing comme près, tout estoit si plein de gens que c'estoit belle chose à veoir.

« Monsieur de Ravastain environ six heures, arriva à la porte de l'arbre d'or (laquelle il trouva close) et son poursuivant heurta trois fois d'un marteau doré à la dicte porte : et tantost luy fut la porte ouverte, et vint Arbre-d'Or le poursuivant, ayant une cotte d'armes blanche, à grans arbres d'or : et estoit accompaigné du capitaine des archers de monsieur le bastard, et de six de ses archers qui deffendoyent l'entrée. Le dict Arbre-d'Or dit au poursuyvant : Noble officier d'armes, que demandez-vous? et le poursuyvant lui répondit. A ceste porte est arrivé haut et puissant signeur monsieur Adolf de Clèves, signeur de Ravastain, lequel est ici venu pour acomplir l'aventure de l'arbre d'or. Si vous présente le blason de ses armes : et vous prie qu'ouverture luy soit faicte et qu'il soit receu. Le dict Arbre-d'Or prit une tables, où il escrivit le nom du chevalier venant au pas : et puis prit en ses mains en grande reverence et à genoux, le blason de monsieur de Ravastein et l'emporta solennellement jusques à l'arbre d'or, et en passant par devant les juges leur montra ledict blason; et leur dict l'aventure qu'il avoit trouvée à la porte. Si fut ledict blason attaché à l'arbre d'or, et fut fait scavoir au chevalier qui gardoit le pas le nom de celuy qui estoit

arrivé pour son emprise fournir. Alors partirent du perron pour venir à la porte, Arbre-d'Or qui alloit devant, et après luy le nain qui menoit le géant enchaîné : et le nain estoit vestu d'une longue robe, la moitié de drap de damas blanc, et l'autre moitié de satin figuré cramoisy : et avoit une barrette en sa teste : et le géant estoit vestu d'une longue robe d'un drap d'or d'estrange façon, et n'avoit rien en sa teste qu'un petit chapeau de provence. Ledict géant estoit ceinct d'une chaine longue et trainant, et par le bout qui trainoit le tenoit ledict nain, et le menoyt après soy : et ainsy arrivèrent à la porte : sur ce poinct fut la porte ouverte : et entrèrent premièrement les clairons de monsieur de Ravastein, et après venoyent les tabourins, les officiers d'armes, suyvant venoit monsieur de Ravastein. » (*Il se rend devant les dames, annonce la cause de sa venue, et demande d'être favorablement accueilli, fait le tour de la lice, salue l'Arbre-d'Or, et sort pour s'armer.*)

« Tost le signeur de Ravastain revint, accompaigné de quatre chevaliers et deux escuyers, ayans leurs chevaux harnachés de velours bleu, chargé de campanes d'argent. Prestement sonnèrent les trompettes qui estoyent dessus la porte ; et fut la dicte porte ouverte par plusieurs archers de corps de mon dict seigneur le bastard qui la gardoyent : et prestement s'apparut un grand pavillon jaune tout sémé d'arbres d'or de brodure : et au-dessus avoit une pomme d'or où estoit plantée une bannière. Et fut conduit ledict pavillon jusques au bout de la lice : et l'on ne voyoit rien de la conduite du dict pavillon, exceptés six petits pages à pié, vestus d'orfaverie, qui tenoyent la main au dict pavillon. Après le pavillon venoyent sept chevaliers vestus de drap de damas blanc, montés sur bons chevaux couverts de courtes couvertes de velours violet, semées de gros boutons dorés, auxquels pendoyent grosses campanes d'argent : et incontinent que le pavillon fut au bout de la lice, les lances furent choisies d'une part et d'autre, devant les juges : et fut

apporté à chascun une lance : et lors fut ouvert le pavillon où estoit le chevalier à l'arbre d'or. Il portoit un escu verd. Son cheval estoit couvert de velours violet. Aussi tost qu'ils eurent d'un costé et d'autre les lances sur la cuisse, le nain qui estoit sur le perron dressa son horologe (qui estoit de verre plein de sablon, portant le cours d'une grande demye heure) et puis sonna sa trompée. Les chevaliers mirent les lances en arrest : et commencèrent leur jouste. En dédans une demye heure rompit le chevalier à l'arbre d'or plus de lances que le chevalier venant du dehors : parquoy il gaigna la verge d'or : comme il estoit contenu es articles du pas. Incontinent le nain sonna son cor, et furent toutes les lances ostées d'une part et d'autre.

« Si me passe à temps de plus en escrire pour celle journée : et faut revenir au grand banquet qui fut tenu celle nuict en la grand'salle. Au milieu avoit un haut et riche buffet faict à manière d'une losange. Le dessous estoit clos à manière d'une lice, et tout tapicé et tendu des armes de monsieur le duc : et de là en avant commençoyent marches et degrés chargés de vaisselles : dont par les plus bas estoyent la plus grosse, et par le plus haut estoit la plus riche et la plus mignote : c'est à scavoir par le bas la grosse vaisselle d'argent dorée, et par l'amont estoit la vaisselle d'or, garnie de pierrerie, dont il y avoit à très grand nombre. Et à la vérité, monsieur de Bourgogne pouvoit bien servir sa feste largement en vaisselle, car le duc Philippe luy en laissa, pour provision, plus de soixante mille marcs ouvrés et prets pour servir.

« Sur les tables avoit trente nefs, chacune d'icelles portant le nom de l'une des signeuries de mon dict signeur de Bourgogne, et au plus haut avoit un grand étendard de soye noir et violet, semez de fusils d'or et de grandes lettres, où estoit le mot de monsieur : *Je l'ay empris*. La viande estoit dedans icelles naves qui faisoyent les plats. Item sur les dictes tables avoit trente

grans pastés en manière de hauts chasteaux, tous peints d'or et d'azur, à grandes bannières. Sur chaque chasteau avoit les armes et le nom d'une bonne vile de mon dict signeur. Puis entra dedans la salle une licorne, grande comme un cheval, toute couverte d'une couverture de soye peinte aux armes d'Angleterre, et dessus icelle licorne avoit un liepard. Celuy liepard avoit en sa main senestre une grande bannière d'Angleterre et à l'autre main une fleur de Marguerite, moult bien faicte, et après qu'à son de trompes et de clairons la dicte licorne eut fait son tour devant les tables, on l'amena devant le duc, et là un des maistres d'hostel à ce ordonné, prit la dicte fleur de Marguerite et se vint agenouiller devant mon dict signeur et luy dit telles parolles: Très excellent, très haut et très victorieux prince, mon très redouté et souverain signeur, le fier et redouté liepard d'Angleterre vient visiter la noble compaignie, et pour la consolation de vous et de vos alliés, païs et sugets, vous fait présent d'une noble *Marguerite*. Et ainsi receut mon dict signeur la fleur de Marguerite moult cordialement, et ainsi s'en retourna la dicte licorne par où elle estoit venue. Assez tost après rentra parmy la salle un grand lyon tout d'or, et d'aussi grande grandeur que le plus grand dextrier du monde. Dessus icelluy lyon estoit assise madame de Beaugrant (c'est à scavoir la naine de madame de Bourgogne) vestue d'un riche drap d'or, et par dessus un petit rochet de volet fin, et portoit pannetière, houlette, et tous habillemens de bergère, et menoit derrière elle un petit levrier en lesse. Elle tenait en main une grande bannière de Bourgongne. Quand le lyon entra parmy la salle, il commença à ouvrir la gorge et à la reclorre par si bonne façon, qu'il commença à chanter une chanson faicte à propos, pendant qu'il fit son tour parmy la salle. Et quand il fut devant madame la nouvelle duchesse, le dict maistre d'hostel qui avoit faict le présent de la Marguerite, s'agénoilla devant ma dicte dame et dit: Ma très redoutée dame, les païs dont aujourd'huy par la

grace de Dieu vous estes dame, sont moult joyeux de vostre venue, et en souvenance des nobles bergères qui par cy devant ont esté pastoures et gardes brebis de par deçà et qui si virtueusement s'y sont conduites que lesdicts païs ne s'en scavent assez louer, ils vous font présent de ceste belle bergère, habillée et embatonnée de vertueux habillemens, vous suppliant que l'ayez en souvenance. En ce disant, deux nobles chevaliers prirent la bergère et la présentèrent sur la table, et ma dicte dame la receut très humainement; et ainsi le lyon recommença sa chanson et retourna par où il estoit venu.

« Le tiers et dernier entremets pour celuy jour fut un grand dromadaire qui entra parmy la salle, et estoit enharnaché à la manière sarrasinoise à grandes campanes dorées, et sur son dos avoit deux grans paniers, et entre iceux assis un homme, habillé d'estrange façon; et quand il entra en la salle, celuy qui estoit dessus ouvrit les paniers: et en tiroyent oiseaux étrangement peints, comme s'ils veinssent d'Inde: et les gettoit parmy la salle, et pardessus les tables, et retourna par où il estoit venu. Et plus n'en fut faict pour celuy jour : et ne firent par après souper longues dances; car avant que les tables fussent ostées, il sonna trois heures après minuict. Si fut tantost l'espouse menée coucher : et du surplus du secret de la nuict, je le laisse à l'entendement des nobles parties, et reviens à deviser de l'aventure du lendemain : qui fut le lundy second jour de la feste. »

Le lendemain les réjouissances commencèrent de plus belle, et continuèrent ainsi, en variant chaque jour de luxe et de surprise, jusqu'au lundi de la semaine suivante. Tantôt c'était l'or, les pierres précieuses et les riches étoffes qui éblouissaient les yeux des spectateurs du tournoi, dans le costume des combattans; tantôt des chameaux et des éléphans chargés de dragées, d'oranges et de sucreries, que de petits amours allaient enlever de dessus leur dos pour les servir sur les tables ou les distribuer aux assistans.

Cette fête [1] dont on n'avait jamais vu la pareille, devait durer quarante jours; mais de mauvaises nouvelles arrivées de France y mirent fin plus tôt. Néanmoins on acheva le tournoi de l'arbre d'or, dont on parla bien longtemps encore.

Le duc Charles, craint de ses voisins à cause de sa bravoure, et partageant encore le prestige que son père avait su répandre autour de lui, maintint la tranquillité, et Bruges put s'abandonner à son amour pour les plaisirs.

Le calme ramena aussi les marchands de plusieurs nations qui s'étaient retirés ailleurs depuis les troubles.

En 1470, les marchands Écossais absens depuis nombre d'années, vinrent établir de nouveau leur comptoir à Bruges, et furent reçus avec beaucoup de joie par les habitans.

Cette même année, le roi d'Angleterre Édouard IV, chassé du trône par la faction de Warwick, se refugia en Flandre : après être resté pendant deux jours au château du seigneur de Gruthuyse, à Oostcamp, il vint à Bruges et alla se loger avec une partie de sa suite, à l'hôtel de Gruthuyse jusqu'au 19 du mois de février, jour de son départ pour Damme où l'attendaient dix-huit vaisseaux que le duc Charles lui avait fait préparer pour le conduire en Angleterre. Le seigneur de Gruthuyse, Louis de Bruges, s'offrit de le suivre et de le seconder dans tout ce qu'il entreprendrait. Au moment de quitter la ville, l'affluence du peuple qui se précipitait sur le passage du roi, pour le voir encore une dernière fois, était si grande, que touché de ce vif empressement des Brugeois, et voulant les satisfaire pleinement, il prit le parti d'aller à pied jusqu'à Damme, au lieu de monter sur un des vaisseaux pavoisés qui étaient à la porte dite *Speypoorte* (aujourd'hui porte de Damme) et destiné à le mener par le canal jusqu'à cette dernière ville.

1 Adrien Barland, chap. 113 de son Histoire des Ducs de Brabant, en donne aussi une élégante description.

Après son retour en Angleterre, et se trouvant affermi sur son trône, Édouard voulut donner au seigneur de Gruthuyse et aux Brugeois des marques de sa reconnaissance, pour l'accueil honorable et cordial qu'il en avait reçu : il fit créer celui-ci par le parlement comte de Wincester, et il écrivit aux Brugeois une lettre de remerciement, qui leur fut apportée par un envoyé extraordinaire le 7 juin 1471.

Voici la teneur de cette lettre, d'après les anciennes chroniques manuscrites d'Angleterre, par Jean de Waurin [1] :

« Édouard par la grace de Dieu roy d'Angleterre et » de France, seigneur d'Irlande, à nos tres chiers et » especiaux amis les nobles hommes escoutette, burg- » maistres et echevins et conseil de la ville de Bruges, » et à chacun deulz salut et dillection tres chiers et bien » espéciaulx amis nous vous mercyons tant et si cordia- » lement que faire povons de la bonne chiere et grande » courtoisie que votre tres begnivolente affection vous a » pleu de nous faire et demonstrer gracieusement et » largement au bien et consollation de nous et de nos » gens pendant le temps que nous estions en vostre ville. » Nous nous en tenons grandement tenus à vous ce que » nous recongnoisserons par effet se chose est que jamais » puissons faire bonnement pour le bien de vous et de » la dite ville, vous signifiant qu'il a pleu à nostre benoist » Créateur de sa grace nous donner depuis que partismes » de la dite ville, et arrivasmes en cestui nostre royaulme, » si bonne prospérité et gracieuse fortune que nous avons » obtenu la victoire de tous nos annemies et rebelles de » par decha et sommes paisiblement resaisis et possessés

1 Douze volumes in-folie, N° 6759 des manuscrits du roi de France. M. Van Praet en donne une analyse dans ses *Recherches sur Louis de Bruges*, etc. Cette chronique, sur vélin, renferme quantité de faits curieux et intéressans sur l'histoire de la Belgique. Nous rapportons la lettre ci-dessus d'après Waurin, parce qu'il l'a certainement copiée sur la pièce même, qui paraît aujourd'hui perdue, et que d'ailleurs elle est différente dans les auteurs plus récens que j'ai parcourus.

» de nostre royaulme, couronne et régalité et bien due-
» ment obéy comme par le porteur de cestes en porrez
» estre adcertenéz plus amplement, dont nous rendons
» tres singulières graces et mercis à nostre Rédempteur,
» lequel tres chiers et espéciaulx amis prions pour avoir
» toujours en sa sainte garde. Donné soubs nostre signe
» en nostre cité de Cantorbery le xxixe jour de may,
» l'an mil iiij^e lxxj. Ainsi signé.

« Edouard. »

La puissance de Charles-le-Téméraire était si étendue, que deux ans plus tard, se trouvèrent dans une réception solennelle à Bruges, des ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Naples, d'Espagne et d'Écosse, des ministres plénipotentiaires de la république de Venise, les électeurs de l'empire et un envoyé extraordinaire du roi de Perse.

Adolphe de Clèves, seignour de Ravestein, accompagné de cent gentilshommes en grand deuil, arriva le 30 décembre 1473, pour faire exhumer le corps du duc Philippe, qui était resté jusqu'alors dans l'église de St-Donat. Il fut conduit en grande pompe à Dijon où on l'enterra.

Entre Bruges et les villes voisines avaient lieu presque chaque jour des joutes, des tirs à l'arc et des défis aux jeux de l'épinette. La société des arbalétriers de St-George était une des plus anciennes confréries, son existence remontant jusqu'au xive siècle. Elle fut instituée pour former des hommes au maniement de l'arbalète et pour fournir son contingent d'arbalétriers à l'armée du prince.

A cette époque un grand tir entre ceux de Bruges et de Lille avait été proclamé. Le 10 août les Lillois firent leur entrée. Quatre-vingt personnes composaient le cortége. Tous étaient montés sur de beaux chevaux de Flandre à la forte encolure. Le rouge étant la couleur de la société, chaque membre était vêtu de rouge, les uns en satin, les autres en taffetas ou en damas, et

quelques-uns en drap : le roi de la société et le prince d'amour portaient un costume de satin blanc. Les clercs, les valets, les tambours et les fifres avaient un uniforme jaune. A la suite du cortège s'avançaient cinq ou six chariots de bagages, sur lesquels se faisaient remarquer et une douzaine de jeunes garçons déguisés en Maures la figure toute noircie. Tout ce monde défila lentement à travers les flots du peuple accouru pour jouir de ce spectacle. La plupart des croisées, sur le passage, étaient garnies de la fleur de la bourgeoisie, ce qui offrait le coup-d'œil le plus gracieux, dans une ville célèbre par la beauté de ses femmes. Les Lillois allèrent se loger à *la Coupe d'or*, vis-à-vis de la cour du prince.

Le lendemain, les notables de la confrérie de Bruges (ce qu'on appelait le Serment) se rendirent auprès des nouveaux venus, pour les inviter à venir dîner à la salle de St-George, engager le combat du tir à l'issue du repas, et souper ensuite joyeusement ensemble. Cette invitation fut acceptée avec empressement.

Cinq grandes tables furent splendidement servies, et couvertes d'une telle quantité d'argenterie, que les Lillois en témoignèrent leur étonnement. Le repas se composait principalement des mets suivans, auxquels nous joindrons les prix d'après un compte du xv[e] siècle. Aux deux extrémités de chaque table étaient distribués des oies, des hérons et des butors (espèce de buse ou d'épervier) : les douze oies coûtaient ensemble avec quatre butors, 8 escalins (environ 5 francs), dix hérons avaient été payés 5 sous la pièce (45 centimes) : au centre se trouvaient douze grand morceaux de viande de vache, coûtant 7 escalins. On avait donné pour trente-trois poulets, 6 escalins ; pour trois jambons, 5 escalins ; pour neuf cochons de lait, 8 escalins et 8 gros. Plusieurs autres mets trop longs à décrire, ornaient encore la table. On peut se figurer que le vin y fut en abondance, car on y but cinquante-deux *stoopen* (mesure de deux litres) de vin du Rhin, à 4 gros le stoop (environ 18 centimes),

seize *stoopen* de vin rouge, à 5 gros le stoop etc. [1].

Le cuisinier de ce repas reçut 2 escalins et 6 gros pour sa peine. A la fin de la journée, les Brugeois, précédés de trompettes et de clairons, reconduisirent en cortège leurs hôtes à leur logis, aux lumières de plus de cent torches. A peine les rues pouvaient-elles contenir la foule.

Un triste événement vint bientôt mettre fin à toutes ces fêtes. On apprit que le 5 janvier 1477 le duc Charles avait péri devant Nancy; son corps avait été trouvé couvert de sang et de boue, la tête prise dans des glaçons et tout à fait défigurée. Le duc de Lorraine lui fit rendre avec pompe les derniers honneurs et le fit solennellement enterrer dans la chapelle de St-Nicolas à Nancy, d'où il fut transféré en 1553 à l'église de St-Donat de Bruges, par les ordres de l'empereur Charles-Quint.

Marie de Valois, duchesse de Bourgogne, unique héritière du duc Charles, fit serment à Bruges le 16 du même mois de janvier, en qualité de comtessse de Flandre, de conserver les priviléges du pays et de la ville.

L'artificieuse et coupable conduite de Louis XI, fit naître dans la Flandre de terribles séditions contre Marie.

Il suivit à son égard la même politique qui lui avait déjà servi si heureusement à précipiter le père. Cette politique consistait en attaques directes d'une part et

1 Voici encore quelques détails sur les prix des vivres à cette époque, ils sont tirés des comptes d'un repas donné peu de temps avant celui dont nous venons de parler, par les membres de la confrérie du St-Sang. Pour huit pièces de beurre frais, 14 sous (environ 1 franc 30 centimes. — Pour douze pièces de beurre salé, chacune d'une demi-livre, 4 sous et 6 deniers. — Pour trente-trois poulets, 1 florin et 16 sous. — Pour ving-six stoop de vin, 5 gros le stoop. — Pour assiettes, pots et verres cassés ou perdus, 3 florins 6 sous. A l'occasion de ce dernier article, il est fait l'observation suivante dans le *Dobbelen Schaepers Almanack* de 1816, auquel travailla M. Cornelissen, de Gand : « Ce prix, proportionnellement si élevé, fait voir que nos ancêtres, que l'on est dans l'habitude de tant louer quelquefois à nos dépens, n'avaient pas du moins la vertu de la sobriété. Aussi est-ce avec raison que le baron Grimm a dit : *Je m'en tiens à un de nos anciens arrêts, c'est qu'à tout prendre, notre siècle en vaut bien un autre.* »

d'autre part en intrigues secrètes dans les villes de Flandre qu'il tâchait de soulever contre la fille de Charles.

La révolte commencée à Gand s'étendit bientôt jusqu'à Bruges, où la princesse, voulant employer tous les moyens pour contenter les rebelles, vint elle-même le 5 avril. Quand elle arriva à la porte, les béguines lui offrirent, comme protectrice de leur institution, un beau chapel ou couronne de roses.

Malgré la présence de leur souveraine, les corporations et la commune, en armes, se tenaient rassemblées sur la Grand'Place, ne voulant pas, disaient-elles, souffrir plus longtemps que le Franc fut reconnu comme quatrième membre de la Flandre. Car on rapportait que certains privilèges allaient lui être accordés, qui devaient leur porter un grand préjudice.

Enfin les députés de l'empereur Fréderic arrivèrent; c'étaient l'archevêque de Trèves, l'évêque de Metz, le duc de Bavière et le chancelier de l'empire. Ils avaient la commission expresse de conclure le mariage de la princesse Marie avec l'archiduc Maximilien. Leur réception fut magnifique: le seigneur de Gruthuyse et messire Philippe de Hornes, seigneur de Gaesbeke, les conduisirent, au milieu d'une quantité considérable de torches ardentes, jusqu'à la cour du prince, en passant par la place où la commune était encore rassemblée. Elle se montra très charmée de cette nouvelle, espérant obtenir l'objet de ses vœux, à l'occasion de ces fiançailles.

En effet la princesse, le lendemain, manda près d'elle les chefs de la révolte, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. En conséquence le calme se rétablit, mais la justice du peuple devait avoir son cours, car plusieurs magistrats et autres personnes étaient accusés d'avoir trahi ses intérêts dans les derniers événemens. Nous n'en rapporterons qu'un exemple: le 15 mai 1477, la commune fit mettre à la torture l'ancien bourgmestre des échevins Jean Barbesaen qui, ayant avoué dans la douleur ce dont on l'accusait, fut conduit, le soir à huit heures, sur la

Grand'Place, où un échafaud était dressé. Le seigneur de Gruthuyse, plusieurs notables bourgeois et deux jeunes filles de ce malheureux, intercédèrent pour lui, mais en vain; il fut condamné à mort et décapité en présence d'une foule de peuple. D'autres exécutions eurent encore lieu, mais un bon nombre des plus irrités contre les anciens magistrats, étant allé s'opposer à une invasion des Français, ceux qui étaient partisans des mesures de douceur, parvinrent à obtenir grâce de la vie pour les accusés qui se trouvaient encore en prison.

Les troubles étant ainsi apaisés, le 18 avril Marie alla à l'hôtel-de-ville, y jura les privilèges anciens et nouveaux, après que le greffier eut lu à haute voix le serment, au balcon. Les chefs-hommes et les doyens étaient sur le Bourg, où à leur tour ils firent le serment de fidélité. Le soir du troisième jour qui suivit celui-ci, à onze heures, eut lieu, par procuration, le mariage de notre princesse, avec l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Fréderic. Suivant l'usage, le duc de Bavière, comme plénipotentiaire du nouvel époux, se mit au lit avec l'épouse. Tous deux étaient entièrement habillés, avaient entr'eux une épée nue, et devant le lit se trouvaient quatre archers armés. Ce mariage fut le commencement de l'élévation de la maison d'Autriche.

Peu de temps après Marie et Maximilien furent reçus par les Brugeois avec de grandes démonstrations de joie, et beaucoup de magnificence. Enfin dix mois plus tard, la princesse accoucha heureusement à Bruges d'un fils, qui fut baptisé à St-Donat, et reçut le surnom de Philippe, avec le titre de comte de Charolois. Ce fut ce même archiduc Philippe, dit le Bel, qui, par son mariage avec l'héritière de Castille et d'Arrangon, fit plus encore pour la puissance autrichienne, que son père n'avait fait.

Le baptême eut lieu avec beaucoup de solennité. Un cortège de plus de 1400 bourgeois, non compris les députés des villes et villages environnans, accompagna l'enfant. Chacun portait un flambeau qui pesait cinq livres;

les magistrats de Bruges et du Franc, ainsi qu'une foule de gentilshommes de la cour suivaient, portant tous aussi des flambeaux allumés. Deux évêques, sept abbés mitrés et un nombreux clergé fermaient la marche. A l'église, le seigneur de Gruthuyse, qui tenait un bassin doré, se mit devant l'archiduchesse, veuve du duc Charles, qui avait dans ses bras le jeune prince, enveloppé de drap d'argent. Ses parrains étaient les seigneurs de Ravestein et de St-Pol, sa marraine l'archiduchesse douairière, qui après la cérémonie montra l'enfant nu à tout le peuple, et à la commune assemblée sur la Grand'Place. La ville, en témoignage d'allégresse, offrit en don au nouveau né, en vases ou coupes d'or et d'argent, une valeur de 600 livres, argent de Flandre, outre une somme de 400 livres de gros, en argent comptant.

Louis XI était trop éclairé pour ne pas voir maintenant qu'une plus longue guerre contre l'archiduc ne conduirait à rien. Il n'ignorait pas que les Brugeois et les Gantois seuls étaient en état de mettre sur pied une armée de 80,000 hommes, il rechercha donc la paix. Les mêmes raisons qui engageaient Louis XI à rechercher la paix, rendaient Maximilien plus difficile; mais un évènement inattendu déconcerta bientôt tous ces projets et changea entièrement la face des affaires. L'archiduchesse Marie étant à la chasse du héron, aux environs de Bruges, son cheval s'emporta et la renversa sur un tronc d'arbre. Elle était enceinte. La crainte d'allarmer l'archiduc lui fit dissimuler tout ce que la chute eut de violent et de dangereux; la pudeur l'empêcha même d'avouer aux chirurgiens où elle était blessée. Elle fit une fausse couche, ce qui acheva d'irriter et d'enflammer son mal; la gangrène s'y mit, et une fièvre ardente consuma cette malheureuse princesse, au bout de six semaines. Elle mourut le 27 mars 1482, agée de 25 ans; cette vie si courte avait été agitée des plus violentes traverses, son enfance fut triste, sa jeunesse malheureuse, et sa chute lui causa une mort douloureuse à la fleur de son âge.

Digitized by Google

Elle était universellement aimée, et les regrets les plus vifs la suivirent au tombeau. On voit son mausolée à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, à côté de celui de Charles-le-Hardi, ou le Téméraire, son illustre père.

L'archiduchesse laissa deux enfans, le prince Philippe depuis archiduc, et Marguerite d'Autriche.

Aussitôt après l'enterrement, Maximilien envoya des lettres de convocation aux états et aux trois membres de Flandre, pour les inviter à se réunir extraordinairement à Bruges, au mois d'avril. Il désirait être nommé tuteur et être mis en cette qualité en possession de tous les biens appartenant à son fils mineur. Cette affaire souffrit quelque difficulté; on voulait bien lui accorder la tutelle, mais à condition qu'il ne ferait rien sans le conseil, l'avis et le consentement des états; ceci se passait à Gand. L'archiduc outré de dépit à ces propositions, partit sur le champ pour Bruges. Mais toutes les villes étaient du même sentiment; en conséquence il fut contraint de quitter la Flandre, et se retira en Hollande pour préparer sa vengeance.

Enfin après quelques désordres, suivis d'une alliance entre les Flamands et le roi de France, le jeune prince Philippe fut inauguré comte de Flandre à Gand, le 10 janvier 1483.

L'archiduc Maximilien ayant appris cette nouvelle désagréable, arriva en Flandre avec une assez forte armée, et s'avança vers Bruges, pour obtenir un arrangement avec le magistrat; mais on répondit au héraut envoyé à cet effet, que si son maître voulait parler au magistrat, il devait venir lui-même devant les bourgmestres et échevins, qui lui donneraient audience, à condition qu'il n'amenât qu'une escorte de dix à douze personnes.

L'archiduc irrité, mais ne se croyant pas assez fort pour être assuré de la victoire, se retira à Oudenbourg, bien déterminé à faire repentir les Brugeois de ces audacieuses paroles.

Il en fut ainsi. D'un côté la crainte des traîtres

multiplia les exécutions à mort à l'intérieur de la ville, et de l'autre la guerre et ses ravages commençaient à ruiner le pays, car l'archiduc ne restait pas oisif. Peut-être que si les Brugeois avaient été abandonnés à eux-mêmes, ils se fussent soumis; mais les Gantois les poussaient constamment à persévérer, et soutenaient la guerre avec force. Bruges et Gand avaient plus d'une raison d'être mécontens. Maximilien avait octroyé aux habitans d'Anvers, différentes foires, franchises et exemptions, qui affaiblissaient considérablement le commerce des Flamands. Depuis ce temps, Anvers s'est insensiblement enrichi par la chute du commerce de Bruges.

Cependant les Brugeois étaient tellement réduits, que e magistrat résolut, le 1 juin 1485, de faire une procession générale, pour implorer l'assistance du ciel et prier pour le rétablissement de la prospérité du pays.

Tandisque le peuple suivait encore la procession, arrivèrent en ville, précédés d'un héraut à cheval, le comte Engelbert de Nassau, messire Philippe de Bourgogne, le seigneur de Valckenstein et le chancelier de Brabant. Ils mirent pied à terre sur le Bourg, et se rendirent à l'hôtel-de-ville, au milieu d'un grand nombre des plus notables bourgeois.

Le peuple à cette nouvelle, accourut en foule sur le Bourg, où après que le héraut eut reclamé le silence, le chancelier monta au balcon à rampe de cuivre, de l'hôtel-de-ville, et représenta les malheurs que la ville et le pays devaient immanquablement attirer sur eux, en s'opposant à Maximilien, qui ne demandait rien que de raisonnable, et dont le premier intérêt était de laisser un pays riche et florissant à son fils, au lieu d'une contrée épuisée par la guerre civile.

Ensuite il demanda à très haute voix, si les Brugeois voulaient la paix ou la guerre. A quoi tout le monde répondit d'un seul cri : *La paix! la paix!* Le chancelier dit que c'était là le but de son arrivée et de celle de ses collègues, mais que l'archiduc y mettait des conditions,

qu'il lut aussitôt. Il fallait que les Brugeois consentissent à reconnaître Maximilien pour tuteur de ses deux enfans mineurs, à payer telle somme que détermineraient les trois membres de la Flandre etc. Du reste un pardon général était accordé, avec promesse de conserver tous les droits, privilèges et franchises. Néanmoins dix personnes étaient exceptées de cette amnistie.

La commune cria qu'elle était contente de tous les articles. L'archiduc en ayant reçu la nouvelle à l'Écluse, revint à Bruges. En conséquence la paix fut signée au palais du prince, le 23 juin 1485. Puis l'archiduc parut aux fenêtres de l'hôtel-de-ville et jura à haute voix d'être un bon seigneur et prince, pour la ville de Bruges.

Le pensionnaire Rogiers descendit alors, et vint sur le Bourg, dans un carré fermé par des barrières, et où les magistrats, les chefs-hommes, les notables et les doyens jurèrent, tant en leur nom particulier qu'au nom de la commune, d'être fidèles à Maximilien en sa qualité de tuteur.

Après quoi l'archiduc retourna en grande pompe à son palais, et le soir, il y eut des feux de joie, et des réjouissances publiques.

Mais ce prince n'avait pas le talent de maintenir ses sujets, et prenait toujours des mesures qui, sans être hostiles au peuple, montraient le désir d'exercer pour son propre compte, une autorité qui appartenait de droit à Philippe, son fils. Par-là il mécontenta les Brugeois, et croyant pouvoir les maîtriser par la force, poussa l'imprudence jusqu'à faire son entrée le 16 décembre 1487, accompagné d'une quantité de gentilshommes armés, et de deux cents hommes de cavalerie, qui tous se conduisirent comme s'ils fussent entrés dans une ville conquise: ensuite il demanda 6000 livres de gros pour soutenir la guerre, et deux mille soldats, dont la ville paierait la solde.

Les Brugeois, qui avaient déjà à se plaindre de plusieurs griefs, refusèrent avec d'autant plus de fermeté, que des députés Gantois étaient venus les assurer qu'ils pouvaient

compter sur l'appui de Gand, tout aussi mécontent que Bruges.

Maximilien voyant grossir l'orage autour de lui, tâcha de s'assurer de la ville, en y appelant des troupes étrangères; mais on leur refusa l'entrée. La commune prit les armes, et l'on empêcha l'archiduc de s'en aller, craignant qu'il ne rassemblât les troupes. Les métiers s'étaient réunis sur la place avec leurs bannières, ainsi que les six chefs-hommes et leurs quartiers, auxquels s'étaient joints les Francots, suivis de plusieurs pièces de canons. Ils firent de plus connaître aussitôt à ceux d'Ypres et de Gand qu'ils eussent à envoyer de prompts secours.

L'irritation était d'autant plus grande que le feu avait été mis aux quatre coins de la ville. Heureusement l'incendie fut arrêté à temps; mais chacun était convaincu que ç'avait été par l'ordre de Maximilien, suivant le conseil de messire Pierre Lanchals, écoutète de Bruges et maître d'hôtel du roi des Romains.

Molinet [1], en sa chronique, dit que deux femmes maures de la maison du comte de Hornes, racontèrent que le marquis d'Anvers, viendrait avec une armée, la nuit suivante, à Bruges, pour la détruire. Ce bruit étant venu aux oreilles de la commune assemblée, l'exaspération n'eut plus de bornes, et l'on fit sonner le tocsin.

Cependant des députés gantois accompagnés de plus de deux mille hommes armés, étaient arrivés. Il y eut une conférence, à l'issue de laquelle, on conclut d'un commun accord, de faire prisonnier l'archiduc, roi des Romains, avec tout son conseil.

Ce projet fut exécuté sans qu'il y eut de résistance, et Maximilien reçut l'ordre de rester dans la maison dite *Cranenburg*, au coin de la rue St-Amand. Selon Molinet, c'était une boutique de pierreries, où demeurait Henri Nieuland; elle était construite en bois. Pour être plus sûr que le prince ne s'en échapperait point, on fit garnir

(1) Chroniques de Jean Molinet, publiées par J. A. Buchon. Paris, Verdière, 1828.

les fenêtres de sa chambre de barres de fer. Le lundi 11 février 1488, les députés des trois membres de Flandre, allèrent vers le soir lui représenter qu'ils étaient contraints de s'assurer de sa personne pour lui faire rendre compte de la manière dont il avait gouverné le pays. Ils lui déclarèrent qu'étant suffisamment informés de sa mauvaise administration, il était déchu de la tutelle, de laquelle se chargeraient ceux élus par les citoyens des trois membres, jusqu'à la majorité de Philippe.

Ensuite on commença à prendre des mesures pour punir ceux qu'on regardait comme les ennemis du pays et la cause de sa ruine, et l'on arrêta et fit garder à vue dans la Halle, la plupart de ceux qui depuis trois ans avaient composé le magistrat. On en voulait surtout à l'écoutète Lanchals, mais il s'était caché; l'on promit à ceux qui l'amèneraient, outre le prix qu'on avait mis sur sa tête, un office de perceur de vin, ou cinquante livres de gros à leur choix. Cependant on trancha la tête à Guillebert d'Homme, échevin du Franc: Jean de Nieuwenhove, Victor Huygens, bailli de Maele, Pierre Daris, lieutenant de l'écoutète Lanchals, messire George Ghyselin, eurent le même sort, après avoir été soumis plusieurs fois à la torture, au point que Jean de Nieuwenhove était tellement affaibli, qu'on fut obligé de l'asseoir sur une chaise pour l'exécuter. Sa tête ne tomba qu'au troisième coup.

Ces exécutions terminées, il y eut une assemblée du nouveau magistrat, sur la Grand'Place, et en présence de toute la commune, on lut à haute voix les comptes de la ville. On y découvrit tant d'abus et d'extorsions des deniers publics, tant de dépenses inutiles en présens, en repas et en voyages, que le mécontentement du peuple ne fit qu'augmenter. Enfin, le 15 mars, un particulier vint annoncer aux magistrats que Lanchals était caché dans la rue des Carmes, chez un conseiller, où le bourgmestre de la commune, suivi de quelques hommes du métier des charpentiers, alla le chercher, pour le mener en prison.

Le jour suivant, quoique dimanche, on dressa un échafaud sur le grand marché, un banc de torture y fut placé et Lanchals y fut appliqué plusieurs fois, afin qu'il avouât ce dont on l'accusait. Ces aveux obtenus, il fut amené de la Halle dans l'enclos, sur la Grand'Place, devant les juges ordinaires; on lui lut sa sentence, ainsi qu'on l'avait fait pour les autres, qui avaient déjà été exécutés. Comme il passait pour le plus coupable, il était condamné à avoir la tête tranchée, le corps coupé en quatre et la tête mise sur une pique, à la porte de Gand.

Lanchals alors se mit à genoux, confessa tout et pria humblement qu'on commuât sa peine en une prison perpétuelle; mais voyant qu'il n'avait rien à espérer, il confia à son confesseur une chaîne d'or, qu'il portait habituellement au cou, le priant de la remettre à son épouse; puis il fut exécuté.

Sur ces entrefaites près de quatre mille hommes étaient arrivés à l'Écluse, et appuyés par les autres troupes répandues dans la Flandre, ils menaçaient de mettre Bruges à feu et à sang, si l'on ne rendait la liberté à Maximilien. De plus, les Brugeois avaient reçu une lettre du pape Innocent VIII, qui leur ordonnait, sous les peines les plus rigoureuses de l'église, de ne point garder plus longtemps leur prince prisonnier.

Ils concevaient que cet état de choses ne pouvait durer; aussi les trois membres de Flandre commencèrent à se consulter sur le meilleur moyen de mettre un terme à cette guerre intestine qui ruinait le pays. Maximilien consentit à accorder telles conditions de paix que les Flamands voudraient; bientôt tout étant arrangé, les états assemblés vinrent en corps à la maison où le roi des Romains était détenu. Un amphithéâtre de 280 pieds carrés avait été élevé sur la place. On y construisit un autel et un trône. Là, Maximilien, en présence de la commune, des états et du magistrat, se mit à genoux, après la lecture du traité de paix, et fit le serment suivant:

« Nous, de propos délibéré, promettons et jurons de » bonne foi, devant le saint Sacrement, sur le saint » Évangile et sur le canon de la messe, en présence d'une » partie de la vraie croix de notre Sauveur, et du corps » de saint Donat, patron de la paix, que nous entretiendrons et exécuterons en tout, l'accord convenu entre » nous, nos chers états et les trois membres de la Flandre » avec leurs dépendances; approuvons tous les dits points » et articles sur notre parole de prince, comme ils sont » rédigés, exemptant les Flamands du serment qu'ils » nous ont prêté en notre qualité de tuteur de notre cher » et bien aimé fils Philippe. »

Les trois membres de Flandre, le grand bailli, les doyens, les grands et les petits métiers de Bruges firent ensuite aussi le serment d'obéissance entre les mains du suffragant de Tournay, qui, à la fin de la cérémonie, donna la bénédiction avec le saint Sacrement, souhaitant toutes sortes de bonheur à ceux qui entretiendraient la paix, et maudissant ceux qui s'y opposeraient [1].

Les conditions de cette paix sont singulières en ce qu'elles composent véritablement un traité de puissance à puissance. Les Flamands gardent des ôtages pour garantir l'exécution des articles de paix. Le roi des Romains promet de faire quitter le pays à tous les soldats étrangers, de remettre aux états tous les forts et châteaux dont il était en possesion dans le pays, il pardonne tout ce qui a été fait contre sa personne, et les Flamands consentent à oublier tous les malheurs et toutes les misères qu'ils ont eus à souffrir par sa faute. Maximilien se démet de la tutelle de son fils, et s'oblige à faire ratifier ce traité

1 Ici se termine la première partie de cette période des luttes de la commune contre les prétentions de Maximilien. Quoiqu'elles aient été de courte durée, elles forment une des plus intéressantes époques de l'histoire belgique, à cause des développemens qui y sont donnés au principe communal. C'est un pendant à la vie de Charles-le-Bon, par Gualbert. Nous n'avons dû donner qu'une rapide esquisse d'une suite d'événemens qui, représentés avec leurs détails et les observations nécessaires, formeraient un tableau digne d'un Salluste ou d'un Tacite.

par le pape, l'empereur son père et les autres princes de l'empire.

Malgré toutes ces précautions, la paix ne dura point. L'empereur Fréderic, accompagné d'un grand nombre de ses princes et de vingt mille hommes d'élite, était arrivé la veille de la pentecôte à Louvain, où le même jour Maximilien vint le trouver. Ces troupes ayant commencé à ravager le pays, et deux envoyés, qui étaient venus demander si le roi voulait rompre le traité qu'il avait solennellement juré, ayant été jetés en prison à Vilvoorde, les Brugeois virent bien que tout était fini, et se mirent sur leurs gardes.

La guerre commença donc de nouveau dans le pays, et des deux côtés on faisait tout le mal qu'on pouvait.

Les garnisons de Damme et de l'Écluse étaient à la solde des Brugeois qui, chaque jour, étaient obligés de donner cent livres de gros pour le maintien de ces troupes. Déjà plusieurs emprunts avaient eu lieu pour cet objet; enfin les grands et les petits métiers arrêtèrent de faire fondre leurs trompettes d'argent, et de vendre leurs autres objets de prix, afin de secourir la commune. Ils étaient d'autant plus résolus, que la France avait envoyé pour les appuyer, messire Philippe de Crèvecœur, avec de la cavalerie et de l'infanterie.

Des commissaires avaient été nommés par les trois membres de la Flandre, c'étaient messire Louis de Bruges, seigneur de Gruthuyse; messire Adrien Vilain, seigneur de Basseghem; messire Colaert d'Hallewyn, seigneur de Boesinghem; messire Jean de Nieuwenhove et messire Philippe de Sickele. C'étaient eux qui changeaient le magistrat, lorsque la chose devenait nécessaire.

Plusieurs actions d'éclat contribuèrent à témoigner de toute la valeur des Brugeois, surtout lorsque le seigneur de Bréderode, étant parti pour la Hollande avec deux mille habitans de Bruges, prit Rotterdam par capitulation, et se rendit maître, par force, d'Amsterdam, vers la fin de 1488. Enfin, Maximilien et l'empereur son père,

mécontens du mauvais succès de leur entreprise, partirent pour l'Allemagne à la fin du printemps de 1489, laissant la direction des affaires en Flandre, à Albert, duc de Saxe, et au comte Engelbert de Nassau [1].

Les hostilités continuèrent de part et d'autre, mais le 10 août on reçut l'agréable nouvelle à Bruges, qu'une alliance avait été conclue entre Maximilien et Charles VIII, roi de France. Maximilien, entr'autres choses, promettait de laisser à l'arbitrage du roi de France toutes les difficultés survenues entre les Flamands et leur souverain, et de faire une bonne et sincère paix avec les trois membres de la Flandre. Des deux côtés, des envoyés allèrent trouver Charles VIII à Montils, près de Tours. Le 5 décembre, ceux de Flandre revinrent à Bruges, accompagnés de l'évêque de Paris, de l'abbé de St-Denis et d'une foule de nobles Français. Le lendemain, la paix de Tours fut publiée à la Halle, au nom du roi de France.

L'exécution des conditions de cette paix amena encore quelques troubles. Ce ne fut qu'après de longs débats qu'on parvint à obliger les Brugeois à permettre qu'on diminuât des deux tiers, les espèces d'or et d'argent.

Après de longues et cruelles guerres intestines, la Flandre recouvra enfin son ancien repos, non sans des pertes irréparables pour Bruges, une des plus riches et des plus florissantes villes de l'univers, avant tous ces troubles, pendant lesquels la plupart des marchands étrangers l'abandonnèrent pour n'y plus revenir, et allèrent s'établir à Anvers.

Le 25 janvier 1493, le tonnerre étant tombé sur la tour de la Halle, y mit le feu et consuma toute la charpente jusqu'à la voûte. L'incendie fut si violent, que les cloches même se fondirent, ainsi que le plomb qui recouvrait une partie du toit de la prison, sur le

1 Nous ferons remarquer ici en passant que ce fut à cette époque, que prit fin la célèbre confrérie des chevaliers de l'ours blanc, dont plusieurs fois nous avons parlé.

Bourg, malgré la distance. La figure de l'archange saint Michel, qui jusqu'alors avait occupé le haut de la tour, fut entièrement dévorée par les flammes [1].

L'empereur Fréderic mourut peu de temps après (1494), ce qui obligea Maximilien, son fils, de se rendre en Allemagne, pour lui succéder à l'empire.

Le duc Philippe, parvenu à l'âge de 16 ans, fut inauguré comme comte de Flandre, et commença à gouverner le pays par lui-même. Ce ne fut néanmoins que le 18 mars 1497, qu'il vint à Bruges avec son épouse Jeanne, fille de Ferdinand, roi d'Espagne. Il se rendit à l'église de St-Donat, où, suivant l'ancien usage, il fit le serment de défendre la sainte église; ensuite il alla se mettre à une des fenêtres de l'hôtel-de-ville, qui étaient toutes garnies de drap d'or à l'extérieur. Là, le duc confirma par serment tous les droits et privilèges de la ville, en présence des chefs-hommes et des doyens réunis dans un carré clos, sur le Bourg. Le serment de la commune suivit.

La même cérémonie se répéta pour le magistrat du Franc.

Peu de temps après, Philippe étant devenu roi de Castille, de Léon et de Grenade, du chef de la princesse Jeanne, son épouse, partit pour aller prendre possession de ses nouveaux états. On le reçut avec la plus grande joie, mais elle ne fut pas de longue durée, car le prince fut enlevé par une maladie subite, à Burgos, le 25 septembre 1506. Son cœur fut apporté à Bruges, où on le déposa dans l'église de Notre Dame, sous la tombe de Marie, duchesse de Bourgogne, sa mère.

Charles-Quint, né à Gand le 25 février 1500, succéda à son père Philippe; mais comme il n'avait que 6 ans, Marguerite d'Autriche fut chargée du gouvernement du pays, durant la minorité.

1 Le saint avait quinze pieds de hauteur, et le diable renversé sur lequel il se tenait debout, en avait quatorze. Ce St-Michel fut remplacé par un lion.

Enfin le prince ayant atteint sa seizième année, fut inauguré comte de Flandre à Bruges, le 22 avril 1515. A cette occasion toute la ville fut illuminée, de grandes réjouissances eurent lieu, et des lanternes furent placées au haut de la tour.

Ce fut peu d'années après, en 1521, que les magistrats y établirent les deux premiers veilleurs, chargés d'annoncer les incendies qui viendraient à éclater pendant la nuit, et afin qu'on fut assuré qu'ils ne s'endormiraient point, on les obligea à sonner de la trompette à chaque heure.

Peu d'événemens dignes de remarque, se passèrent à Bruges durant le règne de Charles-Quint: le commerce qui tombait chaque jour en décadence, ne put plus reprendre son ancienne splendeur, malgré les sages mesures qu'employèrent les magistrats, au point de promettre un ducat à tous ceux qui auraient fabriqué une pièce de drap dans cette ville. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes; Anvers était à son tour devenu le marché de l'Europe, et Bruges eut le temps de se repentir de sa turbulence passée. Charles, fatigué de régner, abdiqua le pouvoir souverain, à Bruxelles, en faveur de son fils Philippe II, qui devint ainsi le trente-troisième comte de Flandre, en 1555.

C'est sous ce prince, et quatre ans plus tard, que le pape Paul IV créa un évêché à Bruges. Son successeur, Pie IV, donna une bulle de confirmation à ce sujet, attacha au nouvel évêché les revenus de l'abbaye de Doest, qui n'existait plus, et quelques autres biens, et régla qu'après la mort du prévôt de St-Donat, l'évêque serait désormais investi de cette dignité.

En 1562 fut achevé le magnifique tombeau qu'on avait élevé dans l'église de Notre-Dame, à Charles-le-Téméraire. Dès 1558, Philippe avait ordonné à son conseil de finances, de payer une somme de 20,000 florins pour cette tombe qui devait être semblable à celle de la princesse Marie, déjà faite depuis longtemps.

L'on trouve dans un compte de 1566, que la dernière de ces tombes coûta 24,395 florins, 6 sols, 6 deniers 1.

Cependant, l'hérésie commençait à faire des progrès en Flandre, et le nombre des iconoclastes augmenta au point que dans plusieurs églises du pays, ils brisèrent toutes les statues, pillèrent les ornemens et empêchèrent par ces excès, les offices divins, d'avoir lieu selon l'habitude. Ces troubles durèrent assez de temps, pour que l'Espagne crut nécessaire d'envoyer à l'Écluse le duc

1 Compte de Jean Perez de Malvenda, de la tombe de bone mémoire le duc Charles de Bourgoingne en l'esglise de nostre Dame au Bruges, anno 1566.

EXTRAITS.

Payé à Jaques Jonghelinck, maistre ouvrier de la grande effigie es stature de feu le duc Charles de Bourgoingne ..... dix mil cincq cens livres, du prys de quarante gros la livre (environ 1 franc 80 centimes), selon la convention faicte avec le dit Jonghelinck par le cardinal de Granvalle et le commissaire des finances Josse de Damhondere.

Au dit Jacques Jooghelinck, à cause qu'il ayt prins (*entrepris*) de reparer et racoustrer la tumbe de feu dame Marie, affin que l'ouvrage de l'une ny soit bastarde de l'autre, pour laquelle cause messieurs des finances luy ont accordé la somme de deux mil livres de 40 gros la livre.

Au dit Jacques, à cause des ouvriers ayantz servy ledit Jonghelinck environ l'espace de quatre ans, et qui sont en partie impotentz, et aultres ayantz perdus leurs dentz, messieurs les commissaires leur ont accordé en gratuite entre eulx tous quarante livres une fois *.

Payé à Josse Aerts et Jehan de Smedt maistres tailleurs de pierres, lesquelz ont prins de faire et livrer les deux clotures de la tumbe de pierre de touche labastre, et pierre de Rams avecq les pilliers de cuyvre en suyvant les patrons signés de monsieur l'audiencier Doverloope, et ce pour la somme de deux mille sept cens soixante quinze livres de quarante gros.

A Jehan Van der Mersch, l'hoste de la Couronne, à cause d'ung escot (*repas*) qui fut illecq despendu quant Jacques Jonghelinck et tous les aultres ouvriers avoyent achevé leurs ouvraiges de la dite tumbe, seize livres de gros, 10 sols.

Après plusieurs autres détails de dépenses, la somme totale est portée à 24.395 livres, 6 sols, 6 deniers (environ 45,000 francs).

J'ignore où se trouve l'original de ce compte, dont je donne des extraits d'après une copie collationnée, mais comme jamais il n'a été publié en entier ni en partie, j'ai pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'en donner textuellement les principaux articles.

* La perte des dents était due sans doute à l'emploi du mercure dans le travail des émaux, dont cette tombe est richement decorée.

de Medina Cœli, avec des troupes espagnoles, qui attaquèrent vivement les rebelles, qu'on appelait vulgairement *les gueux*.

Bruges qui avait déjà tant souffert, se vit de nouveau en proie aux déchiremens de la guerre civile, qui, cette fois, eut des conséquences encore plus funestes, car il ne s'agissait plus de droits que chacun est plus ou moins en état de comprendre, mais de dogmes et de disputes religieuses, qui ne sont jamais compris que du très petit nombre. Quoiqu'il en soit, les bandes espagnoles exercèrent tant de vexations et devinrent si odieuses, que les états du pays se soulevèrent contre elles, et que le 9 janvier 1577, on résolut de les chasser et de demander du secours au prince d'Orange, qui s'était retiré du parti du roi d'Espagne.

Nous ferons observer ici en passant, que deux ans auparavant, le roi Philippe décréta que dans tous les pays de sa domination, l'année, qui jusqu'alors avait commencé à pâques, commencerait désormais au 1 janvier.

Les dissentions religieuses continuant, la commune de Bruges se réunit à l'hôtel-de-ville le 6 novembre 1578, pour tâcher de ramener la bonne harmonie entre les citoyens, et l'on résolut, dans cette assemblée, d'accorder la liberté de conscience à chacun, et de permettre la pratique de toute espèce de religion. Le lendemain, cette ordonnance en dix-huit articles, fut publiée à la Halle, de la manière accoutumée.

Enfin l'union d'Utrecht fut signée. Les Brugeois qui étaient toujours demeurés fidèles au culte catholique, et qui s'appercevaient bien que les reformés finiraient par dominer, refusèrent d'abord d'y adhérer; mais les gueux s'étant rendus maîtres de la ville, envoyèrent deux échevins et le pensionnaire, à Utrecht, pour ratifier le traité au nom de la ville de Bruges. Il résulta de cette mesure une déplorable réaction. Les réformés, sûrs d'être les plus forts, pillèrent et détruisirent les églises, chassèrent les catholiques et commirent mille excès. Ils étaient

d'autant plus hardis, que François de Valois, duc d'Alençon, frère du roi de France, soutenait les révoltés. Ayant été reconnu duc de Brabant par les états, il vint à Bruges le 17 juillet 1582, accompagné du prince d'Orange, du jeune comte d'Egmont, du prince d'Espinoy et d'un grand nombre de seigneurs. Il fut solennellement conduit au palais du prince, dont on avait effacé les armes d'Espagne, pour y placer celles du nouveau duc. Il était à cheval, sous un dais de soie bleue, parsemé de fleurs de lis et porté par six chefs-hommes. Malgré les circonstances, le duc faisait faire pour lui et ses gens, dans son palais, l'office divin suivant le rit romain. Après être resté à Bruges jusqu'au 19 août, il se rendit à Gand avec le prince d'Orange, et y fut proclamé comte de Flandre.

Bien qu'il fut reconnu par la plus grande partie des Flamands, il avait cependant encore besoin du prince d'Orange, pour affermir son autorité. Il en résulta une forte antipathie de la part du prince français, d'autant plus qu'il s'appercevait que, pour l'exécution de ses projets, il fallait toujours demander le consentement des états d'abord, et puis celui des villes en particulier, ce qu'il avait cru ne devoir être qu'une simple formalité. Aussi se dégouta-t-il bientôt de sa souveraineté, et retourna-t-il en France, abandonnant l'administration du pays au prince d'Orange et aux états.

Depuis quelques temps la province de Flandre était sans gouverneur. Les Brugeois et ceux du Franc sentant la nécessité de se donner un chef puissant, convinrent d'élire Charles de Croy, prince de Chimay, et ce choix fut approuvé par les Iperlins et les Gantois. Ce gouverneur était secrètement attaché aux Espagnols, et voyant que la majorité des Brugeois était fatiguée de la guerre, et ne demandait pas mieux que d'obtenir la tranquillité, il résolut de travailler secrètement à obtenir la paix du prince de Parme. Lorsque tout fut préparé, il invita la commune à se réunir le 16 mars 1584, malgré l'opposition des bourgmestres, et l'on résolut de faire des propositions

d'arrangement. En conséquence, des députés de Bruges et du Franc se rendirent à Tournay, pour conclure la paix avec le prince de Parme, agissant au nom du roi d'Espagne. Le 24 mai, le duc d'Aerschoot monta à la Halle, et y fit publier les vingt-trois articles du traité, par lequel était établie la réconcilation entre la ville de Bruges, le pays du Franc et le roi d'Espagne. On peut facilement s'imaginer que toutes les guerres et les discordes civiles, dont nous venons de parler, devaient laisser de profondes traces, et qu'un traité de paix pouvait bien rétablir l'ordre, mais n'empêchait pas la population de souffrir tantôt de la peste, tantôt de la famine.

Un curieux document manuscrit, dont des extraits ont été publiés, et intitulé : *Les lamentations de Seghers Van Maele*, nous fournit des détails sur la valeur de la plupart des objets de cette époque. L'auteur commence par une prière pour que Dieu éloigne de sa ville natale la ruine complète dont elle est menacée par la décadence du commerce et de toute industrie, les riches particuliers et les négocians étrangers l'ayant abandonnée, ce qui a diminué la population de plus de moitié et accru considérablement le nombre de pauvres. Puis il se plaint de l'énorme cherté des vivres et autres articles de consommation journalière (de 1584 à 1586), et en donne pour exemple une longue liste avec tant de détails, que probablement il parle de sa propre expérience.

Pour comprendre ce qui suit, il faut se rappeler que la livre de gros vaut 20 escalins, l'escalin six sols de Flandre (35 centimes) et le gros, deux liards d'aujourd'hui ou 5 centimes.

	Livres.	Escal.	Gros.
Une vache grasse.	12	00	00
Un bœuf gras	18	00	00
Un mouton gras	2	12	00
Un agneau	1	04	00
Un cochon gras	6	10	00
Une couple de chapons gras	2	06	08

	Livres.	Escal.	Gros.
Une livre de beurre	0	01	07
Une livre de fromage	0	01	00
Un stoop (envir. 2 litres) de vin de Rhin.	0	06	08
Un stoop de Bordeaux	0	04	08
Le vin de Tours, le même prix.			
Un stoop de bierre anglaise	0	02	00
Un stoop de lait frais.	0	00	10
Une couple de poulets	0	06	00
Une idem de canards.	0	04	11
Une idem de pigeons.	0	01	02
Une idem de perdrix.	0	05	04
Une livre de sucre blanc.	0	05	08
Une idem de cassonade	0	02	06
Vingt-cinq œufs	0	05	08
Une paire de souliers.	0	05	00
Une idem forts pour les journaliers. .	0	06	08
Une idem d'enfant	0	01	04

Au commencement de 1596, l'archiduc Albert était venu en Flandre comme gouverneur des Pays-Bas, au nom du roi Philippe; mais le 6 mai 1598, on publia la déclaration que ce monarque, en accordant sa fille Isabelle en mariage à l'archiduc d'Autriche, lui cédait la souveraineté des dits Pays-Bas, à condition qu'ils reviendraient à la couronne d'Espagne, au cas qu'il n'y eût point d'enfant de ce mariage.

En conséquence, le 28 janvier 1601, Albert et son épouse furent inaugurés comme comtes de Flandre, à Gand. Les commotions dont nous venons de retracer la marche, portèrent naturellement un coup funeste à toutes les branches d'industrie et de commerce, dont Bruges n'a plus pu se relever. Les nouvelles doctrines, répandues dans la Belgique, trouvèrent le plus facile accès chez les artisans des fabriques que leur ignorance et leur existence aisée rendaient très susceptibles de séduction. Un grand nombre d'ouvriers s'attacha vive-

ment au nouvel évangile, et s'exposa ainsi à toute la rigueur des lois pénales portées contre les sectaires. Des milliers de Flamands quittèrent leur patrie, et la prévoyante Élisabeth d'Angleterre s'empressa de les accueillir. C'est aux réfugiés belges, que l'Angleterre dut dans la suite la supériorité de ses manufactures [1].

1 De Smet, Histoire de la Belgique, tome II.

FIN DU PRÉCIS DES ANNALES.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google



Digitized by Google

NOTICE

SUR

L'HOTEL-DE-VILLE

DE BRUGES.

L'HÔTEL-DE-VILLE de Bruges fut construit en 1377. Louis-de-Maele en posa la première pierre. Quoique peu vaste, c'est un très beau bâtiment. Il est en pierre de taille, et les murs et la charpente en sont d'une solidité singulière; il se trouve sur l'emplacement de l'ancienne maison des échevins, que sa vétusté avait obligé de démolir. Pendant la reconstruction, le magistrat siégeait dans une maison appelée *Sceepstale*, située dans la rue haute. C'est ce qui est constaté par une sentence de la ville, du 5 septembre 1376. La largeur de l'édifice est de vingt-six mètres, trente centimètres, et sa hauteur jusqu'au-dessus des crénaux, non compris le toit, est de dix-neuf mètres, quinze centimètres [1].

Il avait six tours, trois à la façade, et trois sur le derrière. Les deux cheminées portaient chacune une couronne en cuivre doré. La tradition rapporte qu'elles furent envoyées par un roi de France, vers 1400, pour orner le faite d'un édifice où tant de sages rendaient chaque jour la justice. Un poète a fait, à cette occasion, les vers suivants:

Hinc auro rutilante micat tibi fulva corona
Civica quam gestat vertice macta domus
Hæc à Parisio quondam tibi missa senatu
Æqui testatur te studium esse penes.

1 Extrait de l'ouvrage de M. Rudd, sur les monumens de Bruges.

Mais ceci peut être regardé comme une fable, parceque bien antérieurement à 1400, on trouve porté aux comptes de la ville des frais pour la réparation de ces couronnes [1].

Quoiqu'il en soit, Custis, dans ses Annales de Bruges, en flamand, ainsi que Sanderus, ont rapporté ces vers du poète brugeois, Jean Lernout. Une des cheminées a été supprimée depuis longtemps; celle du côté de l'ouest subsiste encore, mais la couronne n'y est plus, il n'en reste que les barres de fer, sur lesquelles elle était posée.

Six petites fenêtres pratiquées dans le toit, sont surmontées chacune d'un petit ange en cuivre doré. La façade se compose de six grandes fenêtres qui occupent toute la hauteur de l'édifice, et qui sont séparées en deux parties par des espèces d'encadrement en platre où se trouvaient peintes les armoiries de toutes les villes et communes, au nombre de vingt-quatre, lesquelles étaient soumises à la jurisdiction de Bruges.

C'étaient : Ardenbourg, Damme, Oudenbourg, Thourout, l'Écluse, Dixmude, Nieuport, Furnes, Gravelines, Dunkerque, Bergues-St-Vinoc, Poperingue, Bourbourg, Mardyk, Muenikerede, Houcke, Ghistelles, Blankenberghe, Ostende, Muyde, Wervyck, Loo, Oostbourg, Lombaertsyde, Huyghevliet et Ysendyke. Ces deux dernières sont aujourd'hui englouties par les eaux.

Toute la façade est ornée de niches, dans lesquelles étaient placées les statues des comtes et comtesses de Flandre, ainsi que quelques saints. Beaucoup de ces statues étaient d'autant plus précieuses pour l'histoire de l'art, qu'elles étaient du temps même de la reconstruction de l'édifice. Les autres avaient été exécutées successivement. Ces niches, ainsi que les statues et les culs de lampe étaient en pierre blanche; les statues, presque

1 M. Scourion, savant bibliothécaire de la ville, qui a eu la patience de parcourir tous ces comptes, et dont les profondes connaissances ont déjà été si souvent utiles aux hommes de lettres qui s'occupent de l'histoire de Flandre, est le premier qui ait fait cette remarque.





LABARGE F   LITH DE SIMONAU

2

Digitized by Google

toutes peintes et dorées, formaient le plus bel effet, et l'ensemble donnait l'idée d'un palais fantastique.

Le prêtre Jean Danckaert, dans son opuscule : *Het nieuw Brughsche herstelde stadhuys*, porte Baudouin-de-Mons et Arnould-le-Malheureux au nombre des figures que représentaient ces statues. Mais le peintre Ledoux qui les dessina toutes avant leur destruction, et sur les dessins duquel sont faites les figures que nous donnons dans cet ouvrage, d'après les copies qu'en a prises M. Félix de Vigne, ne comprit pas ces deux comtes parmi les statues. Je n'ai rien trouvé qui pût me guider pour prouver qui a tort ou raison. Robert-le-Frison sera donc le second de nos portraits.

Le balcon à rampe de cuivre du rez de chaussée était, dit-on, le lieu où quelquefois les souverains du pays juraient obéissance aux lois. Ce qui résulte des comptes de la ville, c'est que des seigneurs de Gruthuyse ont fait là des publications, en qualité de capitaines généraux de la ville, et alors on recouvrait le balcon d'un drap d'or.

A côté de celle des deux grandes portes d'entrée qui est percée au coin de la petite rue, dite de l'Ane-aveugle [1], était une vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Cette statue se trouvait enfermée dans une espèce de lanterne en vitrage. On rapporte qu'elle opérait des miracles. Chaque année, les ecclésiastiques des trois principales églises de la ville se réunissaient, et allaient processionnellement, suivis des magistrats, chanter devant cette vierge le *Salve Regina*. Cette cérémonie eut lieu jusqu'à l'époque où Joseph II défendit les processions publiques. Son décret fut publié à Bruges, le 23 mai 1786.

Malgré l'assertion de Danckaert, déjà cité, il paraît qu'anciennement, dans la troisième rangée de niches (en commençant par le bas) il n'y avait pas de statues. Ce ne fut qu'en 1786, lors d'une nouvelle réparation [2],

1 A cause d'un cabaret de ce nom qui se trouvait dans cette rue au XVI siècle, et qui fut acheté moitié par la ville et moitié par le Franc en 1600.

2 Car on répara tout l'extérieur du bâtiment en 1711.

qu'on ajouta les souverains Philippe III, Philippe IV et Charles II. Philippe V, Charles VI, Marie-Thérèse et Joseh II, furent placés postérieusement. On refit aussi alors la statue de Thierry d'Alsace, qui fut mise à la quatrième rangée, sous la tourelle de gauche, où auparavant ne se trouvait point de statue. En 1488, messire Jacques de Vooght et dame Catherine, femme de messire Joos de Varssenaere, furent condamnés à faire réparer et dorer quelques statues, pour avoir eu des intelligences secrètes avec des communes voisines.

Aujourd'hui toutes les niches sont vides. Le 13 décembre 1792, les troupes révolutionnaires françaises firent descendre toutes *ces représentations de tyrans*, et ordonnèrent qu'on ôtât les armoiries qui décoraient les intervalles des fenêtres. On plaça les statues dans la chapelle du St-Sang. Le 30 du même mois, le sieur de G....... excita le peuple à les arracher de ce lieu, à les porter sur la Grand'Place, où la plupart furent brisées, et les débris dispersés dans les flammes qu'alimentaient la potence, l'échafaud et la roue dont on avait formé une espèce de bûcher, auquel le bourreau, Pierre Botkin, fut forcé de mettre le feu.

La vaste salle qui occupe presque tout l'étage de l'hôtel-de-ville, contient quatre des six fenêtres de la façade. La bibliothèque publique y est maintenant établie. Le plafond, morceau extrêmement curieux, forme une voûte en bois, à arcs pendans, en ogives: l'extrêmité inférieure des arcs du milieu, est destinée à y suspendre des candelabres. Les pierres qui servent de culs de lampe, à la naissance des ogives, datent de l'année 1398: elles sont du sculpteur Pierre Van Oost, sans doute un des ancêtres du célèbre peintre brugeois de ce nom. Elles représentent les attributs des douze mois de l'année; on Les a placées lorsque la construction était déjà achevée. les centres des ogives sont occupés par des patères représentant des sujets tirés du nouveau testament. Cette voûte et les ornemens des portes anciennes de la salle sont encore peintes en rouge, bleu et or, ainsi que se



Digitized by Google



décorait l'intérieur des édifices à cette époque. M. Rudd, auquel nous devons ces détails artistiques, a gravé ce plafond dans son ouvrage des monumens de Bruges, que l'on regrète de ne pas voir se continuer.

Peut-être sera-t-il agréable aux lecteurs de trouver ici quelques détails sur la composition de la bibliothèque dont nous venons de parler. Ces détails sont tiré d'un rapport de M. le bibliothécaire Scourion, fait en 1834.

Le nombre des volumes, tant imprimés que manuscrits, est de 7932.

En imprimés on y compte 1784 volumes in-folio, 1655 in-4°, 3907 in-8° et moindres formats.

Le nombre des manuscrits est de 526 grands et petits, dont la plupart sur vélin. Ils proviennent en grande partie de la ci-devant abbaye des Dunes. Aussi traitent-ils presque tous de matières théologiques. Les écritures de la plupart sont très belles, les plus anciennes sont du douzième siècle. Un des plus précieux, quoiqu'il soit écrit sur papier, est le recueil des comptes de la confrérie dite de saint Jean l'évangéliste, en cette ville, dont les membres étaient des écrivains ou copistes de livres, des enlumineurs, des imprimeurs, etc. Le premier de ces comptes est de 1454, et le dernier de 1523; on voit par celui de 1456 à 1457, au folio 13 verso, qu'avant la publication du fameux *Psalmorum codex*, de Mayence, le premier livre imprimé qui ait paru avec date certaine, il y avait déjà à Bruges et parmi les membres de la dite confrérie, une famille dont le nom patronimique était *De Prentere*, c'est-à-dire l'imprimeur. Nous toucherons cette question à l'article *Briton* de notre biographie. Il est à présumer du reste que c'était la profession d'imprimeur avec des planches gravées sur bois, qui avait fait donner, à Bruges, le nom de *De Prentere*, à une famille.

Les autres articles qui méritent le plus d'attention parmi les manuscrits de la bibliothèque, sont les suivants :

1°. *Liber de naturis rerum*, sur vélin, de la fin du xve siècle, orné d'un grand nombre de miniatures repré-

sentant les animaux décrits dans le texte. Les formes bizarres, et les couleurs singulières sous lesquelles l'enlumineur les a figurés, donnent une idée des connaissances en histoire naturelle à cette époque. Malheureusement à peu près les deux tiers de ce manuscrit ne nous montre que la place où devaient se trouver les figures manquantes.

2°. *Chronica monasterii sancti Bertini*, sur papier, écriture du XVe siècle. Cette chronique a été publiée par D. Martene, au tome III du *Thesaurus anecdotorum*. Mais l'éditeur bénédictin ne dit rien de l'historiette de la papesse Jeanne, qui se trouve racontée tout au long dans la chronique manuscrite. Peut-être que le manuscrit que D. Martene a eu sous les yeux était différent, ou que ce passage a été omis sciemment, ce qui est beaucoup plus probable.

Voici ce passage que j'ai cru utile de reproduire: *Sedit Leo annis VIII, mensibus III, diebus VI. Post eum in apostolica sede sedere visus est tanquam papa, quidam dictus Johannes Anglicus, Magontinensis, hic fœmina fuit, ab amasio suo in habitu virili Athenis ducta. In diversis scientiis sic profecit, ut posteà Romæ legens tantùm magnos magistros haberet auditores. Et quia in scientiis magnæ opinionis erat, in papatum tenere concorditer eligitur. Post hæc impregnata, et partûs sui tempus ignorans, dum de sancto Petro Lateranum tenderet, inter colisseum et ecclesiam sancti Clementis peperit. Ibique sepulta fuit. Et quia per illam viam semper obliquatur, credunt aliqui quod propter detestationem facti, hoc fiat, nec ponitur iste Johannes in catalogo paparum, propter mulieris sexum. Sedit autem annis duobus, mensibus quinque, diebus quatuor, et cessavit mense uno.*

3°. *Vincentii bellovacensis speculum doctrinale*, superbe écriture du XVe siècle, sur vélin. Ce livre est orné de miniatures dont plusieurs représentent des drôleries qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans la copie d'un ouvrage théologique du chapelain de St-Louis. On y voit entr'autres



Digitized by Google



une personne qui présente son derrière pour servir de lutrin et soutenir un livre devant lequel chante un moine. C'est exactement le lutrin vivant, mais à nu. D'autres miniatures sont plus indécentes encore.

4°. Un cahier en papier, d'une loterie tirée à Bruges, en 1445, et dans laquelle a mis la veuve de Jean Van Eyck, ce qui sert à fixer la date de la mort de cet illustre artiste brugeois, et prouve d'ailleurs combien les loteries sont anciennes dans ce pays. L'encyclopédie méthodique, dictionnaire des jeux, prétend, page 148, que l'usage des loteries nous est venu de l'Italie, et suivant elle, c'est à Vénise, sous le doge français Erizzo, qu'elles ont commencé. Mais ce doge n'est arrivé au pouvoir qu'en 1646; donc notre registre de la loterie tirée à Bruges, et au profit de la ville, en 1445, prouve la fausseté de l'assertion des encyclopédistes. D'après cette antériorité de deux siècles, il paraîtrait que c'est dans la Belgique que les loteries ont pris naissance, et que de là elles sont passées en Italie, en France et en Angleterre. M. Noël, dans son nouveau dictionnaire des origines, admet aussi que les loteries seraient venus de l'Italie. Mais les mots *lot* et *loterye* qui appartiennent à la langue teutonique, ont été introduits fort tard dans les langues italienne et française. Ce qui semble prouver que c'est d'ici que sont parties les loteries, c'est qu'avant la fin du xve siècle, celle de Bruges fut l'occasion d'un cas de conscience, sur la licitité de ces moyens que les villes et ensuite les états employèrent pour se procurer des bénéfices. La question fut résolu favorablement par le docteur en théologie, Jean Briard, vice chancelier de l'université de Louvain, dont les questions quodlibétiques ont été imprimées en 1527, longtemps après sa mort. C'est la dernière de ces questions qui traite *de contractu sortis sive loteriæ*, à l'occasion de ce qui se pratiquait à Bruges. Il paraît que les encyclopédistes ni M. Noël ne connaissaient ce traité.

5°. Un *missel*, sur vélin, d'une très belle écriture, du

xv[e] siècle, dans lequel on énonce, comme une vérité, que six messes suffisent pour délivrer une âme du purgatoire, quand bien même sans cela, elle aurait dû y rester jusqu'à la fin du monde.

6°. *Summa pauperum in legibus a magistro Vacario.* Ce légiste anglais vivait au milieu du XII[e] siècle. Le manuscrit est sur vélin et d'une écriture du XIII[e] siècle. On ne connaît que cinq copies de cet ouvrage, qu'on a fait imprimer depuis peu à Leipsig.

7°. *Ordonnance de la toison d'or*, manuscrit du xv[e] siècle, sur vélin.

8°. Quelques anciens livres de prières, en latin, en français et en flamand, écrits sur vélin et plus ou moins ornés de miniatures et d'arabesques. Quelques-uns sont du XIII[e] siècle.

9°. *Chronycke van den lande en graefstede van Vlaenderen gemaekt door Jor. Niclaeys Despaers, poorter en inboorlynck der stede van Brugghe, bacelier in de regten.* Deux volumes in-folio, écrits sur papier, et d'une lecture difficile [1].

10°. *Cronycke van Vlaenderen*, commençant ainsi : *Dit is de tafle der Cronyke van Vlaenderen ende van der forestiers ende princhen, te weten: VI forestiers ende XXVII graeven, etc.*

Suit la table de quatre feuillets à deux colonnes, puis: *Hier beghint de Cronycke van Vlaenderen anno Domini* 621, *in de tyden dat Deusdedit was paus van Roome.* Philippe-le-Bon remplit depuis le folio 144 jusqu'au 238, qui est le dernier. Écriture du XII[e] siècle, assez grande.

L'auteur rapporte au folio 79 l'histoire de la mort de Baudouin de Constantinople, et ajoute qu'on raconte qu'il ne périt pas devant Andrinople, mais que Ferrand qui avait épousé Jeanne, le fit pendre à un arbre, à un demi-mille de Lille: *Daer nu 't clooster van Marketh*

1 N. Despars (car plusieurs monumens irrécusables prouvent que c'est ainsi qu'il faut écrire son nom) fut bourgmestre des échevins de la ville de Bruges de 1578 à 1584. Il décéda en 1597.





Digitized by Google

Digitized by Google



staet. Ensuite il dit qu'après la mort de Jeanne elle fut enterrée à ce couvent de Marquette qu'elle avait fondé et fait construire, et que la tradition voulait qu'à l'endroit où était le grand autel, s'élevait jadis l'arbre auquel avait été *pendu le bon comte Baudouin*, empereur de Constantinople. Du reste, pas la moindre observation pour décharger Jeanne ni son mari Ferrand, de cette grave inculpation.

11°. *Nauwkeurighe beschryving van het land van den Vryen, inhoudende een kort verhael van de gelegendheyd van het zelve land, zoo dat geweest is in voorleden tyden, en hoe het zelve gekomen is tot den tegenwoordigen staet, enz., enz. By d'heer ende meester Adriaen Baltyn, licentiaet in beyde de rechten, greffier van de camer ende pensionnaris 's lands voornompt. Anno* 1604. (Précis historique de l'état politique du Franc de Bruges.) In-folio de 155 feuillets, écriture du XVII° siècle, sur papier. Presque partout l'auteur indique les chartes et autres documens qu'il avait sous les yeux, et sur lesquels il se fonde.

Parmi les éditions anciennes que possède la bibliothèque, les plus remarquables sont celles de Colard Mansion : *Le Bocace*, de 1476, *La Boëce*, de 1477, *La somme rurale de Boutillier*, de 1479, *Les Métamorphoses d'Ovide*, de 1484.

Ces ouvrages, à l'exception du premier, ont été donnés, avec quatre autres, aussi sortis des presses de Colard Mansion, par M. Van Praet, membre de l'institut, chevalier de la légion d'honneur et l'un des conservateurs administrateurs de la bibliothèque royale de France.

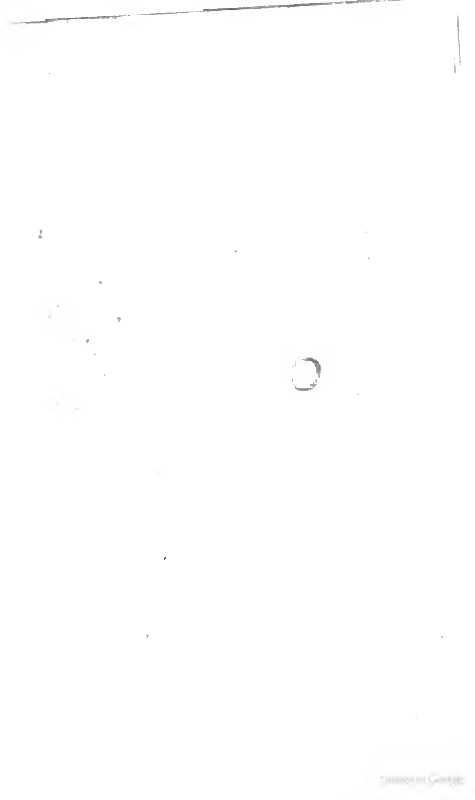
APERÇU HISTORIQUE

CONCERNANT

LES COMTES ET COMTESSES DE FLANDRE.

Nous placerons ici, en regard des statues des comtes et comtesses qui ornèrent jadis la façade de l'hôtel-de-ville, un résumé de ce que l'histoire de ces souverains offre de plus important. Cet aperçu peut servir de tableau chronologique pour l'histoire de Flandre.

Digitized by Google



Digitized by Google



BAUDOUIN I.

PREMIER COMTE DE FLANDRE.

Baudouin, dit Bras-de-Fer, était robuste, d'une belle figure; il avait une démarche pleine de dignité, et se conduisit presqu'en toutes circonstances d'une manière vraiment royale. Sa supériorité d'esprit fut reconnue de tous ses contemporains. Lié avec Charles-le-Chauve et son fils Louis, il déploya la plus grande valeur contre les Normands et les Sarrasins.

Le moine Albéric rapporte qu'il fut surnommé Bras-de-Fer, à cause de sa grande force, de son adresse à manier les armes, et de ses hauts faits. La beauté de Judith, fille du roi de France, le captiva; elle répondit à cet amour : mais sur le point d'être forcée d'épouser le roi d'Angleterre, elle se laissa enlever et épousa Baudouin. La colère du père menaça de ravager la Flandre, mais voyant qu'il aurait de la peine à réduire, par la force des armes, un peuple farouche et indompté, il s'adoucit et ratifia le mariage.

Il avait commencé à gouverner la Flandre en 863, régna seize ans et mourut en 879. On l'enterra à St-Omer, dans l'abbaye de St-Bertin.

Il fortifia le Bourg, fit reconstruire la chapelle que l'on rapportait avoir été fondée par Liederic de Buck, et qui devint plus tard l'église de St-Donat. Il bâtit la prison appelée *het Steen*, que dans la suite le comte Louis-de-Maele restaura.

—

Baudouin Bras-de-Fer fut le dernier forestier et le premier comte de Flandre. Les huit comtes qui suivent: Baudouin II ou le Chauve, Arnould-le-Vieux ou le Grand, Baudouin III, Arnould II ou le Jeune, Baudouin IV ou à la Belle-Barbe, Baudouin-de-Lille, Baudouin VI dit de Mons et Arnould III ou le Malheureux, n'ont point eu leurs statues placées dans les niches de la façade de l'hôtel-de-ville, sans qu'on sache pour quelle raison.

ROBERT-DE-FRISE.

Xe COMTE.

Robert était fils de Baudouin-de-Lille et d'Adèle, fille de Robert Capet, roi de France. Il gouverna la Flandre depuis 1072 jusqu'en 1077, fonda le fameux château de Wynendaele et mourut subitement à Cassel, d'autres disent à Wynendaele, après plusieurs victoires remportées en Terre-Sainte. Il se maria à Gertrude, fille de Bernard, duc de Saxe, de laquelle il eut Robert-de-Jérusalem, Philippe, burggrave d'Ypres, et trois filles. Quelques auteurs ajoutent à ces deux enfans mâles Guillaume, mort à Aire en bas âge, et Baudouin, évêque de Térouanne.

Il fut surnommé le Frison, parcequ'il dompta les Frisons, et fut seigneur de Frise avant que d'être comte de Flandre.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

ROBERT II, DIT DE JÉRUSALEM,

XI[e] COMTE.

Fils du précédent, ce comte fut associé au gouvernement de Flandre l'an 1077, et gouverna seul depuis 1093 jusqu'à 1112. La dignité de comte de Flandre était si relevée à cette époque que Robert avait à sa cour douze pairs, comme le roi de France.

Il épousa Clémence, fille de Guillaume, comte de Bourgogne et sœur du pape Calixte II; il en eut trois fils, Baudouin dit à la Hâche, son successeur au comté, Guillaume et Philippe qui moururent en bas âge.

Robert mourut en 1112, d'une chute de cheval qu'il fit dans un combat contre les Anglais, près de Meaux, et gît à St-Vaast d'Arras.

Il avait été un des valeureux compagnons de Godefroi-de-Bouillon. Ce fut lui qui, en 1086, créa chancelier héréditaire de Flandre, le prévôt de St-Donat, à Bruges.

BAUDOUIN VII, DIT A LA HACHE,

XII[e] COMTE.

Ce comte prend indifféremment dans ses diplômes le titre de comte ou de marquis des Flamands. Il gouverna depuis 1112 jusqu'en 1119. Vredius a remarqué que jusqu'alors les comtes avaient été représentés dans leurs sceaux, à cheval sans bride, sans housse et sans étriers. Baudouin n'appliqua plus son sceau, comme on l'avait fait avant lui, sur les lettres patentes, mais le fit suspendre au parchemin, par des cordons de soie, ce qui a été continué depuis.

Il épousa Agnès, fille d'Alain, comte de Bretagne, sa parente au sixième degré.

Ce prince vaillant et juste jusqu'à la sévérité, mourut sans postérité, à Roulers, le 17 juin 1119, d'un abcès au cerveau, occasionné par la blessure qu'il avait reçue au siège d'Eu en Normandie. Il fut enterré à St-Bertin.

Quelque temps avant de mourir il avait pris l'habit de l'ordre suivi dans cette abbaye.

Digitized by Google



Digitized by Google



CHARLES I, DIT LE BON,

XIII° COMTE.

Petit fils de Robert-le-Frison, et fils de Canut, roi de Danemarck, il fut appelé au gouvernement de la Flandre l'an 1119, par le testament de Baudouin-à-la-Hâche.

Il épousa Marguerite, fille de Renaud, comte de Clermont, dont il n'eut point d'enfans. Par suite d'une conspiration, dans laquelle le prévôt de Bruges nommé Bertulphe, son frère châtelain dans la même ville, ainsi que leurs parens Bouchard, Robert et Albert, furent les principaux auteurs, Charles fut assassiné dans l'église de St-Donat, le 2 mars 1127.

Il était si charitable, qu'il fut surnommé le père des pauvres. On rapporte qu'il avait plus de sept pieds de hauteur.

Sa vie fut écrite par deux auteurs contemporains, Gualterus, chanoine de Terouanne, et Gualbert, notaire à Bruges et témoin oculaire. Ces deux vies se trouvent dans les Bollandistes, au 2 mars [1].

1 J'ai donné une traduction de la dernière, monument très curieux pour l'histoire, dans un ouvrage imprimé à la fonderie normale, en 1831, sous le titre d'*Histoire du règne de Charles-le-Bon, précédé d'un résumé de l'histoire des Flandres depuis les temps les plus reculés, et suivie d'un appendice de ce qui s'est passé depuis la mort de ce prince jusqu'à la paix de Melun*, par Octave Delepierre et Jean Perneel, avocats.

GUILLAUME-LE-NORMAND,

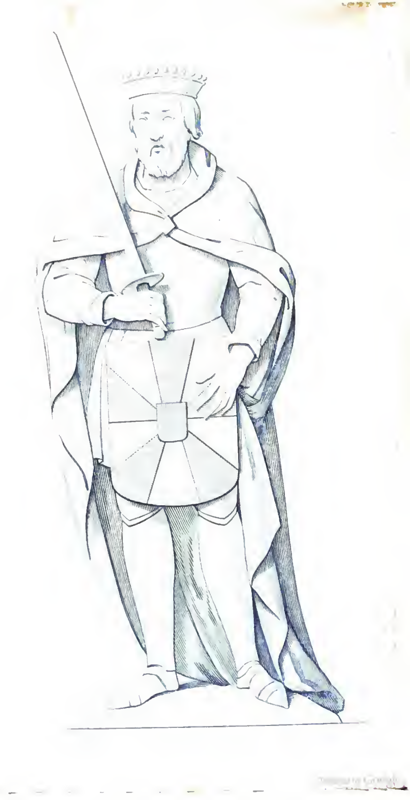
XIV° COMTE.

Après la mort de Charles-le-Bon, Guillaume, fils de Robert duc de Normandie, appuyé par Louis-le-Gros, roi de France, s'empara du pouvoir et prit le titre de comte : il se rendit bientôt odieux à ses sujets par des impôts excessifs, par la vénalité des charges de judicature, par le brigandage de ses troupes qu'il tolérait, et par sa vie licentieuse et débordée. Aussi offrirent-ils le gouvernement à Thierri-d'Alsace, comme au plus proche héritier descendant du duc d'Alsace et de Gertrude, seconde fille de Robert-le-Frison. Différentes rencontres eurent lieu entre les deux prétendans. Thierri est défait à la journée d'Axel, et se retire à Alost. Guillaume l'y poursuit, et comme il s'approche des murailles, un arbalétrier lui décoche un trait qui atteint l'épaule. La blessure s'envénima et le prince mourut cinq jours après, le 28 juillet 1128.

Il avait épousé Jeanne de Montferrat, dont il eut quatre fils. Le troisième, Guillaume, devint roi d'Angleterre.

Digitized by Google





THIERRI-D'ALSACE,

XVe COMTE.

Il avait été reconnu comte de Flandre par les principales villes, et la mort de son compétiteur le mit en possession paisible de tout le comté. Il en fit hommage à Louis-le-Gros, l'an 1132. C'est lui qui rapporta à Bruges le saint Sang, qui fut deposé dans la chapelle de St-Basile, sur le Bourg.

Il mourut à l'âge de 69 ans, le 4 février 1167. Marguerite, veuve de Charles-le-Bon, fut sa première femme, dont il n'eut qu'une fille. En 1139, il épousa Sibille d'Anjou; de ce mariage naquirent quatre fils et trois filles.

Comme guerrier, Thierri se plaça au premier rang. Il se distingua spécialement dans les guerres contre les Sarrasins. Les historiens du temps en font même le plus grand capitaine du siècle. Il sanctionna par des chartes les libertés existantes avant lui.

PHILIPPE-D'ALSACE,

XVIe COMTE.

Fils de Thierri, il gouverna la Flandre avec son père, de 1157 jusqu'à 1168, puis gouverna seul jusqu'en 1191. Doué de toutes les vertus convenables à un prince, il sut appaiser les dissentions, empêcha les rapines, punit rigoureusement les homicides et les voleurs, et fit régner la paix dans ses états. Il comprit les vrais intérêts de son peuple et sentit que la liberté et le commerce sont la source de toute prospérité nationale. Sa femme Isabelle, fille de Rodolphe, comte de Vermandois, ne lui donna point d'héritier, non plus que sa seconde épouse Mathilde, fille d'Alphonse, roi de Portugal.

Philippe mourut devant St-Jean-d'Acre, le 1 juin 1191. On dit que ce fut lui qui le premier porta l'écu d'or au lion de sable, après avoir tué un roi Sarrasin; mais il existe des diplômes de l'an 1072, où Robert-le-Frison s'est servi d'un pareil sceau.

MARGUERITE-D'ALSACE.

Fille aînée de Thierri-d'Alsace et sœur de Philippe, elle gouverna la Flandre de 1191 à 1194.

Baudouin V, comte de Hainaut et de Namur, son époux, résista aux prétentions de Philippe-Auguste qui était descendu en Flandre, pour réunir ce pays à la couronne de France, parce que la souveraineté y était vacante, disait-il, faute d'hoirs mâles. L'époux de Marguerite soutint que la Flandre était un fief qui passait aux femmes, et enfin en 1194, Baudouin fut reconnu comte de Flandre, pair de France, et fit hommage.

Marguerite eut quatre fils et trois filles. L'aîné de ces enfans fut Baudouin IX, surnommé de Constantinople.

La comtesse mourut le 15 Novembre 1194, et fut enterrée dans l'église de St-Donat. Son époux ne lui survécut guère qu'une année.

BAUBOUIN IX, OU DE CONSTANTINOPLE,

XVIIIe COMTE.

Il succéda au comté de Flandre en 1194, se croisa en 1200, partit pour la Terre-Sainte en 1203 et fut élu empereur de Constantinople l'année suivante. Il se servit alors d'un sceau d'or qui le représente d'un côté assis, portant d'une main un globe surmonté d'une croix, de l'autre un sceptre terminé en croix, avec la couronne impériale sur la tête. Il avait épousé Marie, fille de Henri, comte de Champagne, dont il eut Jeanne et Marguerite.

La chasteté de Baudouin est célèbre chez les historiens.

Il jouit peu de temps de sa haute fortune. Faisant le siège d'Andrinople, il disparut le 14 avril 1205, au milieu d'une bataille. Son corps n'ayant pu être retrouvé sur le lieu du combat, on dit qu'il avait été pris par le roi des Bulgares, qui le fit massacrer. Mais en 1225 parut celui qu'on appela le faux Badouin, et qu'une grande partie du peuple considéra comme le véritable père de Jeanne et de Marguerite. On connaît sa fin [1].

1 Voyez l'introduction à cet ouvrage, à l'article des manuscrits de la ville, et les *Légendes et chroniques de Flandre*, un volume in-8°. Bruges, 1834, où se trouvent des détails sur cet évènement.






LABARGE

JEANNE-DE-CONSTANTINOPLE.

Fille aînée de Badouin, elle épousa à 23 ans, en 1211, Ferrand ou Ferdinand, fils de Sanche, roi de Portugal, et gouverna ses états, conjointement avec son mari jusqu'en 1233, et seule jusqu'en 1237. Celui-ci fut fait prisonnier à la bataille de Bouvines, et retenu douze ans en prison par Philippe-Auguste.

Mis en liberté, il ne recouvra plus la santé et mourut en 1233. Il eut une fille, Marie, promise à Robert I, frère de saint Louis, morte avant la célébration du mariage.

Jeanne épousa en secondes nôces, Thomas de Savoie, et mourut le 5 décembre 1244, après avoir pris l'habit religieux au couvent de Marquette, du consentement de son mari.

En 1218, il y eut entre cette comtesse et Jean De Nesle, châtelain de Bruges, un débat fameux. Jeanne le provoqua à un combat à outrance. Les principaux seigneurs de France s'y opposèrent, et accommodèrent leur différent, en accordant à la comtesse pour elle et ses successeurs la châtellenie de Bruges, pour la somme de 23,545 livres de France.

Digitized by Google

MARGUERITE-DE-CONSTANTINOPLE.

Elle succéda à sa sœur Jeanne, l'an 1244, et eut pour mari d'abord Bouchard-d'Avesnes, archidiacre de Laon, chanoine et trésorier de Tournai. De ce mariage naquirent deux fils, et une fille morte encore jeune.

Ce mariage ayant été déclaré nul par le pape, elle épousa Guillaume, seigneur de Dampierre, dont elle eut trois fils et deux filles. Bouchard ne mourut qu'en 1243, deux ans après la mort du second mari de sa femme.

Marguerite mourut en 1279, et fut ensevelie à l'abbaye de Flines. Son premier mariage lui causa des peines bien amères par la suite, à cause des querelles qui naquirent entre les enfans des deux lits.

Quantité d'établissemens pieux, des privilèges et chartes d'affranchissement, des foires publiques instituées, sont ses titres vis-à-vis de la postérité.

1 Consultez sur cette affaire singulière la chronique flamande de Vernimmen, Blootacker et Wydts, imprimée à Bruges, en 1725, 4 vol. in-folio, fig.



Digitized by Google



Digitized by Google


LABARGE F.T
LITH DE SIMONAU



Digitized by Google

GUILLAUME DE DAMPIERRE,

XXIᵉ COMTE.

—

GUI DE DAMPIERRE,

XXIIᵉ COMTE.

Nous mettons ensemble ces deux souverains de la Flandre, parce que le premier, établi comte par sentence de St-Louis en 1248, ne gouverna que peu de temps. Il mourut d'une chute de cheval dans un carousel, en 1251, peu après son retour de la Terre-Sainte, où il avait été prisonnier avec saint Louis. Gui, second fils de Guillaume de Dampierre et de Marguerite, fut alors associé au gouvernement par sa mère. Il tint les rênes de l'état avec elle jusqu'en 1279, et seul jusqu'en 1299.

Gui épousa premièrement Mahault ou Mathilde, fille de Robert, seigneur de Bethune, dont il eut cinq fils et trois filles ; en second lieu Isabelle, comtesse de Namur, fille de Henri, comte de Luxembourg, laquelle lui donna encore cinq enfans mâles et six filles.

Philippe-le-Bel, roi de France, auquel le comte Gui s'était confié, le fit conduire à Compiègne. Après de longues et cruelles guerres entre les Flamands et les Français, il mourut âgé de 80 ans, dans la prison de Pontoise, où il avait été transféré.

Digitized by Google

ROBERT III, DIT DE BETHUNE,

XXIIIe COMTE.

Fils aîné de Gui de Dampierre et de Mathilde. Il gouverna avec son père de 1299 jusqu'en 1304, et seul depuis cette époque jusqu'en 1322.

Il eut deux femmes : d'abord Catherine (d'autres disent Blanche) d'Anjou, fille du roi de Sicile, puis Yolente de Bourgogne, comtesse de Nevers qui fut, dit-on, étranglée par son mari avec la bride de son cheval, pour avoir empoisonné, à l'âge de 11 ans, Charles, fils de la première femme de Robert.

Ce comte mourut à Ypres, âgé de 83 ans, en 1322, laissant de sa seconde épouse deux fils et trois filles.





Digitized by Google

LOUIS II, DIT DE CRÉCY,

XXIVe COMTE,

Gouverna la Flandre depuis 1322 jusqu'à sa mort. Il périt misérablement par la trahison du comte d'Alençon, à la bataille de Crécy, le 26 août 1346, où Philippe, roi de France, combattait contre Édouard, roi d'Angleterre.

Il contribua beaucoup à la prospérité commerciale de Bruges, mais on lui reproche d'avoir été trop attaché à la cour de France. Il fut mis en prison à Bruges, pendant six mois, par ses sujets.

Marguerite, son épouse, fille de Philippe-le-Long, fut la plus chaste et la plus pieuse princesse de son siècle. Elle n'eut qu'un fils, Louis, dit de Maele, qui, quoiqu'âgé seulement de 16 ans, fut blessé à la bataille où périt son père, et où les Français perdirent 1500 de leurs principaux seigneurs, 200 chevaliers et quatre-vingt bannières.

LOUIS-DE-MAELE,

XXVe COMTE.

Philippe-de-Valois l'ayant fait chevalier, Louis vint en Flandre prendre possession du comté, qu'il gouverna depuis 1346 jusqu'en 1384. Son règne ne fut qu'une suite de troubles et de rébellions. Il mourut à St-Omer, haï des Flamands à cause des impôts dont il les avait accablés. Il laissa pour lui succéder, Marguerite, seul enfant qu'il ait eu de Marguerite de Brabant, fille du duc Jean III.

Les Flamands l'avaient vivement sollicité d'épouser la fille du roi d'Angleterre, mais il ne put consentir à s'allier avec celui qui avait tué son père.

Jamais prince n'aima plus les plaisirs; il avait toujours quantité de dames et de musiciens à sa suite.

Ce fut lui qui établit à Bruges une bourse de commerce.




Digitized by Google


Digitized by Google


LABARGE
LITH DE SIMONAU



MARGUERITE-DE-MAELE.

N'ayant pas encore 12 ans accomplis, elle fut mariée à Philippe I, duc de Bourgogne. Ce prince mourut le 21 novembre 1361. On prétend que le mariage ne fut pas consommé. Le 19 juin 1369 elle se remaria à Gand, avec Philippe de France, surnommé le Hardi, quatrième fils du roi Jean, dont elle eut cinq fils et quatre filles.

Son père Louis, étant mort en 1384, la comtesse et son époux le duc de Bourgogne, firent ses obsèques à Lille, puis allèrent se faire sacrer et proclamer à Bruges, le 26 avril. Marguerite mourut d'apoplexie à Arras, en mars 1405, âgée de 55 ans. Son mari l'avait précédé au tombeau depuis un an, étant décédé le 27 mars 1404.

Philippe-le-Hardi était un des plus puissants princes de l'Europe, cependant il mourut obéré au point que sa veuve ne craignit point de blesser la bienséance, en renonçant à la communauté, et mettant sa ceinture, sa bourse et ses clefs sur le cercueil de son mari, dans les 24 heures après sa mort, suivant la coutume prescrite en pareil cas.

1 Charles V, en montant sur le trône de France, confirma à Philippe le duché de Bourgogne, à condition que s'il n'avait point d'enfant mâle, le duché serait réuni à la couronne de France.

JEAN-SANS-PEUR,

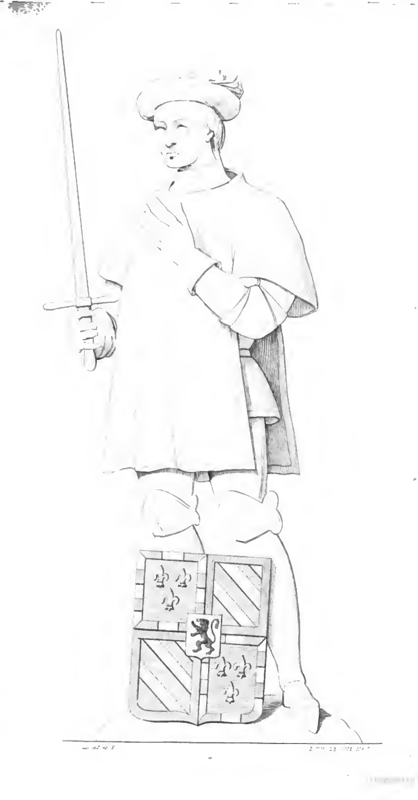
XXVIIe COMTE.

Jean, second fils de Philippe et de Marguerite, connu sous le nom de comte de Nevers, du vivant de son père, avait été fait prisonnier en Palestine, en 1399, à la journée de Nicopolis. Sa rançon fut de 200,000 ducats.

L'ardeur martiale de ce prince, et son intrépidité lui firent donner le surnom de *sans-peur*. Il succéda au comté de Flandre en 1404. Marguerite de Bavière l'avait épousé à Cambrai en 1385, et lui donna un fils, Philippe-le-Bon, et sept filles.

Il fut assassiné le 10 septembre 1419, sur le pont de Montereau, par Tannegui du Chastel, après avoir lui-même, dix ans auparavant, fait tuer, par dix-neuf assassins, le duc d'Orléans, dans les rues de Paris.

Le meurtre du comte de Flandre coûta des flots de sang à la France, et faillit renverser la monarchie. Il fut assez généralement regretté, et était aimé des Flamands qu'il traitait avec douceur et adresse. Son corps est enterré à Dijon.



Digitized by Google



Digitized by Google

PHILIPPE III, DIT LE BON,

XXVIIIe COMTE.

Il porta ses états au plus haut point de gloire, de grandeur et de richesses, et les gouverna depuis 1419 jusqu'en 1467. Il eut trois femmes : Michelle, fille de Charles VI, roi de France, qui mourut empoisonnée et sans enfans, en 1422 ; Bonne-d'Artois, veuve de Philippe oncle de son mari, mariée par dispense et morte sans postérité ; Isabelle-de-Portugal, fille de Jean I, mariée en 1429, et qui eut trois enfans : Antoine, mort en bas âge ; Josse, aussi mort jeune, et Charles, qui succéda au comté et fut surnommé le Téméraire.

Philippe-le-Bon institua à Bruges, en 1430, l'ordre de la Toison d'or, et y mourut le 15 juin 1467. Il régna 48 ans dans une prospérité continuelle, universellement estimé des étrangers, aimé de ses peuples, dont il avait gagné le cœur par sa clémence, son affabilité, sa libéralité, son amour pour la justice, sa fidélité à tenir parole et à conserver leurs priviléges, et par le soin qu'il prit de faire fleurir les sciences, les arts et le commerce.

Son corps fut porté aux Chartreux de Dijon en 1473. On pourrait lui reprocher son trop grand amour pour le sexe. Il laissa seize enfans naturels.

CHARLES-LE-BELLIQUEUX, OU LE TÉMÉRAIRE,

XXIX° COMTE.

Charles, connu sous le nom de comte de Charolois, du vivant de son père, gouverna la Flandre depuis 1467 jusqu'en 1477. Sa première femme fut Catherine-de-France, fille de Charles VII; la seconde Isabelle-de-Bourbon et la troisième Marguerite, fille de Richard, duc d'Yorck, et sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre.

Il fut tué à la bataille de Nancy, le 5 janvier 1477. Jamais personne ne supporta mieux les fatigues de la guerre que ce prince, dernier duc de la maison de Bourgogne. Philippe-de-Comines qui l'abandonna, avoue qu'il ne l'a vu abattu par aucun péril. Il aimait l'histoire et la musique, la danse et les joutes; il fut très chaste, défendit rigoureusement le duel et administra la justice avec une extrême rigueur. Plus ambitieux que prudent, son courage dégénéra en une manie qui lui fit prodiguer le sang de ses sujets et le sien.

Il fut inhumé à Nancy; mais en 1550, Charles V le fit ôter de son tombeau, et transporter à Bruges, dans l'église de Notre Dame, sous un superbe mausolé, à côté de celui de son unique enfant, la princesse Marie.



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



MARIE-DE-BOURGOGNE.

Fille du précédent comte, duchesse de Brabant et comtesse de Flandre, née à Bruxelles en 1457, elle gouverna la Flandre, conjointement avec son époux Maximilien, archiduc d'Autriche, depuis 1477 jusqu'en 1482. De ce mariage naquirent quatre enfans, trois fils et une fille, la célèbre Marguerite qui, âgée seulement de 17 ans, et lorsqu'elle allait rejoindre en Espagne le second mari qu'on lui destinait, le premier étant mort l'année même de son mariage, fit l'épitaphe si connu :

Cy gît Margot, la gente damoiselle
Qu'eut deux maris et si mourut pucelle.

Marie-de-Bourgogne mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval. Elle n'avait encore que 26 ans. Sa douceur, son amabilité et ses vertus lui attachèrent tous les cœurs; peu de souverains sont morts aussi universellement regretté. Rien n'égalait l'amour que les Flamands lui portèrent.

Son tombeau est à Bruges, à côté de celui de son père.

PHILIPPE-LE-BEAU,

XXXIe COMTE.

Philippe d'Autriche, surnommé le Beau, fils aîné de Maximilien et de Marie-de-Bourgogne, roi d'Espagne et comte de Flandre, naquit à Bruges, en 1478, et gouverna depuis 1482 jusqu'en 1506, où il mourut subitement à Burgos. Quelques auteurs soupçonnent qu'il a été empoisonné. Il épousa Jeanne, infante d'Espagne, fille de Ferdinand, roi d'Arangon, de Naples et de Sicile. Elle fut si affligée de la mort de son époux, qu'elle en perdit entièrement la raison. Elle vécut 49 ans veuve, et décéda âgée de 70 ans au château de Tordesillas. Six enfans naquirent de ce mariage, quatre filles et deux fils, dont l'aîné fut le fameux Charles-Quint.

Comme il est fait mention de Philippe dans la troisième partie de cet ouvrage, qui comprend la biographie des plus illustres Brugeois, nous n'en dirons rien de plus ici.



Digitized by Google



Digitized by Google

CHARLES-QUINT,

XXXIIe COMTE.

Il naquit à Gand, le 24 février 1500, et succéda à son père. L'empereur Maximilien, son aïeul, étant mort en 1519, il fut proclamé empereur. En 1526, il épousa Isabelle, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, qui lui donna quatre enfans, deux fils et deux filles. Il eut deux enfans naturels, don Juan d'Autriche, et Marguerite, née d'une demoiselle d'Audenaerde; mais le respect de Charles pour les bonnes mœurs, fit qu'il cacha avec soin les liaisons dont il eut ces enfans.

Il mourut en Espagne, en 1558, au couvent de St-Juste, deux ans après son abdication, ayant cédé l'empire et ses états d'Allemagne à son frère Ferdinand, l'Espagne et les Pays-Bas à son fils Philippe.

Charles fit célébrer ses obsèques de son vivant. Il réunissait la science du cabinet à celle de la guerre, la prudence à la valeur, l'affabilité à la majesté. On le citait pour son activité et sa constance dans le travail. Sa devise était *Plus ultra*. Il se montra aussi ferme à exécuter ses entreprises que prudent à les former; en un mot, ce prince, avec très peu de défauts, avait presque toutes les plus belles qualités que peut désirer un monarque.

PHILIPPE II,

XXXIII[e] CONTE.

Philippe, roi d'Espagne, fils de l'empereur Charles-Quint, né en 1527, épousa successivement quatre femmes: 1° Marie, fille de Jean, roi de Portugal, morte dans les douleurs de l'enfantement, en 1545; 2° Marie, fille aînée de Henri VIII, roi d'Angleterre, morte en 1558; 3° Isabelle, fille de Henri II, roi de France. Quelques historiens soupçonnent qu'elle fut empoisonnée par ordre du roi, pour avoir aimé don Carlos [1]; 4° Anne-Marie, fille aînée de l'empereur Maximilien. Philippe eut sept enfans, trois filles et quatre garçons, et mourut à l'Escurial, le 13 septembre 1598.

1 Cet événement et la mort du jeune prince, quoique peu important pour leurs résultats et pour leur causes, en supposant même que le tout soit vrai, fixent néanmoins beaucoup plus l'attention de la majorité des lecteurs que les diverses fortunes qu'éprouva Philippe durant son long règne.

Saint Réal, Dumesnil, Schiller et lord John Russel ont fait de l'infortuné Don Carlos un héros de libéralisme; Otway et Alfieri l'ont gratuitement représenté comme un amant chevaleresque. L'Allemand Ranke (*Jahrbuch der litteratur, Vienna*, 1829) a donné de très bonnes raisons pour prouver qu'Isabelle et don Carlos sont morts sans qu'il eut jamais été question d'amour entr'eux. Raumer, dans son histoire du xvi et xvii siècle, a adopté cette opinion qui même n'a jamais été considérée comme faisant une question par les Espagnols. Relativement à la mort de Don Carlos, il y a aujourd'hui deux opinions, la première qu'admettent tous les écrivains espagnols, excepté Llorente, attribue l'emprisonnement du prince au dérangement mental qui s'empara de lui, et sa mort, à sa mauvaise santé, à l'irrégularité de sa manière de vivre, et à l'irritation produite sur un corps faible et nerveux, par sa captivité. La seconde opinion, que propagèrent les écrivains étrangers à l'Espagne, suppose, sans preuve, que l'arrestation de don Carlos est due à des motifs politiques, et sa mort aux ordres secrets de son père.

Ce ne fut que postérieurement qu'on ajouta le roman de ses amours avec Isabelle: c'est surtout à l'autorité peu sûre de Brantôme, que cette idée doit ses progrès.

Toute cette affaire, qui a fait beaucoup plus de bruit qu'elle ne le méritait, est très bien traité, avec les passages à l'appui, dans un article du *Quarterly review*, july 1833, pag. 83 et suiv. Après lecture des preuves de cette donnée historique, si l'on peut encore douter sur le genre de mort de don Carlos, il ne restera certainement plus l'ombre de la probabilité à ses amours avec sa belle-mère Isabelle, ou Élisabeth.



LABARGE LITH DE VIMONAU

Digitized by Google

Lorsqu'il s'agissait de la sûreté de ses états, il n'épargnait personne; don Carlos son fils, don Juan son frère naturel et un grand nombre d'autres, devinrent les victimes de sa politique. Toujours d'un visage égal, patient dans les malheurs, froid dans les prospérités, d'une assiduité étonnante dans les affaires, prompt à exécuter et ferme dans ses résolutions, il était si attaché à la religion catholique, qu'il aurait sacrifié sa couronne pour la défendre et la soutenir.

PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

ISABELLE - CLAIRE - EUGÉNIE,

ET SON ÉPOUX

L'ARCHIDUC ALBERT,

XXXIV[e] COMTE.

Philippe III ne gouverna point à proprement parler, les Pays-Bas; nous n'en fesons ici mention que parceque sa statue fut placée à la façade de l'hôtel-de-ville, en 1786, probablement par une espèce de flatterie envers Isabelle. Celle-ci entra au conseil de son père à l'âge de 12 ans, et ce prince continua jusqu'à sa mort à prendre son avis sur toutes les affaires de la religion et de l'état. Elle devint comtesse de Flandre par la donation que lui fit Philippe II de la principauté des Pays-Bas et de la Franche-Comté, en 1598, en faveur de son mariage avec l'archiduc Albert, septième fils de l'empereur Maximilien II. Elle fit ratifier cette donation par Philippe III, à condition cependant que ces provinces retourneraient à l'Espagne, si elle venait à mourir sans enfans.

Il régnait une si parfaite harmonie entr'elle et l'archiduc, qu'elle lui renvoyait toutes les affaires. L'archiduc, en usait de même. Il y avait dispute entr'eux à qui ne serait point souverain. Albert, mourut en 1621, et fut enterré à S[te]-Gudule, avec une magnificence sans exemple. Isabelle voulut entrer dans un monastère, mais elle sacrifia ses inclinations au salut de ses peuples, dont elle obtenait ce qu'elle voulait, parcequ'elle savait gagner le cœur de tout le monde. Elle gouverna douze ans après la mort de son mari, et n'ayant point d'héritier direct, laissa ses états à son neveu Philippe IV. Le 3 décembre 1633, âgée de 67 ans, elle rejoignit son époux au tombeau.



Digitized by Google

Digitized by Google



LAFARGE F. LITH DE SIMONAU

Digitized by Google



Digitized by Google



PHILIPPE IV,

XXXVe COMTE.

Philippe III, mort en 1621, laissa de son mariage avec Marguerite d'Autriche, six enfans, dont l'aîné Philippe IV lui succéda à la couronne d'Espagne, et rentra dans la souveraineté des Pays-Bas par le décès, sans enfans, de l'infante Isabelle. Philippe IV, établit pour gouverneur général de ce pays, son frère Ferdinand, connu sous le nom du *prince Cardinal*.

Le roi d'Espagne mourut le 17 septembre 1665, et laissa le jeune roi Charles, qu'il avait eu de son second mariage, sous la tutelle de sa mère, avec un conseil de six personnes.

Ce prince avait vu diminuer la grande puissance de la maison d'Autriche, par la paix de Munster qui affranchit sept des provinces unies, et par vingt-cinq ans de guerre où l'Espagne perdit plusieurs batailles.

De sa première femme, Elisabeth-de-France, fille de Henri IV, naquit Marie-Thérèse d'Autriche, qui épousa Louis XIV.

CHARLES II,

XXXVIe COMTE.

Charles n'avait que quatre ans, lorsqu'il succéda au trône d'Espagne. Il fut proclamé comte de Flandre à Lille en 1665, et le marquis de Castel Rodrigo fut désigné pour commander en ce pays. Ce prince mourut à l'âge de 39 ans, après avoir épousé, mais sans avoir de postérité, Marie-Louise, fille aînée du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il laissa en mourant, le 19 novembre 1700, ses états à Philippe de France, duc d'Anjou, qui fut proclamé solennellement, le 24, à Madrid, et prit le nom de Philippe V.

Faible et borné, Charles était incapable de supporter le poids du gouvernement. Il se livra à des ministres sans expérience, et passa sa vie, comme les monarques de l'Orient, dans le fond de son palais, au milieu des femmes, des nains et d'une multitude d'animaux rares, sans s'instruire des événemens publics de l'Europe, ni même de ce qui se passait dans ses vastes états. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles.



Digitized by Google



Digitized by Google

PHILIPPE V.

Lorsque Louis XIV eut accepté le testament de Charles II pour son petit-fils, la maison d'Autriche déclara seule qu'elle allait soutenir par les armes, ses droits sur la monarchie de Charles-Quint.

Philippe V était alors âgé de 17 ans. L'électeur de Bavière fut désigné comme gouverneur général des Pays-Bas. L'heureux caractère du nouveau souverain de l'Espagne, perfectionné par une excellente éducation, son affabilité et son maintien réservé, captivèrent ceux mêmes qui s'étaient opposés à son avénement.

Néanmoius, malgré ces heureuses conjonctures, après vingt-quatre ans d'un règne agité de troubles extérieurs, il abdiqua en 1724, en faveur de son fils Louis. Mais ce jeune prince mourut à 17 ans, sept mois après son couronnement, et son père reprit les rênes du gouvernement. Enfin il quitta la vie le 9 juillet 1746, âgé de 63 ans, après en avoir gouverné quarante-six.

Dans une vie remplie d'événemens divers, ce prince montra souvent beaucoup de capacité, et même de la valeur personnelle.

Il était bossu, mais de bonne mine, très affable, parlant peu, très religieux et d'un excellent caractère. Sous lui, les Pays-Bas cessèrent d'appartenir à l'Espagne.

Digitized by Google

CHARLES VI, EMPEREUR.

Proclamé roi d'Espagne à Vienne, le 12 septembre 1703, alors que la France s'efforçait de placer cette couronne sur la tête de Philippe V, il partit de Portsmouth le 16 janvier 1704, à la tête d'un corps de troupes considérable, destiné à conquérir le royaume d'Espagne, qu'occupaient presqu'entièrement les Français. Deux fois Charles pénétra jusqu'à Madrid, et deux fois il en fut chassé. Enfin l'empereur Joseph I, son frère, étant mort, il partit à la hâte pour l'Allemagne et la diète le nomma empereur. Il fut couronné en 1711, conservant toujours le vain titre de roi d'Espagne, tandisque Philippe V, s'assurait irrévocablement cette couronne. Par le traité de Radstadt, la possession des Pays-Bas lui fut garantie.

Il mourut à Vienne, le 20 octobre 1740, laissant pour sa succession plus d'embarras encore et plus d'incertitude qu'il n'en avait rencontrés à son avènement.


LABARGE
LITH. DE



MARIE-THÉRÈSE-D'AUTRICHE.

Cette impératrice d'Allemagne naquit le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI et d'Elisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. Avant sa naissance, son père avait publié un réglement de succession, fameux sous le titre de *Pragmatique sanction*. La clause principale portait qu'à défaut de mâles de sa lignée, ses filles lui succéderaient, préférablement à celles de l'empereur Joseph I, son frère. Mais après la mort de Charles VI, la pragmatique sanction arma toutes les puissances de l'Europe, et le démembrement de la monarchie autrichienne fut sur le point de s'opérer; mais la jeune impératrice finit par triompher de tous les obstacles, surtout par le secours des Palatins Hongrois. Son mari François-Étienne, duc de Lorraine et grand-duc de Toscane, s'assit sur le trône impérial par l'influence de sa femme, et prit le nom de François I.

Elle fit fleurir dans ses états le commerce et les arts. Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie. Des canaux ouverts dans les Pays-Bas, apportèrent jusque dans le sein des villes les richesses des deux Indes. Les grandes routes y disputèrent de beauté avec les mieux entrenues de l'Europe. Les sciences eurent à se féliciter de la fondation de plusieurs universités et collèges. Cette princesse, qui mérita le titre de *Mère de la patrie*, cessa de vivre le 29 novembre 1780, à l'âge de 63 ans.

Elle laissa huit enfans, parmi lesquels on doit distinguer l'empereur Joseph II, et l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France.

JOSEPH II.

Il naquit le 13 mars 1741. Il était encore au berceau, lorsque sa mère Marie-Thérèse, entourée d'ennemis puissants, le prit dans ses bras et le porta dans les rangs des Hongrois qui, à ce touchant spectacle s'écrièrent: *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ.* Joseph fut élu empereur en 1765, à la mort de son père. Mais ce titre fut pour lui simplemeut honorifique. Sa mère ne permit pas qu'il prît une part directe au gouvernement de ses états. Tourmenté par son activité, le jeune empereur obtint la permission de parcourir toutes les provinces de la monarchie autrichienne. A l'exemple de l'empereur de la Chine, il voulut labourer un champ de ses propres mains. Devenu en 1780 maître absolu de la monarchie autrichienne, il commença à développer des sentimens peu favorables à l'Église et au saint Siège, et porta coup sur coup des lois qui changeaient toute la discipline et renversaient tout ce qui était établi. La précipitation avec laquelle il poursuivait ce plan, la rigueur apportée à l'éxécution, augmentèrent le mécontentement. Il avait surtout à cœur de changer l'enseignement théologique dans les Pays-Bas. Cette mesure fut la source des plus grands troubles.

Bientôt la révolution brabançonne éclata, mais l'empereur ne put y appliquer ses forces, parcequ'il s'était engagé à soutenir l'impératrice de Russie dans sa guerre contre les Ottomans. Le mauvais succès de cette guerre, l'insurrection des Pays-Bas, et la révolution de France qui avait éclaté par d'horribles attentats contre sa sœur chérie, l'avaient pénétré d'une mélancolie profonde qui hâta sa fin. Il expira le 20 février 1790. Quoique mariée deux fois il ne laissa point d'enfans. Son frère Léopold II lui succéda.

FIN DE LA NOTICE.



TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE ABRÉGÉE

DES PLUS

Célèbres Brugeois.

ARANDA (EMMANUEL DE)

Naquit en 1614; il alla dans sa jeunesse en Espagne. A son retour dans sa patrie, il fut pris par des corsaires algériens, avec deux de ses compatriotes, Jean-Baptiste Caloen, de Bruges, et Saldens, d'Oosteamp. Ils furent échangés contre cinq Turcs, en 1642, après deux ans de captivité. De Aranda entra au service de l'état, devint conseiller du roi, et auditeur des troupes espagnoles dans la Flandre occidentale. C'était un homme instruit, qui cultivait les sciences et les arts: on ignore l'époque de sa mort. On a de lui les ouvrages suivants: 1° *Relation de la captivité du sieur Emmanuel de Aranda, avec un sommaire de l'antiquité de la ville d'Alger.* 1656, in-12°. 2° *Histoires morales et divertissantes.* 1668, in-12°. 3° *L'histoire de ce qui est arrivé de son temps de plus mémorable à Bruges,* dont il n'a pas permis l'impression, à cause des personnes qui y étaient nommées.

BOËTIUS, VULGÒ DE BOODT (ANSELME),

Naquit en 1552. Après être devenu licencié en droit, il obtint la place de conseiller pensionnaire de sa ville natale, qu'il quitta peu après dans l'intention de voyager.

Arrivé à Prague, l'empereur Rodolphe III le choisit pour son médecin particulier. Quoique absent, il fut élevé en 1584 aux fonctions de chanoine de la cathédrale de St-Donat, mais il refusa cette dignité. Revenu à Bruges après la mort de Rodolphe, il y mourut le 21 juin 1632 et fut enterré dans l'église de Notre-Dame.

Il nous a laissé un livre très estimé de son temps, intitulé: *Gemmarum et lapidum historia*. Francfort 1609, et orné de figures, lequel a été traduit en français sous le titre du *Parfait joailler*, par François Bachon ou Bacon.

Il paraît qu'il fut aussi peintre et non sans talent, car Olivier Vredius dit de lui:

De visschen die de zee met scherpe vinnen deelen
De vogels die de logt met saghte pluymen streelen,
De beesten die het woud doorloopen velerley,
De bloemen die het hof bekleen met haer livrey,
Heb gy met uw penceel soo konstig afgemaelen
Dat ook den mensche selfs wel soude konnen faelen,
Uytstekende syn hand om vogel, blom, of visch
Te grypen eer hy weet dat hy bedrogen is.

Dans sa vieillesse il composa un poème flamand, intitulé: *De baene des deughts* (le chemin de la vertu), dont Lernutius, Vredius et Valère André parlent avec éloge.

BEAUCOURT DE NOORTVELDE (PATRICE).

Issu d'une ancienne et noble famille de Terouane, cet auteur naquit à Bruges, le 8 janvier 1720. Il fit ses études à l'université de Louvain et y prit ses licences avec distinction, le 29 mai 1742. Bientôt ses talens le firent admettre comme avocat au grand conseil de Flandre; plus tard, il fut nommé avocat fiscal de l'empereur d'Autriche, pour Bruges. Plusieurs autres fonctions dans la magistrature lui furent encore confiées.

Infatigable dans les recherches, malgré ses nombreuses occupations, il composa quantité d'ouvrages sur la Belgique, dont quelques-uns seulement furent publiés. On y trouve une foule de renseignemens qui, sans lui, seraient aujourd'hui perdus. L'on fait particulièrement cas de son *Tableau fidèle des troubles et révolutions arrivés en Flandre depuis Charles-le-Bon jusqu'en* 1584. Cet ouvrage est fort intéressant, mais malheureusement nous n'en avons que le premier volume. Malgré cela, ce livre se vend assez cher quand il se présente dans les ventes, d'autant plus qu'il paraît qu'il n'en existe plus que peu d'exemplaires. On suppose que le second volume se trouve en manuscrit. Si le style français de M. Beaucourt eût été plus en harmonie avec le sujet qu'il traitait, le tableau fidèle des troubles aurait pu être comparé à ce que présentent de plus attachant et de plus grand les récits des révolutions grecques et romaines.

Les autres ouvrages de cet auteur sont: 1° *Description historique de la collégiale de Notre-Dame*. in-4°, Bruges. J. De Busscher, 1773 (en français). 2° *Notice historique sur l'ancien commerce de Bruges* (en flamand), inprimé en 1775, chez De Busscher. 3° *Description de l'église cathédrale de St-Donat,* manuscrit en français. 4° *Les annales du pays et territoire du Franc de Bruges* (en flamand), 3 volumes. Bruges, J. Bogaert, 1785. 5° *Notice historique sur la prévôté de Bruges*, (*Beschryving van den Proossche*). 6° *Troja Belgica*, *Poema epicum sub titulo* guidonidas, *exhibens bellum Brugensium adversus Philippum IV*; manuscrit. 7° *Encomium urbis senatus, populique Brugensis nec non territorii franconatensis*, annoncé à la fin du *Tableau des troubles*, comme imprimé chez Bogaert, à Bruges, en 1786. C'est probablement le même ouvrage que celui que j'ai indiqué sous le n° 4.

Beaucourt mourut à Bruges, le 26 novembre 1796. Ses ancêtres ont fondé, en 1353, le collège de Beaucourt, à Paris.

BENNINGS (LIÉVINE).

Simon Benichius ou Bennings, bon peintre en miniature, fut le père de cette femme distinguée, et aussi son maître. Guichardin rapporte que son talent était si remarquable, que Henri VIII, roi d'Angleterre, l'attira à sa cour, où elle se maria à un riche seigneur. Les productions de son pinceau furent également admirées des reines Marie et Elisabeth, auprès desquelles Liévine était en grande faveur du temps de Guichardin, en 1570. Vasari parle de Simon Bennings dans sa vie des peintres. On ignore l'époque de la mort de ces deux artistes.

BERQUEN (LOUIS DE)

Naquit vers 1450, d'une famille noble. Il est le premier qui ait trouvé l'art de tailler le diamant. Sortant à peine des classes, et nullement initié au travail des pierreries, il reconnut par hasard que deux diamants s'entamaient quand on les frottait fortement l'un contre l'autre. Il prit deux de ces pierres précieuses, les monta sur du ciment, les égrisa l'une contre l'autre, et ramassa la poudre qui en provint. Ensuite à l'aide de certaine roue de fer qu'il inventa, il parvint à leur donner un poli parfait, et à les tailler de la manière qu'il jugeait à propos. Le premier diamant taillé par ce moyen fut acheté par Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Ce procédé fut perfectionné dans la suite, mais Berquen n'en a pas moins droit à la célébrité due aux auteurs d'inventions utiles. Son petit-fils, Robert de Berquen, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Merveilles des Indes-Orientales*, Paris, 1661, in-4°; et d'une liste des gardes de l'orfévrerie de Paris, avec plusieurs pièces sur cet art, 1615, in-4°.

BRITON (JEAN).

Il est probable que ce *bourgeois de Bruges* comme il le dit lui-même, fut sinon le premier, du moins un des premiers qui connurent l'art de l'imprimerie.

Le savant Meerman possédait un petit in-4° de 60 pages que Ghesquière et d'autres croient imprimé en caractères de fonte, à Bruges, par Jean Briton, vers 1450.

Cette opinion est fondée sur la souscription de ce livre où Briton se vante d'avoir trouvé un art qui faisait l'étonnement de ses concitoyens; la voici:

Aspice presentis scripture gracia que sit
Confer opus opere. Spectetur codice codex.
Respice quam munde. Quam terse. Quamque decore.
Imprimit hec civis Brugensis Brito Johannes.
Inveniens artem *nullo monstrante mirandam.*
Instrumenta quoque *non minus laude stupenda.*

Ce volume est un écrit de doctrine intitulé: « C'est » cy la copie des deux grands tableaux attachiez au » dehors du chœur de l'église de Notre-Dame de Tere- » wane etc.; composé par Jean Gerson, chancelier de » Notre-Dame de Paris. »

Ghesquière a prétendu que dès l'an 1445, on vendait à Bruges des livres imprimés, des livres jetés en moule, tel que le doctrinal etc.

Un extrait des mémoriaux de Jean-le-Robert, abbé de St-Aubert de Cambrai, écrits de sa propre main, porte au mois de janvier 1445, qu'il avait dépensé vingt sols tournois, (environ 10 sols, 10 deniers, monnaie actuelle) pour procurer à un certain Jacquet un doctrinal *getté en molle*, acheté à Bruges en Flandre.

Il ne serait pas étonnant que ces sortes d'ouvrages, destinés à l'instruction de la jeunesse, ne se fussent pas conservés jusqu'à nous. Constamment entre les mains et d'un prix assez modique, on peut très raisonnablement

supposer qu'ils ont été détruits. Mais, dira-t-on, pourquoi Briton n'aurait-il imprimé (si tant est qu'il connut l'imprimerie) que ce seul ouvrage, dont un seul exemplaire nous est parvenu? Parceque l'art n'étant que dans son enfance et que les livres du genre du *Doctrinale puerorum*, se vendant beaucoup, il se sera contenté du bénéfice qu'il trouvait par de semblables livres de son invention, étant loin de pouvoir se douter des immenses résultats qu'aurait sa découverte. Je pense que les mots *getté en molle*, mis en rapport avec ceux en caractères romains dans les vers ci-dessus, ne peuvent guère présenter de doute que ce livre ne fut imprimé. Il me semble difficile de les appliquer à une écriture quelconque. Il est donc très probable, malgré les nombreux adversaires de cette opinion, que même avant le milieu du xve siècle, il y avait des livres imprimés à Bruges. Les objections les plus fortes, faites jusqu'aujourd'hui, ne peuvent, si on les pèse bien, que donner lieu au doute. M. Scourion, dont l'opinion est souvent citée par M. Van Praet dans sa notice sur Colard Mausion, m'a avoué que c'était sa manière d'envisager la question.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que dès 1450 il y avait à Bruges une corporation de *librairiers* et de *printers*, comme le prouve un registre de leurs comptes, où cinquante et une personnes se trouvent inscrites, et dont Ledoulx, dans son manuscrit sur les peintres de Bruges, rapporte les noms. C'était la communauté de St-Jean l'évangéliste, composée de *librairiers, printers en beeldemaekers*, et qui avait une chapelle dans l'abbaye d'Eeckhoute, où elle faisait dire des messes.

Dans les anciens comptes de cette communauté, di's *rekeningen der pointingen*, on trouve à l'année 1455, un Jean Bortoen; en 1457, 58, 59, meester Jan Bortoen; en 1464 et 67, meester Jan Britoen; en 1469, meester Jan Briton; en 1471, meester Jan Borton; en 1475, meester Jan Britoen. En 1460 un compte porte: *Item ontfaen van de doot van meester Jan Britoens wuve.*

Le peu d'attention que l'on mettait à cette époque pour écrire les noms propres, ainsi que l'a observé M. Van Praet, au sujet de Colard Mansion, prouve suffisamment que ces divers comptes ne parlent que du même individu. Voilà donc notre Jean Briton en 1455 confrère de la communauté des imprimeurs, qui ne devait pas être d'institution récente, puisque déjà il y avait plus de cinquante associés.

Cette même famille de Briton, Britoen ou Borton, se trouvait déjà bien antérieurement dans la magistrature de Bruges, ce qui vient à l'appui du *civis Brugensis*, et démontre que le Jean Briton, dont nous nous occupons, était bien certainement de cette ville.

En 1392, un Jan Bortoen est conseiller, et échevin en 1395; en 1400 un Nicolas Bortoen est encore conseiller. Jan Bortoen est échevin en 1401; un autre Jan Bortoen est conseiller en 1422, et trésorier de la ville en 1424.

MM. Van Praet et Mercier ont prouvé par les registres de la communauté des libraires de Bruges, que Jean Briton l'imprimeur mourut vers 1492.

BURCH (ADRIEN VAN DER),

Noble Brugeois, d'après Sanderus et Sweertius, d'abord greffier de la cour à Utrecht, ensuite président du grand conseil de Malines. Cette famille est originaire de Bruges. Le père d'Adrien, était président du conseil de Flandre. Il fut envoyé par Charles V à Londres pour y négocier le mariage de son fils Philippe, avec Marie, reine d'Angleterre. Par suite d'événemens politiques, cette famille fut exilée, mais rappelée plus tard. Adrien qui avait partagé le sort de son père et de ses frères, mourut en 1606. Il nous a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres: 1° Trois centuries d'épigrammes sacrées, en vers latins. 2° Une édition revue et corrigée de Valère-Maxime.

3° *Caritas sive sylva piorum amorum. Lugd. Bat.* 1595. 4° *Fides et spes*, recueil en vers. 5° *Pia decasticha sive sententiarum et exemplorum centuriæ tres.* Juste-Lipse parle de l'amour des lettres qui régnait dans cette famille, dont presque tous les membres ont composé quelqu'ouvrage.

BURRUS (PIERRE).

Après d'excellentes études, il devint chanoine à Amiens, puis se rendit à Paris, sous le règne de Charles VIII, et y acquit bientôt une haute réputation parce qu'il était du nombre de ceux qui, à cette époque, enseignait à unir la sagesse et la vertu, à l'éloquence, à la poésie et aux autres parties des belles-lettres. Sévère pour lui même et indulgent pour les autres, il donna la preuve la plus frappante que l'homme se peint dans ses œuvres. Dans ses nombreuses compositions on ne savait, disent les biographes, ce qu'on devait le plus admirer, de la pureté et de la noblesse du style, ou de la sagesse et de la beauté des pensées. Robert Gaguin lui dédia ses annales de France.

Burrus mourut à Amiens, en 1507, âgé de 75 ans. De tous ses ouvrages, voici les principaux : 1° *Odarum, libri IV*. 2° *Apologorum liber unus.* 3° *Epigrammatum et elegiarum libri II.* 4° *Moralium liber unus.* Un grand nombre d'épîtres et de discours ainsi que plusieurs traités sur des matières religieuses, sont encore sortis de sa plume.

CALLOIGNE (JEAN-ROBERT),

Sculpteur d'un talent remarquable, né le 31 mai 1775. Venu à Paris pour y terminer ses études, il remporta le

grand prix en 1806, ce qui lui fit obtenir la faveur d'aller à Rome aux frais du gouvernement. Ce fut dans cette ville, où il demeura pendant plusieurs années, qu'il fit son *Aphrodite*, petite figure d'une correction parfaite, que ses formes élégantes et gracieuses rendent admirable. Ce chef-d'œuvre est un des ornemens du salon des arts, à Gand. Ce fut un buste en marbre, représentant Jean Van Eyck, pour lequel il remporta le premier prix au concours de l'académie de Gand, en 1802, qui excita son émulation et enflamma son génie.

A Rome, il exécuta encore une Vénus sortant de la mer, qui fut acquise par le prince d'Orange, et détruite lors de l'incendie de son palais. Il fit également à Rome le modèle d'un Socrate, figure en pied, d'une grande beauté. Revenu dans sa ville natale, où il fut nommé architecte de l'administration municipale et directeur des travaux publics, il y commença une magnifique statue en marbre blanc, de Jean Van Eyck. Elle se trouve aujourd'hui à l'académie de Bruges, et le plâtre est posé sur un piédestal au milieu de la pelouse de gazon du marché aux fleurs, vis-à-vis de l'hôtel-de-ville.

On doit encore à M. Calloigne un bas-relief représentant Electre pleurant sur les cendres d'Orestes. Ce morceau, fait à Rome, et envoyé en France comme pièce académique, d'après un devoir prescrit aux pensionnaires, ajouta beaucoup à la réputation du sculpteur, par sa belle exécution. On admira à l'exposition de Gand, de 1820, un modèle de Lamoral, comte d'Egmont, de neuf pieds de hauteur, et pour lequel il reçut, de la société royale des beaux arts, une médaille d'or, d'une grande dimension. Il acheva aussi en 1820 une esquisse d'un fronton pour le palais de l'université de Gand. C'est une composition de neuf figures colossales, qui représente le génie du royaume des Pays-Bas, sous les traits de Minerve remettant à la ville les faisceaux académiques; les figures allégoriques des différentes facultés, avec leurs attributs; l'Escaut et la Lys terminent les angles.

Digitized by Google

Cet artiste mourut à Anvers, d'une attaque d'apoplexie, le 26 août 1830, âgé de 55 ans. Il était membre de l'institut des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion Belgique.

COLARD MANSION.

Pour ceux qui contestent l'invention de Jean Briton, il est le premier qui, durant la dernière moitié du xv[e] siècle, introduisit l'art de l'imprimerie à Bruges. A cette gloire il réunit encore celle d'avoir été un des plus anciens imprimeurs qui mirent sous leurs presses les productions de leur esprit. Aucun acte, aucun titre ne nous apprend quelque chose ni sur l'année ni sur le lieu où il est né. La première fois qu'il est question de lui, c'est dans un compte de 1450, du garde des joyaux de Philippe-de-Bourgogne, pour avoir reçu, en qualité d'écrivain ou de bibliopole, une somme de cinquante-quatre livres, en paiement d'un manuscrit qu'il avait vendu à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, et nous voyons par le registre des recettes et dépenses de la confrérie des *librairiers en printers* de Bruges, registre qui est déposé à la bibliothèque publique de cette ville, qu'il était encore fort jeune en 1454. Le bibliothécaire M. Scourion, qui s'occupe depuis quarante ans de recherches sur tout ce qui peut intéresser l'histoire du pays qu'il a adopté, se croit autorisé à penser que cet imprimeur est Flamand; aussi n'hésitons nous point à le mettre au rang des hommes distingués qu'a produits cette ville autrefois si célèbre par son commerce, ses richesses et l'industrie de ses habitans. Les comptes de sa gestion, comme doyen de la corporation ou confrerie des libraires de Bruges pendant les années 1471 à 1474, rendus dans l'idiôme du pays, en sont la preuve. En outre les flandricismes nombreux remarqués par M. Scourion dans la traduction du Dialo-

gue des créatures, et dans les Métamorphoses d'Ovide, prouvent encore ce que nous avançons.

Tandisque Mansion exerçait son art à Bruges, l'anglais Guillaume Caxton, qui fut aussi à la fois imprimeur et traducteur, Caxton le premier auteur de l'établissement de l'imprimerie en Angleterre, commença dans la même ville sa traduction des *Histoires Troyennes*, le 1 mars 1468, comme il le dit lui-même dans sa préface. Il est très probable qu'il prit des notices de l'art de l'imprimerie auprès de Mansion. Marchand, dans son Dictionnaire, est le premier qui nous ait donné quelques détails, quoique bien imparfaits sur ce dernier. En novembre 1779, Mercier, ci-devant abbé de St-Léger de Soissons, rectifia et augmenta de beaucoup ces détails. Enfin M. Van Praet publia en février 1780, des recherches érudites et impartiales sur la vie, les écrits et les éditions de Colard Mansion. En 1829, il réunit, sous le titre de notice, en un volume in-8°, de 140 pages, tout ce qui avait rapport à ce célèbre imprimeur de Bruges.

Louis de Bruges, seigneur de Gruthuyse, fut son constant protecteur, et parrain d'un de ses enfans.

Ses éditions sont en général d'une très belle exécution. Il a employé deux sortes de caractères, l'un qu'on appelle ancienne bâtarde, et l'autre, lettres de forme. Le premier, avec lequel on écrivait les beaux manuscrits de son temps, est d'une grosseur peu ordinaire, et n'a été imité par aucun autre imprimeur. L'année où il a commencé à imprimer ne peut être fixée d'une manière bien précise, car son premier livre n'est pas daté. Mais on ne peut se tromper de beaucoup, en disant que c'est en 1475, deux ans après qu'eurent paru dans les Pays-Bas des livres avec une date. Il mourut en 1484, comme il est constaté par le registre de la corporation dont nous avons parlé ci-dessus, et qui porte: *Item Jeny die met Colaert Manseon wonende was voor syn doot scult .... 4 schel. gr.* Il venait d'achever l'impression de sa traduction des Métamorphoses d'Ovide.

On ignore si Robert et Paul Mansion imprimeurs et libraires à Paris, au commencement du XVII[e] siècle, furent des descendans de celui de Bruges. Voici la note de ses éditions et de ses traductions.

TRADUCTIONS.

La pénitence d'Adam, manuscrit. *Le Dialogue des créatures*, manuscrit. *Les Métamorphoses d'Ovide moralisées*. Colard Mansion a lui-même imprimé en 1484, la traduction qu'il avait faite de cet ouvrage. *Le Donat spirituel*.

ÉDITIONS.

Le jardin de dévotion; Bruges, vers 1465, in-folio. *OEuvre de Boccace, du dechiet des nobles hommes et femmes;* Bruges, 1476, in-folio. *Le livre de Boëce, de la consolation de philosophie;* Bruges, 1477, in-folio. *Le quadrilogue d'Alain Chartier;* Bruges, 1477, in-folio. *La somme rurale par Jean Boutillier;* Bruges, 1479, in-folio.

ÉDITIONS SANS DATE.

Les dits moraux des philosophes, par Guillaume de Tignonville; Bruges, in-folio. *Les invectives contre la secte de Vauderie;* Bruges, in-folio. *Les advenïaux amoureux;* Bruges, in-folio. *Le doctrinal du temps présent, par Pierre Michault*. in-fol°. *La controversie de noblesse etc.*; in-fol°. *Debat entre trois valeureux princes*, in-folio. *La doctrine de bien vivre en ce monde*, in-folio. *L'art de bien mourir*, in-folio. *Le purgatoire des mauvais maris*, in-4°. *L'abusé en court;* in-folio. *Les évangiles des Quenoilles*, in-folio. C'est un recueil de contes racontés par des vieilles en filant leurs quenouilles. *Traité des monnaies*, traduit du latin de Nicolas Oresme, in-folio [1].

[1] Voyez pour plus de détails la savante et précieuse notice de M. Van Praet, citée plus haut.

CARRION (LOUIS).

On place la naissance de ce savant, dont la famille était originaire d'Espagne, vers 1547. Juste-Lipse qui, de Cologne, se rendit à Louvain en 1573, y fut son condisciple. Il se rendit ensuite à Paris, où il ne tarda pas à s'attirer l'amitié d'un grand nombre de personnes distinguées par leur rang et leur savoir. En revenant dans sa patrie, il s'arrêta à Douai et donna des leçons au fameux Delrio. Il fut investi de plusieurs charges et dignités, et mourut le 23 juin 1595. Il publia avec des notes savantes : *L'argonautique de Valerius Flaccus;* les six livres des *Histoires de Salluste*, le livre sur *L'ortographe de Magnus Aurelius Cassiodore*, les vingt-deux livres des *Nuits attiques d'Aulugelle*, et quelques autres ouvrages.

CLAPION (JEAN),

Franciscain de l'observance. Charles-Quint informé de sa piété, de son savoir et de son habileté dans la conduite des affaires, le choisit pour son confesseur.

Il venait d'être nommé commissaire général d'une province de l'Amérique, lorsqu'il mourut à Valladolid, le 15 september 1522. Sanderus dit qu'il avait obtenu de Léon X, que tous les franciscains demeurant à Bruges pussent être absous, la veille de Noël, de tout crime quelqu'énorme qu'il fût, pourvu qu'ils ne l'eussent point commis dans l'espérance d'en être relevé au moyen de cette indulgence.

COLVE OU COLVIUS (PIERRE)

Naquit en 1567. Il possédait des connaissances étendues en littérature grecque et latine, s'appliqua aussi à la jurisprudence, et prit le bonnet de docteur en droit.

Il mourut à Paris, à peine âgé de 26 ans, de la ruade d'une mule. On a de Pierre Colve les *OEuvres de Lucius Apuleius* avec des notes qu'André Scott, dans une lettre à Juste-Lipse, estime excellentes et dignes de la postérité.

Il donna aussi, revues par lui, les *OEuvres de Sidoine Apollinaire*, et composa des poésies latines qu'on n'a pas recueillies.

—

CORTE OU CURTIUS (JACQUES DE),

Savant jurisconsulte, qui naquit dans les premières années du XVI[e] siècle. Il fut successivement dans sa ville natale secrétaire et échevin.

Il était très habile dans les langues grecque et latine, ainsi que dans la philosophie. Il mourut peu avant les troubles que suscita l'hérésie dans la ville de Bruges, vers 1577. On a de lui différents ouvrages de jurisprudence qui étaient fort estimés de son temps.

—

CUSTIS (CHARLES-FRANÇOIS)

Naquit le 28 mai 1704. Il commença ses humanités chez les jésuites de sa ville natale, y prit rang dans la magistrature le 18 avril 1731 et mourut le 26 février 1752. Nous avons de lui les annales de la ville de Bruges, en flamand; Bruges, 1738 et 1765, 3 volumes in-12°. Cet ouvrage va jusqu'à l'année 1700. Il est curieux, exact,

utile et doit avoir coûté beaucoup de travail, car la plupart des sources de l'histoire de la Belgique, même plusieurs inédites et inconnues au plus grand nombre, y ont été consultées. Il est fâcheux qu'on n'en ait pas une traduction complète en français.

—

DE DAMHOUDER (JOSSE),

D'une noble origine, naquit en 1507, s'appliqua particulièrement à l'étude des lois, et devint membre du conseil des finances de Charles V, et de Philippe II d'Espagne.

Il composa divers ouvrages de jurisprudence, encore estimés aujourd'hui, où sont déployées de grandes connaissances. Il cultiva aussi avec succès l'histoire de sa patrie et publia : *De munificentiâ politiæ civitatis Brugarum*. Ce livre fut ensuite publié en flamand, en 1688, sous le titre de Chronique générale des comtes de Flandre et des ducs de Brabant, avec une vie de tous les forestiers.

Il mourut le 22 janvier 1581.

—

DESPARS (NICOLAS).

Marchantius *Flandria commentariorum, lib. IV descripta,* Sanderus et Sweertius citent ce chroniqueur, mais ils n'en donnent que le nom. Il mérite cependant une place parmi les hommes remarquables de Bruges, à cause de son ouvrage manuscrit intitulé : *Cronycke van den lande en graeffscepe van Vlaenderen*, 2 vol. in-folio, le premier de 705 feuillets, le second de 572 [1]. Cette chronique, précieuse pour les détails, et dont plusieurs auteurs ont profité, commence à l'année 405 et se termine en 1492,

1 Il s'agit ici de l'exemplaire que possède la bibliothèque de Bruges.

l'année de la découverte de l'Amérique. Je n'ai pu trouver de détails sur l'existence de Despars; on voit seulement, par le titre de son ouvrage, qu'il était bachelier en droit, et l'on sait qu'il était d'une famille patricienne et qu'il fit plusieurs fois partie du magistrat de Bruges.

Il fut enterré dans l'église dite de la Potterie, où on lit encore son épitaphe ainsi conçue:

Hic jacet nobilis vir Nicolaus Despars
Filius Cornelii litteris et armis clarus,
Reipubl. Brugensis strenuus fautor.

—

DUCQ (JOSEPH-FRANÇOIS)

Naquit le 10 septembre 1762, et se distingua de bonne heure par ses heureuses dispositions. Après avoir remporté plusieurs prix à l'académie de Bruges, il se perfectionna aux écoles de Paris et de Rome, où il eut pour maître Suvée, directeur de l'école française, qui s'intéressait à lui en qualité d'ami et de compatriote. Ducq devint bientôt un des peintres les plus habiles de l'école moderne. Le prince Eugène le remarqua et lui fit exécuter à Rome et à Milan, ce que son pinceau a produit de plus parfait; ces tableaux sont aujourd'hui à Munich, où ils font l'ornement de la belle collection que le prince y a formée. Quoique les compatriotes de M. Ducq soient privés de ces chefs-d'œuvre, ils ont pu néanmoins se former une haute idée de ses talents par les tableaux de Narcisse, de l'Aphrodite, d'Angélique et Médor, et d'Antonello introduit dans l'atelier de Jean van Eyck, dont il a enrichi sa patrie. Le dernier, exposé au salon de Gand en 1817, fut particulièrement remarqué, et la société des beaux arts de cette ville décerna à M. Ducq une médaille d'or. Ce peintre remarquable fut directeur de l'académie royale de dessin à Bruges où il mourut le 9 avril 1829.

DUVIVIER (JEAN-BERNARD).

Né vers 1767, il reçut ses premières leçons de dessin d'Hubert de Cock, de Bruges. Après de brillants succès, il partit pour Paris, fréquenta l'atelier de son compatriote M. Suvée, et remporta le second grand prix en 1788. L'année suivante, il partit pour l'Italie, où il séjourna pendant quatre ans. Revenu en France, en 1796, il se fixa à Paris, et son tableau d'*Hector pleuré par les Troyens et sa famille*, lui attira tellement les éloges et la faveur du public, que le gouvernement voulut récompenser l'artiste, en lui accordant un logement au musée. Parmi les autres compositions de M. Duvivier, on cite le tableau grandiose de *Cimodocée profitant du sommeil de son père, et volant auprès d'Eudore pour partager avec lui la palme du martyre* (Chateaubriand, *Les martyrs*). A Anvers existe sa *Charité*, admirable composition, où il eut à lutter avec l'immortel Raphaël, et où il a mis un charme d'expression, de tendresse et d'innocence qui rappelle les beautés touchantes d'une des saintes familles les plus célèbres.

Ce peintre s'est beaucoup exercé, et avec le plus grand succès, dans la gravure au burin, et cet art semble occuper presqu'exclusivement son honorable vieillesse.

Peu de villes en Europe, de notre temps, possèdent autant de titres de gloire dans la carrière des beaux-arts, que Bruges; en trente-six ans, six de ses artistes ont obtenu le grand prix à Paris : en 1771, M. Suvée; en 1788, M. Duvivier; en 1790, M. Kinson; en 1804, M. Odevaere; en 1807, le sculpteur Calloigne; en 1812, M. Suys, aujourd'hui architecte du roi des Belges.

Digitized by Google

EUGÈNE DE BRUGES,

Prêtre et religieux de l'ordre des Capucins. On ne sait pas au juste l'année de sa naissance, mais il prêchait à Louvain, en 1679. Ses sermons firent beaucoup de bruit. Il composa divers écrits où il se déchaîna contre les jésuites, aussi fut-il suspendu de ses fonctions sacerdotales. Dans une mémoire ou requête adressée au pape pour se disculper des faits allégués à sa charge, après avoir récapitulé tous les crimes qu'il reproche aux jésuites, il finit par dire que « Puisqu'il n'y a plus de justice sur la » terre, pas même à Rome, il serait nécessaire, pour » donner au moins au monde une paix plâtrée, que le » saint Père publiât une constitution où il accordât aux » RR. PP. de l'auguste société, une permission illimitée » de dire, de prêcher, d'enseigner, d'écrire et de faire » en tous lieux et en toutes manières, tout ce qu'il leur » plairait, contre tout le genre humain, sans exception de » communautés religieuses, de têtes couronnées ni du » pape lui-même; avec défense à tout mortel, sous les » plus rigoureuses peines tant ecclésiastiques que civiles, » d'oser dire un seul mot pour indiquer ce que font les » jésuites; et dispensant à cet effet tous et un chacun des » fidèles, de toute obligation de droit naturel, divin, ou » positif qui pourrait paraître contraire à la permission » et à la défense susdites. »

On ignore quelle fut la fin de celui qui adressa cette ironique satyre au St-Siège.

—

FERNAND (JEAN).

Il s'appliqua beaucoup à la musique, à la poésie et à l'éloquence, et réussit surtout dans la musique, ce qui

engagea le roi Charles VIII à le prendre pour un de ses musiciens. Ce prince, content de ses services, lui fit une pension considérable. Il vivait encore en 1494. On ne trouve nulle part l'époque de sa mort. Divers ouvrages en prose et en vers nous sont restés de lui. Son frère Charles Fernand, aussi natif de Bruges, remplit pendant une assez longue suite d'années, une chaire de belles-lettres dans la célèbre université de Paris. Il avait eu le malheur de perdre la vue dès son enfance. Vers 1490, il prit l'habit de Bénédictin, et prêcha avec tant de ferveur et d'éloquence, qu'il se fit admirer de tous ceux qui l'entendirent. Il composa plusieurs ouvrages que Badius imprima à Paris, au commencement du XVIe siècle.

FONTANUS (JACQUES),

Savant jurisconsulte et historien. Il fut l'ami de Villiers de l'Isle Adam, grand maître de l'ordre de Malte; aussi fut-il l'historien de l'ordre des chevaliers de Jérusalem. Il composa en latin et en italien : *De expugnatione Rhodi epistolam ad Adrianum VI, pont.* 2° *Belli Rhodii historiam lib. III, Romæ*, 1525, (en latin seulement). 3° *Scholia in Justiniani Codicem.* 4° *Vitam Johan. XXII.*
On ne sait pas au juste quand cet auteur mourut.

FRUTERIUS OU FRUYTIERS (LUCAS),

Homme de lettres d'une profonde érudition, d'un grand jugement, et d'une pureté de mœurs rare. Ce fut un des premiers esprits de la Flandre. Son style était élégant et pur, et quelque chose d'élevé et d'original respire dans ce qui nous est parvenu de ses œuvres. Il mourut à Paris, n'ayant pas encore atteint sa 22me année,

pour avoir bu avidement de l'eau froide après s'être échauffé au jeu de paume.

Voici ce qui reste de ce poète : 1° *Verisimilium, libri III*, ouvrage de critique. 2° *Versus miscelli*. Ces poésies furent éditées par Plantin. 3° *Julii Severiani symptomata Rhetorices*. 4° Un morceau d'érudition sous le titre de : *Epistola ad M. Ant. Muretum, quâ Festi Pompeii loca mutila et lacera restituuntur*. 6° *Librorum qui recuperari potuerunt, reliquiæ. Antv.* 1584, in-8°.

Son ami Victor Giselin éleva un tombeau à notre compatriote, et y mit une inscription qui faisait connaître la perte que les muses venaient d'essuyer par la mort du poète Fruytiers.

GEERAERDS (MARC),

Peintre du XVI siècle, qui passa la plus grande partie de sa vie à Bruges, dont il était probablement natif. Il s'exerça sur toute sorte de sujets, mais il se fit surtout estimer par ses paysages, et réussit aussi fort bien dans la gravure à l'eau forte. Il déploya beaucoup de talent dans un plan de la ville de Bruges qu'il dessina et grava en creux Les plus petites maisons y sont représentée, avec exactitude. Les cuivres de ce plan, composé de dix pièces, se conservent encore aujourd'hui à l'hôtel-de-ville, et dernièrement M. Rudd en a tiré une cinquantaine d'exemplaires, par ordre de la régence.

Marc Geeraerds se retira en Angleterre, où il mourut, laissant un fils qui hérita de ses talents. On a encore de cet artiste : *De waerachtighe fabulen der dieren*. Ce sont les fables d'Ésope ornées d'estampes fort goutées des connaisseurs. Le célèbre Wenceslas Hollar, en faisait tant de cas, qu'il ne dédaigna pas de les copier.

GOETHALS (FRANÇOIS).

Il fut créé docteur à Louvain en 1570, cultiva les lettres grecques et latines, ainsique la jurisprudence et se fit remarquer par ses vastes connaissances. Par une singularité assez remarquable, du vivant de sa femme et de son consentement il fut ordonné prêtre par dispense spéciale de la cour de Rome. Il avait obtenu un bénéfice canonique à Douai où il mourut en 1616.

Nous avons de cet écrivain : *De felici et infelici republicà. Lovanii* 1567. *De Dominii distinctione, sive de communione rerum inter amicos. Ibid. Carmen de divà virgine. Antrerp. Apud plantinum.*

Il laissa un fils qui était chanoine à St-Bavon à Gand, du temps de Sanderus.

GOMARUS (FRANÇOIS).

Cet ardent antagoniste du fameux Jacques Arminius, chef de la secte des arminiens ou remontrans, naquit en 1563, de parens calvinistes, enseigna la théologie à Leyde, en 1594, avec tant de succès, que ses disciples prirent le nom de Gomaristes, ou contre-remontrans. Il occupa aussi une chaire de théologie à Groeningue, où il mourut en janvier 1641, âgé de 78 ans.

Ses nombreux ouvrages théologiques furent publiés à Amsterdam, en trois parties in-folio, en 1644.

GUALTER DE BRUGES,

Ainsi nommé de sa ville natale. Il était de l'ordre des frères mineurs, et docteur en théologie. Nicolas III, en le consacrant évêque de Poitiers, en 1278, voulut sans doute récompenser un savant dont on fit l'éloge suivant: *Vir vitæ laudabilis, litterarum scientiâ præditus, discretionis maturitate conspicuus, præclarus meritis et in aliàs in spiritualibus et temporalibus circumspectus.*

Sa mésintelligence avec le pape Clément V, lorsque celui-ci n'était encore qu'archevêque, fit beaucoup de bruit, et fut en partie cause de sa mort: car son adversaire ne fut pas plutôt monté sur le trône pontifical, qu'il ôta à Gualter ses fonctions d'évêque, et le renvoya dans son couvent. Notre compatriote éprouva un amer chagrin de cette injustice. Ayant été peu après atteint d'une maladie mortelle, avant de mourir il en appela au jugement de Dieu de la sentence portée contre lui par le pape. Quelques heures avant sa fin, le 21 janvier 1306, il ordonna qu'en l'enterrant, on lui laissa en main l'acte de son appel, ce qui eut lieu [1]. Le pape Clément passant par Poitiers, longtemps après, et ayant appris la dernière volonté de Gualter, fit secrètement ouvrir son tombeau pour voir cet écrit, mais l'archidiacre de la ville fit de vains efforts pour arracher le parchemin des mains du mort. Le pape stupéfait, ordonna au cadavre, au nom de l'obéissance ecclésiastique, de le livrer, après avoir promis sous serment qu'il le rendrait. Aussitôt le défunt laissa prendre son acte d'appel, que Clément lui remit après qu'il en eût pris lecture. Ce miracle ayant changé les sentimens de celui-ci, il fit élever un magnifique tombeau à Gualter, qui depuis passa pour un saint. Voilà

1 Ce fait est curieux en ce qu'il fait voir que l'appel au futur concile qui fit tant de bruit à l'époque des Jansénistes, n'était pas une chose nouvelle en matière de disputes religieuses.

ce que racontent les Bénédictins, auteurs de *La nouvelle Gaule chrétienne*, et des *Annales ecclesiastiques*.

GRÉGOIRE DE ST-VINCENT,

Célèbre mathématicien qui naquit à Bruges l'an 1584. En 1605 il se rendit à Rome où il prit l'habit de jésuite, et mourut à Gand le 27 janvier 1667. Ses travaux le font placer parmi les géomètres du premier ordre. Il enrichit la géométrie d'un grand nombre de vérités nouvelles, de vues profondes et de recherches étendues. Leibnitz le place au niveau de Galilée et de Cavalieri, du côté de l'invention. Auteur pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres, et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent aujourd'hui.

Plusieurs princes souhaitèrent de l'avoir chez eux. L'empereur Ferdinand II l'attira à Prague, et le roi Philippe IV l'appela ensuite pour enseigner les mathématiques à son fils don Juan d'Autriche. Revenu en Flandre, il suivit les armées de sa majesté chrétienne dans une campagne, et y reçut plusieurs blessures pendant qu'il était occupé à confesser des blessés et des mourans.

GRUTHUYSE (LES SEIGNEURS DE).

La famille illustre des Gruthuyse, dits *de Bruges*, mérite une place ici, comme une de celles qui ont le plus contribué par leurs talents et les droits que leur donnait leur haute naissance, à la gloire de la ville dont ils tiraient leur origine et où plusieurs sont nés.

Une notice détaillée sur Louis de Bruges ayant été

composée par M. Van Praet, je m'attacherai ici à en extraire quelques-uns des principaux faits, afin de donner une idée de l'illustration de cette maison.

Louis de Bruges, seigneur de Gruthuyse, prince de Steenhuyse, comte de Wincester, seigneur d'Avelghem, de Hamste, d'Oostcamp, de Beveren, de Thielt-ten-Hove etc., était fils de Jean de Bruges et de Marguerite de Steenhuyse. Le nom de Jean de Bruges, son père, est devenu célèbre dans les annales de l'ancienne chevalerie, par le tournoi qu'il donna à Bruges, le 11 mars 1392, et dont nous avons rapporté les détails dans l'histoire de Bruges qui précède cette notice biographique.

Il épousa en 1455, Marguerite de Borssele, issue d'une ancienne famille de Zélande, qui eut pour tige Lippold, comte de Souabe. Philippe, voulant récompenser ses bons et nombreux services, le créa, en 1461, chevalier de l'ordre de la Toison d'or. En 1463, le même souverain le nomma son lieutenant général avec 500 livres de gros de Flandre d'appointemens, pour tous gages, droits de robes, ustensiles d'hôtel, bois, tourbes, chariages et bonne chère.

Colard Mansion, comme nous l'avons dit à l'article de cet imprimeur, fut l'objet d'une protection toute particulière de la part de Louis de Bruges. Il fut parrain de l'un de ses enfans, et tout porte à croire qu'il facilita les moyens d'établir, vers 1474, le premier une imprimerie à Bruges, dont les productions sont placées aujourd'hui au premier rang des curiosités typographiques. Il mourut dans cette ville, le 24 novembre 1492, âgé de plus de 70 ans, et son corps fut déposé dans le tombeau qu'il s'était fait construire dans l'église de Notre-Dame.

Gruthuyse jouit de toute la faveur de Philippe-le-Bon, de Charles-le-Hardi et de Marie-de-Bourgogne, ses souverains seigneurs. Il eut aussi l'affection des Brugeois, qui l'employèrent dans toutes les circonstances où leurs fréquents soulèvemens les forçaient de recourir à la clémence de leurs princes.

Il aimait les lettres. La riche bibliothèque qu'il s'était formée, et qu'on ne pouvait comparer à aucune autre de son temps, si l'on en excepte celle des ducs de Bourgogne, en est une preuve incontestable. Il les protégeait aussi dans ceux qui les cultivaient. Il était magnifique en tout.

Les seigneurs de Gruthuyse, dont le nom s'écrit diversement, Gruuthuuse, Gruythuysc et Gruthusc, et qui signifie *maison de la Gruyte*, en langue flamande, tiraient ce nom d'un impôt qui se prélevait à leur profit sur la fabrication et la vente de la bière sous la dénomination de *Gruyte*, sorte de drèche. Ce droit qui consistait en deux gros sur chaque tonneau de bière qui se brassait dans la ville de Bruges, avait été accordé en 1200, à un de ses ancêtres, par Baudouin, comte de Flandre (au moment où s'étant croisé contre les infidèles, il était sur le point de partir pour Constantinople) afin que le produit pût mettre ce seigneur, capitaine de la ville, en état de seconder le seigneur de Ghistelles, à qui Baudouin avait confié, pendant son absence l'entretien des digues et la défense générale des côtes, depuis Calais jusqu'au port de l'Écluse, et auquel il avait également accordé à cet effet un droit de sortie de quatre gros par livre sur toutes les marchandises du pays. Plus tard la ville de Bruges prit à ferme, des seigneurs de la famille de Gruthuysc, le fief de cette gruyte qu'elle sous-affermait à son profit.

Louis de Bruges laissa le plan du tombeau qu'il voulait qu'on lui élevât. Ce tombeau qui a été détruit en 1797, était dans le chœur de l'église de Notre-Dame à gauche du maitre-autel, et non loin de ceux de Charles-le-Hardi et de Marie sa fille, lesquels occupaient le milieu du chœur [1].

Le 7 janvier 1472 Gruthuysc avait obtenu du chapitre et de la fabrique de cette église, la permission de recon-

[1] Dans son ouvrage intitulé: *Descriptions des monuments de la ville de Bruges*, planche 20, M. Rudd a gravé ce tombeau de Gruthuyse, d'après un dessin exact qu'en avait fait prendre M. Van Huerne, au moment où l'on allait le détruire.

struire un ancien oratoire qui servait à sa famille depuis un temps immémorial. Cette tribune qu'on voit encore dans toute son intégrité, communiquait de l'hôtel de Gruthuyse à l'église de Notre-Dame. Elle se trouve pratiquée dans la nef septentrionale du chœur, vis-à-vis la sépulture de la famille; elle a vue, au travers de deux piliers du chœur, sur le maitre-autel. Au bas sont artistement sculptées en bois les armes de Gruthuyse, entourées du collier de la Toison d'or. Elles ont pour supports deux licornes et sont surmontées de son timbre. On lit au-dessous sa devise : *Plus est en vous*, précédée et suivie des initiales L. M., qui sont celles de son nom Louis et de celui de Marguerite, sa femme.

La maison des Gruthuyse, qui fut reconstruite vers la fin du XVe siècle, se trouve gravée dans le tome 2, page 148, de la *Flandria illustrata*, de Sanderus. Elle était bâtie sur le pont dit aujourd'hui du *Dyver*, et appelé alors *Gruthuyse-brugge*. Dans une partie de cet hôtel, on a établi, depuis 1628, un mont de piété ou Lombard.

Après la mort de Jean de Bruges, sixième du nom, son fils Réné, pour conserver la mémoire de ce guerrier, fit en 1555 exécuter en vitraux de différentes couleurs, et d'un travail fini, dans une croisée haute de plus de six mètres et large de plus de trois, à côté de la tribune dont nous venons de parler, un tableau très curieux qui le représentait debout, armé et cuirassé aux armes de Gruthuyse, tenant d'une main sa bannière armoriée de même et portant l'autre sur la garde de son épée. Il était couvert d'un long manteau d'écarlate, garni d'hermine et avait sur la tête une couronne de prince; sa barbe était longue et touffue, son casque et ses gantelets se voyaient par terre, entre ses jambes. Au-dessus de sa tête, dans le haut du tableau, étaient les armes de son père, entourées du collier de la Toison d'or, écartelée de Gruthuyse et d'Aa, et deux bâtons de maréchal, posés en sautoir derrière l'écu.

A sa droite, dans l'encadrement, il y avait au nombre

de sept, l'un au-dessus de l'autre, les blasons de la famille et des alliances de la maison de Gruthuyse; et à gauche, ceux en même nombre de la famille de Melun, dont était sa troisième femme. Ils étaient surmontés chacun d'une couronne différente.

Ces magnifiques vitraux, détruits en 1788, et dont M. Van Huerne avait eu l'heureuse idée de faire prendre un dessin très exact, ont été gravés dans la collection de M. Rudd, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Ainsi, grâce au zèle de deux Brugeois, ces précieux monumens ne seront pas tout à fait perdus ni pour l'art ni pour l'histoire, qu'ils intéressent également.

—

HAUTSCHILT (LUBERT)

Né d'une famille noble vers 1347. Il entra chez les chanoines réguliers de l'abbaye d'Eeckhoute, à l'âge de 14 ans. Comme il montra de bonne heure beaucoup de talent pour la conduite des affaires, il devint conseiller de Jean-sans-Peur, comte de Flandre etc.

Hautschilt se rendit au concile de Constance. Le cardinal Pierre d'Ailly qui présidait ce concile, l'engagea, en qualité d'habile mathématicien, à travailler à la reformation du calendrier ecclésiastique, ce qu'il fit. Il mourut à l'abbaye d'Eeckhoute, le 27 décembre 1417, âgé de 70 ans.

—

HOYUS OU VAN HOYE (ANDRÉ).

Cet homme remarquable vécut au XVIe siècle. Il fut professeur de littérature grecque et latine et d'éloquence à l'académie royale de Douai. C'était un littérateur de mœurs douces, d'un profond jugement, et renommé

comme poète élégiaque. Il passait aussi pour très bon orateur.

On a de lui une quantité d'ouvrages sur toutes sortes de matières. Les principaux sont: une satire sous la forme de songe; *De gallicanis Capetiæ stirpis regibus;* trois livres de discours; des dissertations sur les causes de corruption de la prononciation de la langue grecque, sur les dialectes etc.; une histoire universelle sacrée et profane depuis la création jusqu'à Jésus-Christ; et enfin un volume in-8°, imprimé en 1587, contenant des tragédies sacrées et des élégies; tous ouvrages en latin.

Il mourut plus qu'octogénaire.

—

JANS DE BRUGES,

Fameux tapissier qui exécuta les premières tapisseries de haute et basse lisse qu'on ait fabriquées aux Gobelins. L'art de fabriquer des tapis et tapisseries venu de l'orient, au temps des croisades, fut d'abord exercé en Flandre.

Henri IV établit à Paris une manufacture de tapisseries à l'instar de celles de Flandre. L'édit de sa création date de janvier 1607. Sous Louis XIV, Colbert, pour augmenter cette branche d'industrie, acheta des frères Gobelins (célèbres par leurs teintures en écarlate), l'établissement qui porte aujourd'hui leur nom, pour y placer une fabrique de tapisseries de Flandre. Entr'autres ouvriers flamands, il fit venir de Bruges Jans, pour être un des chefs d'atelier. On commença à travailler en 1663. Un autre Flamand, nommé Kerckhove, eut la direction de la teinture des laines [1].

[1] Nous croyons devoir rappeler ici que ce fut aussi une Belge, Mathilde fille du comte de Flandre Baudouin V, dit le Débonnnaire ou de Lille, et femme de Guillaume le Conquérant, qui broda de ses mains la célèbre tapisserie de Bayeux, véritable épopée composé a l'aiguille, et représentant l'expédition qui mit la couronne d'Angleterre sur la tête d'un duc vassal

On faisait aussi à cette époque des tapisseries dite de satin de Bruges. On ignore l'époque de la mort de ce Jans, dont les talens ouvrirent une nouvelle source de richesse au commerce.

KINSON (FRANÇOIS),

Né en 1771. Il reçut les premiers principes du dessin à l'académie de sa ville natale, où il obtint la grande médaille d'or. Après avoir exercé son art pendant quelques années tant à Bruges qu'à Gand et à Bruxelles, il se rendit à Paris où il reçut, en 1799, le premier prix comme peintre de portraits. En 1808, il fut nommé pre-

de la France. Cette pièce très curieuse, en toile de lin, a dix-neuf pouces de haut, sur deux cent dix pieds onze pouces de long, et les objets y sont tracés avec de la laine. Elle a été gravée dans les volumes VI et VIII de l'académie des belles-lettres, avec une explication de Lancelot. Elle se retrouve dans les tomes I et II de *La monarchie française* de Montfauson; on la voit encore avec une explication détaillée dans une *Notice historique* etc., publiée à Paris, frimaire an XII, in-4° de vingt pages avec sept grandes planches. M. Dibdin, dans son *Voyage bibliographique* etc., a fait graver plusieurs sujets de cette tapisserie qui sont reproduits dans la traduction française de MM. Licquet et Crapelet, tome II, page 152.

Une aventure singulière, racontée par un chroniqueur dont l'ancien manuscrit existait à St-Germain-des-Prés, n° 139, et rapportée par G. Peignot dans son *Tableau des mœurs au dixième siècle*, prouve que l'amour, s'il y en eut dans le mariage de Mathilde, eut une origine bien extraordinaire: « Guillaume (alors surnommé *le Bâtard*) envoia au conte Bauduin de Flandres, et li requist sa fille en mariage (vers 1055). Ceste chose plot bien au conte Bauduin, si en parla à sa fille; mais elle respondit quelle naveroit ja hastard a mari. Donc renvoia li quens au duc, et sexcusa du mariage plus cortoisement que il pot. Une pièce après, sot il duc comment la damoiselle avoit respondu; si en ot grant despit. Pour ce print de ses gens avecques lui, et sen alla à Lille, et entra en la salle, et passa oultre jusques en la chambre de la contesse. Il trouva la fille au conte, si la prist par les treces, si la traisna parmi la chambre et defoula a ses piés. Puis issi de layens et monta sur son palefroy.... puis sen ralla an son pays. De ceste chose fut li quens Bauduins moult courociés; mais par le conseil de prudhomes saccorda li duc a li, et furent bons amis etc. »

Il paraît que Mathilde oublia bien vite l'affront qu'elle avait reçu, car elle consentit à donner sa main à Guillaume, et le mariage eut lieu en 1056.

mier peintre de Jérôme, alors roi de Westphalie. Les différens ouvrages exposés au salon de Paris, en 1814, 15 et 17, et particulièrement son tableau de *Bélisaire entrant dans sa famille pour être témoin de la mort de sa femme Antonine, expirant de douleur*, le firent choisir par le ministre de l'interieur pour exécuter un autre tableau d'histoire. Louis XVIII, au moment où il vit le tableau représentant madame la duchesse de Berry, le nomma chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur.

En 1820, il fut encore décoré de l'ordre du Lion Belgique par le roi des Pays-Bas. Depuis, M. Kinson n'a cessé de faire admirer ses portraits dont la ressemblance et la beauté des draperies sont au-dessus de tout éloge. Il n'est pas moins renommé par sa bienveillance à encourager les talents, et à prêter son appui à tous ceux auxquels il peut être utile. Ses salons offrent une des plus aimables réunions de la capitale.

LAMPSON (DOMINIQUE),

Poète et bon peintre, qui passa plusieurs années en Angleterre où il fut attaché au cardinal Reginald Polus, archevêque de Cantorbery. En 1558, il revint en Belgique, et s'établit à Liège, où il fut successivement secrétaire de trois évêques. Il y mourut en 1599, âgé de 67 ans.

Il nous reste de lui une vie du peintre liégeois Lambert, écrite en prose latine et publiée à Bruges chez Goltzius, in-8°, en 1565. 2° *Elogia in effigies pictorum celebrium Germaniæ inferioris.* (en vers) Anvers, 1572, in-4°. 3° Les sept psaumes de la pénitence, traduits en vers lyriques, et autres poésies.

C'est sans doute à lui et à Vasari, avec lequel il était en correspondance, qu'est due l'opinion que Van Eyck était de Maeseyck.

LERNUTIUS (JANUS, OU JEAN LERNOUT)

Naquit le 13 novembre 1545. Il se joignit à Juste Lipse, partit des Pays-Bas, en 1567, visita Paris, Padoue, Rome et diverses autres villes, et s'occupa pendant neuf ans à étudier les antiquités et les raretés des lieux par où il passa. De retour dans sa ville natale, il y exerça plusieurs fois avec honneur les fonctions d'échevin. L'empereur lui donna en 1581 des lettres de noblesse pour lui et ses descendans. Il mourut à Bruges, le 29 septembre 1619. Lernout compte parmi les bons poëtes latins de l'époque. Ses talents et ses qualités lui gagnèrent l'amitié des savans.

Nous avons de lui : 1° *Basia ocelli et alia poemata.* 2° Deux livres d'épigrammes. 3° Deux décades d'idylles sacrées, adressées au Fils de Dieu et à la Vierge. 4° Une traduction du VIIe livre de l'anthologie grecque, et quelques autres pièces de vers. Sanderus fait l'éloge de ces ouvrages et de la poésie de Lernout. Jacques Lernout, son fils, mort en 1634 ou 35 montra beaucoup de goût pour les sciences, et cultiva particulièrement les muses latines, à l'exemple de son père, dont il publia avec des corrections et augmentations, une vie de Charles-le-Bon, comte de Flandre. Malheureusement ce travail ne présente pas d'intérêt, car l'ouvrage est rempli de fables, et l'auteur paraît n'avoir consulté aucun des historiens originaux.

—

LUCAS (FRANÇOIS).

Ce fut un auteur très versé dans les langues grecque, hébraique, syriaque et chaldéenne. En 1602, il fut promu aux fonctions de doyen à St-Omer. Grand théologien, il publia plusieurs ouvrages sur les saintes Écritures, et dé-

ploya les plus vastes connaissances dans une concordance de la Bible qui parut en 1617, et dont il existe plusieurs éditions. En 1712 parut de nouveau à Anvers en 5 vol. in-folio, le travail dont nous venons de parler, réuni à un commentaire étendu sur les quatre évangiles. On a encore de lui plusieurs discours très bien écrits. Il mourut à St-Omer, le 19 février 1619, âgé de 70 ans.

—

MARGUERITE-D'AUTRICHE,

Fille unique de l'empereur Maximilien I, sœur de Philippe-le-Bel, roi d'Espagne, tante de Charles-Quint, naquit à Bruges, le 10 janvier 1480. Elle composa différens ouvrages en français, tant en vers qu'en prose; ses poésies ont de la naïveté et des saillies. A trois ans elle fut fiancée à Charles VIII, roi de France, qui ensuite épousa Anne-de-Bretagne. Elle le fut de nouveau plus tard à l'infant don Juan, fils unique de Ferdinand d'Espagne. Une tempête ayant assailli le vaisseau qui la conduisait vers son époux, elle composa, en forme d'épitaphe, les vers suivants :

Cy gist Margot la gentil' damoiselle
Qu'eut deux maris et si mourut pucelle.

Don Juan étant mort avant la consommation de ce second mariage, elle épousa en troisième lieu, l'année 1501, Philibert, duc de Savoie, et après trois ans d'union demeura veuve sans enfans. En 1513, elle devint gouvernante des Pays-Bas, et s'opposa fortement à l'hérésie naissante. Cette princesse mourut à Malines en 1530. Son cœur fut déposé à Bruges, dans le monastère des Annonciades, qu'elle avait fondé, et son corps à Bourg en Bresse. Célèbre par son esprit, sa gaieté et ses malheurs, elle accueillit toujours d'une manière distinguée les gens de lettres, et son amour, ainsi que sa munificence pour les arts, en accélérèrent les progrès.

MATHYS OU MATHISIUS (HENRI),

D'une famille noble de Bruges. Ce savant fut médecin particulier de Charles-Quint et de Philippe II. Il composa un ouvrage sur les aphorismes d'Hippocrate, et mourut le 29 juin 1565. Son tombeau se trouve dans l'église de Ste-Gudule, à Bruxelles.

—

MEETKERKE (ADOLPHE VAN),

Chevalier qui tirait son nom d'un village situé entre Bruges et Blankenberghe, et dont ses parens étaient seigneurs. Il naquit en 1528, se rendit très habile en jurisprudence, en politique et en histoire, ce qui le conduisit de bonne heure aux emplois publics. Il s'attacha au comte de Leicester, mourut à Londres le 6 octobre 1591, et fut enterré dans l'église de St-Paul. Une épitaphe inscrite sur son tombeau, contenait un recit abrégé de sa vie.

On a de cet auteur: 1° *De veteri et recta pronunciatione linguæ græcæ etc., Brugæ Flandr.*, Hub. Goltzius, 1565, in-8°. Il y soutient très savamment la prononciation adoptée aujourd'hui. 2° Une édition grand in-8°, des Idylles de Moschus, de Bion et de Properce, avec une version latine en prose. 3° Une édition des épigrammes de Théocrite, traduites en vers. 4° Un traité de *Tumultibus Belgicis*, qui se gardait en manuscrit chez les héritiers de l'auteur.

—

MEMLING (JEAN).

Jean Memling [1], dont le génie non moins fécond que sublime a enrichi la Belgique, l'Italie, l'Allemagne

[1] Nous croyons peu nécessaire de développer les raisons pour lesquelles nous écrivons Memling et non Hemling. Depuis les recherches et les expli-

et la France de chefs-d'œuvres à jamais admirables, était originaire de Bruges, comme le rapporte Van Mander. Descamps, qui vint deux siècles après Van Mander, conteste cette assertion sans en donner de preuve. Mais il est probable qu'il ne doit son opinion qu'à une tradition peu ou point fondée qui s'est conservée jusqu'aujourd'hu à l'hôpital St-Jean, de Bruges. L'époque précise de la naissance de Memling est incertaine, mais on peut l'établir entre 1420 et 1430. Le premier tableau connu de ce maitre est de 1450, et le dernier qui lui soit attribué, fut achevé en 1499. Dans ses petites figures il a deployé une suavité, et une adresse dans la partie technique de l'art, dont il n'existe peut-être pas de second exemple. Il est probable que Memling visita l'Italie et l'Allemagne, mais c'est à Bruges qu'il peignit une partie de ses admirables tableaux. Il est inutile de parler ici de la fameuse châsse de Ste-Ursule qu'il peignit pour l'hôpital St-Jean, et que tout étranger, passant par Bruges, ne manque pas d'aller admirer. Le nombre des compositions de Memling excède quatre-vingt; M. le baron De Keverberg, dans sa légende d'*Ursula princesse britannique*, en a donné un tableau indicatif, par ordre alphabétique. On suppose que notre illustre Brugeois mourut en Espagne.

—

MEULEMEESTER (JOSEPH-CHARLES DE).

Cet artiste est celui de nos graveurs belges qui soutient avec le plus d'honneur l'ancienne réputation de notre école. Depuis longtemps il s'occupe de la gravure de cinquante-deux dessins faits par lui-même d'après les peintures de Raphaël, dans les loges du Vatican.

cations données à ce sujet par MM. De Bast et Scourion dans le *Messager des arts*, de Gand, il est peu de personnes qui puissent ne pas se rendre à l'évidence qui résulte de leurs raisonnemens. D'ailleurs, Sanderus et Van Mander écrivent tous deux ce nom avec un M.

Il naquit le 23 avril 1771. Son père, veuf et sans fortune, obtint que son fils fut admis à l'école dite de Bogaerde, le 11 novembre 1781. Son penchant pour le dessin engagea ses maitres à le placer auprès un orfèvre, chez lequel sa vocation se prononça de plus en plus. On rapporte que vers 1788, après avoir remporté un prix à l'académie de Bruges, il écrivit, pour donner une preuve de son talent, le *Pater*, l'*Ave* et le *Symbole des apôtres* sur une surface de la grandeur d'un liard, sans employer une seule abréviation. Après être resté plusieurs années à l'école Bogaerde, il partit pour Paris, le 14 septembre 1797, pour se perfectionner dans l'art de la gravure. Par l'intervention de M. Suvée, il fut admis comme élève par Bervie, le graveur le plus renommé de la capitale. Son premier ouvrage fut la *Tête du prophète Siméon*, d'après le tableau de Suvée. Ensuite il se rendit en Italie, où il passa huit années, sans être dégoûté par les privations de toute espèce que son peu d'aisance lui imposait, à prendre les cinquante-deux dessins des loges du Vatican, qu'il se proposa de graver lui-même. Quelques-unes seulement de ces gravures ont paru, et il est à craindre que son âge ne lui permette pas de terminer une aussi vaste entreprise. Lors de son retour à Paris, on lui proposa une somme de cent mille francs pour ses dessins, mais il refusa cette offre ne voulant pas, sans doute par un amour-propre d'artiste, que les gravures fussent faites par une autre main.

Aujourd'hui M. De Meulemeester habite la Belgique.

MODIUS (FRANÇOIS),

Né en 1556 d'une famille noble. Il étudia le droit à Louvain et à Douai, et devint chanoine à Aire, en Artois. Comme il étudiait en même temps le droit, la théologie, l'histoire et la poésie, quelqu'un dit de lui : *In studiis*

Modius nescit habere modum. A cause des guerres civiles qui désolaient sa patrie, il entreprit un voyage en Allemagne. Il mourut à Aire, en 1597. Entr'autres ouvrages, il nous reste de lui une édition très correcte et annotée de la vie d'Alexandre par Quinte-Curce; des commentaires sur Tite-Live, Justin, Troge Pompée; un grand nombre de poésies; de plus: *Rerum criminalium Praxis, in quibus processus publicorum judiciorum maleficiorumque et suppliciorum omnium quæ in usum cadere possunt, ratio traditur,* 2 volumes in-folio, Francof. 1587; *Collectanea in corpus Juris, hoc est, in Pandectas ac Codicem Justinianeum,* in-folio; *De ordinis ecclesiastici origine, progressu etc. Collectanea de Rebus potissimum Flandriæ.*

ODEVAERE (JOSEPH-DENIS),

Peintre d'histoire, né le 2 décembre 1775. Son père, conseiller pensionnaire et greffier criminel du Franc de Bruges, donna les plus grands soins à l'éducation de son fils, qui fit de bonnes études au collège des Augustins de sa ville natale. Il se disposait à les achever à l'université de Louvain, lorsque la conquête de la Belgique par les armées françaises le retint près de son père. Cédant aux vœux de sa famille, le jeune Odevaere consentit à suivre la carrière du commerce, et fut placé chez un négociant. Fréquentant le soir l'académie de dessin, il obtint plusieurs médailles, et y remporta enfin le grand prix, en 1796. Son père alors l'envoya à Paris. Frappé des talens du jeune Belge, le célèbre David l'admit à son école, où il travailla jusqu'en 1802. Deux ans plus tard il remporta le grand prix de peinture, auquel était joint le brevet de pensionnaire du gouvernement à l'académie française de Rome. Le tableau qui avait valu cette distinction à son auteur, était la mort de Phocion.

Avant de se rendre à Rome, Odevaere fit un voyage

à Bruges où les magistrats, après une réception des plus solennelles, lui décernèrent une médaille d'honneur. En Italie, Odevaere travailla avec ardeur pendant huit années consécutives. Le grand tableau du couronnement de Charlemagne, qu'il envoya à l'exposition du Louvre, obtint le suffrage de tous les connaisseurs. Avant de quitter Rome, Odevaere y avait laissé des souvenirs de son séjour, parmi lesquels on cite les deux grandes fresques du palais Quirinal, *Romulus remportant les dépouilles opimes*, et *les Grecs et les Troyens se disputant le corps de Patrocle.*

Lors de son séjour à Paris, il fut présenté à Napoléon, qui lui donna la grande médaille d'or de son couronnement.

Après les événemens de 1814, Odevaere se rendit à Bruxelles, où il fut présenté au nouveau souverain des Pays-Bas.

Peut-être mit-il un peu trop d'empressement à peindre la défaite de son bienfaiteur; aussi ne produisit-il en cette occasion qu'un bien médiocre ouvrage; mais il fut nommé peintre du roi Guillaume, en 1815.

Deux grands tableaux, dont les sujets sont tirés de l'histoire des Provinces-Unies, secouant le joug de l'Espagne, vinrent justifier le choix du nouveau monarque. Le premier représente l'union d'Utrecht, en 1579, acte qui servit de base à l'établissement de la république; et le second la bataille de Nieuport, gagnée sur les Espagnols en 1600, par l'armée hollandaise.

On cite encore, parmi les beaux ouvrages d'Odevaere, le martyre de St-Laurent, qui décore l'église de l'école Bogaerde; Raphaël présenté au pape Jules II, par le Bramante, et quelques autres grands tableaux d'église.

Il est aussi l'auteur d'un ouvrage littéraire et historique sur les arts en Italie, depuis leur naissance jusqu'à Raphaël, et d'une traduction de la vie de ce peintre.

Odevaere mourut à Bruxelles, le 9 février 1830.

OTHO (JEAN).

Ce savant, après de profondes études en hébreu, en grec et en latin, s'adonna à l'instruction de la jeunesse. Mais forcé, à cause des troubles, de quitter Gand, où il s'était établi, il se rendit en Allemagne. Sa réputation était si grande, que les plus nobles familles de ce pays s'empressèrent de lui confier l'éducation de leurs enfans.

Il composa 1° *Introductio in historiam Romanam. Brugis, typis Hub. Goltz.* 1595. 2° *Grammatica latina, Coloniæ.* 3° *Septem græciæ sapientum præcepta latine reddita.* 4° *Topographia et chorographia urbis Gandensis.* 5° Il traduisit en latin les traités suivans de Plutarque, *De puerorum institutione, de complurium amicitia, de esu carnium, de superstitione.* Gand, 1555, avec des commentaires.

Sa fille Jeanne composa, en 1581, pour son père, une épitaphe en vers latins élégants, et où respire un grand amour filial.

—

PAMELIUS OU DE PAMELE (JACQUES)

Naquit en 1536, de la noble famille des barons de Pamele. Il étudia la philosophie à Louvain. Promu à la dignité de chanoine de St-Donat, en 1561, son premier soin fut de former une bibliothèque et de réunir les ouvrages des anciens Pères de l'église. Il s'occupa ensuite d'en annoter quelques-uns qui n'avaient pas encore vu le jour. Bientôt il édita les œuvres de St-Cyprien et de Tertullien, travail qui fut approuvé de tous les savans.

Les guerres civiles et religieuses s'étant déchaînées dans Bruges et les environs, il se retira à St-Omer, dont l'évêque le nomma archidiacre. Après la mort de ce

dignitaire, De Pamele fut promu au siège épiscopal, à la grande satisfaction de chacun.

Une maladie soudaine l'enleva à Mons, le 19 septembre 1587, à l'âge de 52 ans.

Il publia, entr'autres ouvrages, les suivans: 1° *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis, unà in republicâ, diversarum religionum exercitiis.* Antv. Plantin, 1589, in-8°. 2° *B. Cypriani opera omnia è codd. Mss. accuratissemè recognita, etc., etc.* Antv. 1568, et Paris, 1574, in-folio. 3° *Tertulliani opera è Mss. Codd. aucta ac recensita etc., etc.* 1579, Plantin, in-folio. 4° *Magnentii Rhabani Mauri opera quæ reperiri potuerunt omnia, Pamelii industria collecta, et in lucem edita.* Coloniæ, Agrip. 1627, in-folio.

Il se proposait de livrer à la presse encore d'autres ouvrages, auxquels la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

PEPERS (PIERRE).

Ce sculpteur assez célèbre dans sa patrie, et dont il doit être fait mention ici, parcequ'il laissa dans sa ville natale plusieurs preuves de son talent, naquit vers 1730. Après avoir appris le dessin à l'académie de Bruges, il partit pour Paris en 1751, où il fut employé par un des principaux sculpteurs de la capitale à diverses pièces monumentales, entr'autres au tombeau du cardinal de la Rochefoucauld, et à celui du fameux maréchal de Saxe, qui fut placé dans la cathédrale de Strasbourg. S'étant acquis par là quelque réputation, une statue de l'amour lui fut commandée par Mme De Pompadour, maitresse de Louis XV, qui fut très satisfaite de ce travail.

De retour dans sa patrie en 1759, il y fit plusieurs statues et bas-reliefs très estimés des connaisseurs. En 1761 il tailla en pierre l'ours et le lion soutenant les armes de

la ville, qui se trouvent placés sur la fontaine au Marché-aux-OEufs. Ce morceau est d'une grande correction, et il est à regretter qu'on n'en prenne pas plus de soin. Le St-Jean-Népomucène, jeté dans le canal pendant la révolution française, et rétabli aujourd'hui sur le pont de l'Eeckhoute, est aussi de son travail.

L'église de Notre-Dame contient deux statues de cet artiste, réprésentant la foi et l'espérance, et qui ne manquent pas d'animation. L'évêque Caïmo, qui était son protecteur, lui fit faire, pour son château [1], deux figures colossales de saint Pierre et saint Paul, ainsi qu'un Samson déchirant le lion. Ce dernier ouvrage surtout est d'un grand effet et annonce une connaissance intime des principes anatomiques.

Pepers mourut le 28 juin 1785, âgé de 54 à 55 ans.

—

PHILIPPE-LE-BEAU,

Archiduc d'Autriche, fils de Maximilien, fut souverain des Pays-Bas, par sa mère Marie-de-Bourgogne, en 1482, et roi de Castille par sa femme. Il fut père du célèbre Charles-Quint. Pour s'assurer la couronne de Castille, il déploya des talens peu ordinaires, mais dès qu'il en fut en possession, il se laissa dominer par des favoris flamands, et blessa la fierté des nobles de Castille, en donnant toutes les places à des étrangers. On eut encore à lui reprocher une trop forte passion pour le sexe, mais n'étant âgé que de 28 ans, et ayant déjà fait preuve d'une grande intelligence, il était à espérer qu'il se reformerait et deviendrait un grand souverain, lorsque la mort le saisit à Burgos, le 25 septembre 1506, après une maladie de six jours.

1 Ce château situé dans la commune de Ste-Croix, et jadis nommé le château de Royeghem, appartint originairement à la famille Cobrisse, qui le céda à l'évêque de Bruges. Depuis il passa à M. De Slappens.

POERBUYS (FRANÇOIS),

Fils de Pierre Poerbuys, peintre hollandais, qui naquit à Bruges en 1540, fut élève de son père et de France Flore. Il peignit le portrait avec une grande perfection, et manifesta un talent presqu'égal dans la peinture des animaux. Après avoir été reçu membre de l'académie d'Anvers, en 1564, il se disposait à se rendre en Italie, mais ayant épousé la fille de Corneille Flore, frère de son maître, il résolut de ne plus quitter sa patrie. Il mourut en 1580, des fatigues qu'il s'était données à l'occasion d'une fête célébrée par la ville d'Anvers, où il était enseigne de la milice bourgeoise. Le grand tableau, peint à huile et sur toile, représentant la jurisdiction du Franc, et qui se trouve à l'hôtel-de-ville de Bruges, est une copie de celui que Poerbuys, sans qu'on puisse dire lequel, peignit en détrempe. On sait que Poerbuys père, fut chargé de lever le plan des environs de Bruges, et qu'il le peignit sur une grande toile. Il existe à Bruges un grand nombre de tableaux des Poerbuys.

PONTANUS OU VAN DEN BRUGGE, (PIERRE)

Naquit dans le XVe siècle, et fut surnommé *l'Aveugle*, parcequ'il perdit la vue à l'âge de trois ans. Malgré ce malheur, il acquit un grand savoir, et après une vie assez misérable, finit par s'établir à Paris, où ses travaux littéraires lui firent bientôt une réputation. Il enseigna publiquement, pendant plus de vingt ans, dans l'université de cette ville, et publia différents ouvrages, entr'autres un poème latin sur sainte Géneviève, dix églogues dédiées à l'archiduc Charles d'Autriche, et plusieurs livres sur la

grammaire. Jean Despautère l'ayant repris sur la quantité d'un mot, il l'attaqua depuis sévèrement dans plusieurs écrits, sans craindre la haute renommée de ce grammairien célèbre.

On ignore l'époque de sa mort.

—

RAOUL DE BRUGES,

Né au commencement du XIIe siècle, alors que les Arabes avaient mis l'astronomie en vogue en Europe, il s'appliqua de bonne heure à cette science. Il alla étudier sous Thierry le Platonicien, qui enseignait dans le Languedoc. Raoul était à Toulouse en 1144, et y dédia à son maitre le planisphère de Ptolémée, traduit en latin, avec le planisphère de Jourdan Nemorarius, la sphère de Proclus, les phénomènes d'Aratus acccompagnés des scholies de Théon.

—

RAPAERT (FRANÇOIS),

Philosophe et docteur en médecine, qui vivait au milieu du XVIe siècle. Vers 1550, un autre savant médecin, Pierre Van Bruhezen ou Bruhezius, avait composé, à l'usage de la ville de Bruges, un *Grand et perpétuel Almanac* [1], très exactement réglé sur les principes de l'astrologie judiciaire. Ce travail fut approuvé par les magistrats. Rapaert, frappé des erreurs de cet ouvrage,

1 Il y déterminait les momens propres pour purger, pour prendre les bains, pour la saignée et pour se faire raser. Le magistrat goûta si fort cet almanach, qu'il ordonna à tous ceux qu'il appartiendrait, qu'ils eussent à se conformer ponctuellement à l'almanach de maitre Bruhezius, faisant très expresses inhibition et défense à quiconque exerçait dans Bruges le métier de barbier, de se basarder de travailler durant les époques fatales où ses opérations exposeraient la santé des habitans à être lésée par une conjonction de mars et de la lune, ou par un sextil aspect de Saturne. O Rabelais!!

en composa un autre [1] où il se moquait de son devancier. Mais il eut beau se flatter d'avoir la raison de son côté, on ne l'écouta pas. Même Pierre Hatschaert, chirurgien de réputation, à Lille, s'appliqua à le combattre et à le refuter dans un opuscule intitulé : *Clypeus Astrologicus contra flagellum astrologorum Franc. Rapardi etc.* 1552, in-12°. Probablement que le dégoût que lui causa cette affaire détourna Rapaert du désir d'éclairer ses compatriotes, car malgré son mérite et son instruction, il ne nous laissa aucun ouvrage.

—

RÆVARDUS OU REYWARD (JACQUES).

Quoiqu'il fut né à Lisseweghe, village près de Bruges, nous plaçons ici ce savant jurisconsulte (que Juste-Lipse appelait le Papinien de la Belgique), parce qu'il est communément surnommé *Brugensis*, qu'il demeura presque toute sa vie à Bruges où la plupart de ses ouvrages furent publiés, et qu'il y mourut d'une phthisie en 1588, âgé seulement de 34 ans.

A 16 ans, il fut envoyé à l'université de Louvain, pour y étudier le droit, auquel il s'appliqua pendant trois ans avec la plus vive ardeur.

Après avoir terminé ses études, il fit à plusieurs reprises partie du Magistrat de Bruges, et montra dans ces fonctions, alors si difficiles, toute l'étendue de ses connaissances et son amour de la justice. Sa réputation s'accroissant chaque jour, il fut appelé en qualité de professeur de droit à l'université de Douai. Après six ans de professorat, l'excès du travail lui occasionna une maladie pulmonaire. Il revint à Bruges, mais ne put jamais parvenir à se rétablir entièrement.

1 *Magnum et perpetuum almanach à consuetis nugis liberum etc.* 1551, in-12°.

Nous avons de lui : 1° *Libri V variorum sive de juris ambiguitatibus*. Brug. 1565. 2° *De Præjudiciis lib. III*; Brug. 1562, in-8°. 3° *De jure liberorum liber unus.* 4° *Commentarium ad legem scriboniam;* ibid.. 1561. 5° *Commentarium ad legem XII tabularum;* ibid. 1563. 6° *Commentarium ad tit. Pandect. De diversis regulis juris antiqui;* ibid. 1568, et autres ouvrages.

—

ROGER DE BRUGES.

Avant que l'état florissant de Bruges eut décliné, et que le commerce de cette célèbre cité eût passé à Anvers, vers la fin du xve siècle, avant cette époque, dis-je, et très peu de temps après Jean van Eyck, brillait un de ses disciples nommé Roger. Van Mander rapporte que Bruges avait possedé plusieurs tableaux de ce peintre remarquable. Ils étaient bien dessinés et d'un faire gracieux. Comme en ce temps c'était la mode, dans les maisons des riches, d'avoir de grandes toiles tendues contre les murs des appartemens pour servir de tapisserie, et de les faire peindre soit au blanc d'œuf, soit à la colle, il paraît que Roger fit quelques-unes de ces compositions, qui alors étaient chèrement payées. Même le biographe flamand, cité ci-dessus, pense en avoir vu de lui. Vasari, dans son histoire des peintres, fait l'éloge de Roger. Il ne nous reste rien de ce peintre célèbre de son époque, et qui fut le maitre du famenx Jean Memling. On ignore également la date de sa mort.

C'est par Antonello et Roger de Bruges, que la belle invention de la peinture à l'huile se répandit généralement dans l'empire des arts.

ROMMEL (NICOLAS),

Jurisconsulte très érudit du XVIIe siècle, qui remplit successivement diverses fonctions dans la magistrature de Bruges. Il composa un savant commentaire sur les lois et coutumes du Franc, dont il existe plusieurs manuscrits, et qui ne fut jamais publié. Il se proposait d'écrire la vie des hommes qui, soit par leurs actions, soit par leurs écrits, avaient illustré la ville de Bruges et le Franc; déjà plus de cent portraits étaient gravés pour cet ouvrage, mais la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. Il quitta cette vie le 13 août 1669, et fut enterré dans l'église paroissiale de Ste-Walburge, qui est aujourd'hui démolie.

—

SCRIECKIUS OU VAN SCRIECK (ADRIEN)

Naquit à Bruges le 26 décembre 1560, fit ses premières études dans sa patrie et se rendit ensuite à Paris, où il s'appliqua au droit et à la philosophie.

Il devint conseiller des archiducs Albert et Isabelle et passa le reste de ses jours à Ypres, partagé entre les affaires publiques et ses occupations littéraires. Il mourut le 26 décembre 1621. C'était un homme fort versé dans les langues savantes et dans l'antiquité tant sacrée que profane.

Ses ouvrages sont: 1° une histoire et origine de la fête dite *der Thuynen*, à Ypres, en flamand, in-12°, 1610. 2° *Originum rerumque Celticarum et Belgicarum lib. XXIII*, Ypres, 1614, 1 vol. in-folio. Les preuves de l'auteur consistent principalement en étymologies. Elles sont généralement si forcées qu'elles ne servent qu'à prouver que la plus vaste érudition, sans discernement, ne conduit qu'à l'erreur. 3° *Monitorum secundorum*

lib. V quibus originum rerumque Celticarum et Belgicarum opus suum nuper editum altius et auctius e fontibus hebraicis, ipsaque rerum origine, deducit, probat, firmatque, 1615, in-folio. On y veut prouver que les langues celtique, tudesque, et flamande ne diffèrent guère de l'hébreu, dont elles sont un dialecte, et que les peuples qui les parlent sont plus anciens que les Chaldéens; c'est la suite de l'ouvrage précédent. 4° *Adversariorum lib. IV*, Ipris, 1629, in-folio. C'est par où l'auteur a terminé son travail sur la langue flamande, que Paquot nomme un peu légèrement peut-être ses visions, car il s'y trouve une foule de bonnes choses, mêlées, il est vrai, à un bien plus grand nombre de paradoxes.



SMET (ANDRIES DE),

Écrivain dont Paquot le premier fait mention. Il naquit vers la fin du XV° siècle, dans le comté de Flandre, comme son langage et son orthographe le prouvent, et probablement à Bruges, où il était établi en 1531. Il publia en flamand le résultat de ses recherches historiques sous le titre: *Dits de excellente Cronike etc.* C'est ici l'excellente chronique de Flandre, qui commence à Liederic de Buck etc.

Au milieu d'un grand nombre de futilités, on trouve dans cet ouvrage (qui n'a jamais été publié qu'une fois en 1531) des faits importans et des anecdotes intéressantes. On y rencontre des descriptions curieuses de fêtes et de repas, avec le détail des mets qui y furent servis. Le désir d'exactitude y est porté jusqu'à marquer les sauces dont ces mêts furent assaisonnés.

Le premier chapitre contient une description de la Flandre avec un catalogue des villes et villages de ce comté, puis des abbayes et fondations pieuses, enfin des saints dont les reliques y sont honorées. Tout le volume

Digitized by Google

est orné de gravures en bois assez grossièrement taillées.

Déjà plusieurs fois on a remarqué qu'il était singulier que, parmi tant de travaux historiques de l'époque actuelle, on n'ait point encore donné une traduction française de cette chronique; ou du moins une réimpression avec des notes. Ce travail ne pourrait manquer d'être favorablement accueilli, car d'abord la chronique de De Smet contient d'excellentes choses, et ensuite les exemplaires bien conservés deviennent de jour en jour plus chers. Espérons que parmi les nombreux amis de l'histoire de leur patrie, il s'en trouvera un enfin qui voudra bien consacrer son temps à cette œuvre vraiment méritoire.

—

STÉVIN (SIMON)

Naquit à la fin du XVIe siècle et mourut dans le XVIIe. Il était profondément versé dans les mathématiques et dans les sciences physiques. Les premiers chariots à voiles sont de son invention, et on lui attribue la découverte du calcul décimal. Il publia un cours d'arithmétique, cinq livres de problèmes géométriques, un système de fortifications, des principes d'hydrostatique et un discours sur la beauté et l'élégance de la langue flamande, dans lequel il prouve qu'elle est la source du français, de l'allemand et de la plupart des autres langues de l'Europe, et qu'aucune ne contient un aussi grand nombre de monosyllabes; d'où il résulterait, d'après les systèmes linguistiques connus, qu'elle est une des langues primitives.

—

STOCHOVE (VINCENT DE),

Seigneur de Ste-Catherine, d'une noble famille de Bruges, où il remplit à plusieurs reprises des fonctions dans la magistrature.



Dès sa jeunesse, animé du désir de voyager, il fit partie d'une ambassade qu'envoyait le roi de France à l'empereur des Turcs, en 1631, et parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Ses voyages furent publiés en français, sous le titre de : *Voyage du Levant*, par le sieur De Stochove, in-8°, Bruxelles, 1642. On a encore de cet auteur : l'*Ottoman ou abrégé des vies des empereurs Turcs, depuis Ottoman I jusqu'à Mahomet IV*, in-12°. Amst. 1665. M. Michaud, dans sa correspondance d'Orient, le nomme un conteur ingénieux, mais peu connu.

—

SUVÉE (JOSEPH-BENOIT).

Né en 1743, il fut placé par sa famille chez un peintre de Bruges, et acheva de se former à Paris sous Bachelier. Il y concourut pour le grand prix, et quoiqu'étranger, l'obtint en 1771, le gouvernement ayant bien voulu déroger à l'usage en sa faveur. L'académie l'agréa en 1779, et le nomma membre l'année suivante. En 1792, Suvée fut nommé directeur de l'école française, à Rome. Les orages de la révolution, pendant lesquels il fut incarcéré, étant passés, il se rendit à son poste en 1801. Son premier soin fut de réorganiser l'académie. Déjà l'école était parfaitement établie à la Villa Medicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsque la mort vint le surprendre le 9 février 1807.

Si cet artiste ne possédait pas cette vigueur de coloris et cette fierté de touche qui impose au premier coup-d'œil, il connaissait parfaitement cette harmonie et cette suavité qui plaisent toujours. Ses compositions sont remplies de grâce, et l'expression de ses têtes, douce et sentimentale. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue une descente du St-Esprit et une adoration des Mages, qui se voient dans une église d'Ypres, et qui s'y font admirer à côté d'une assomption de J. Jordaens ; une

resurrection ; la mort de Coligni ; une naissance de la Vierge, tableau pour lequel il fut reçu à l'académie. On se rappelle encore avec plaisir son tableau de St-Denis, celui de St-François de Sales et celui de M. De Chantal. Peu de temps avant la mort de cet artiste, l'institut l'avait admis au nombre de ses correspondans.

Dans le *Courrier de l'Europe*, du 27 juin 1808, se trouve une notice sur Suvée ; il existe aussi un éloge historique de lui par Joachim Lebreton, dans le *Magasin encyclopédique* de 1807, volume VI, page 55.

VAN PRAET (JOSEPH-BASILE-BERNARD),

Né en juillet 1757. Il fit une partie de ses études à Arras, et ensuite travailla pendant quelque temps dans l'atelier de son père, qui était imprimeur à Bruges. En 1784, il entra comme employé à la bibliothèque du roi de France. Quoique la nature de ses occupations paisibles et sédentaires, et une extrême modestie qui l'empêcha toujours de se produire en public, dussent contribuer à lui assurer une vie douce et tranquille, et à le mettre à l'abri des persécutions pendant les troubles de la révolution, néanmoins, en 1793, il fut dénoncé comme aristocrate, et incarcéré aux Madelonnettes, où il ne resta heureusement que douze jours. Après avoir rempli pendant deux ans, par *interim*, les fonctions de conservateur de la bibliothèque, M. Van Praet fut nommé définitivement à cet emploi en 1796, pour les livres imprimés. Depuis quarante ans qu'il est à la bibliothèque royale, les personnes qui le fréquentent n'ont jamais eu qu'à se louer de son extrême obligeance et de son aménité. Il a reçu, en 1814, la décoration de la Légion d'honneur.

Membre de l'institut et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, il a publié divers ouvrages qui annoncent une profonde érudition, et de vastes con-


Google

naissances bibliographiques. Les principaux sont: 1° une *Notice sur la vie et les écrits de Colard Mansion, imprimeur à Bruges, durant le* XV° *siècle.* 2° Des *Recherches historiques et bibliographiques sur Louis-de-Bruges, seigneur de la Gruthuyse.* 3° *Description des manuscrits de la bibliothèque du duc de La Vallière.* 4° *Catalogue des livres imprimés sur vélin, de la bibliothèque du roi.* 5° *Catalogue des livres imprimés sur vélin, qui se trouvent dans des bibliothèques tant publiques que particulières.*

L'importance et la grande valeur des livres décrits, l'exactitude rigoureuse des descriptions, et les anecdotes intéressantes que le savant rédacteur a su y répandre, peuvent faire regarder ces catalogues comme des plus précieux qui existent.

Malgré sa longue absence de sa ville natale, M. Van Praet lui porte une telle affection, qu'il lui a fait cadeau d'un grand nombre des ouvrages du célèbre Colard Mansion, et témoigne la plus vive satisfaction, chaque fois qu'il trouve l'occasion d'être utile à ses compatriotes.

VAN DEN DALE OU DE VALLE (HENRI),

Un des plus anciens imprimeurs de Bruges après Briton et Colard Mansion. Il fut reçu en 1506 dans la communauté des *printers en librairiers*, comme le prouve le registre de cette corporation. Quoiqu'il ne soit sorti de ses presses qu'un seul ouvrage connu, nous devons parler ici de Van Den Dale, parce que ce livre est précieux à cause des figures en taille douce dont il est orné, et passe pour le premier exécuté en Belgique, où l'on ait inséré de semblables gravures. Il est in-8°, imprimé en lettres de forme, avec signatures, sans chiffres, réclames ni initiales, à longues lignes, de quinze à la page, et composé de vingt-quatre feuillets ornés de vingt-trois figures gravées sur cuivre, et imprimées au verso de chaque feuillet.

Le verso du dernier est terminé par cette souscription :

Impressum Brugis per me Heynricum
De Valle, anno Domini MCCCCC *tertio,*
Decima die mensis Martii.

Le seul exemplaire connu, qui vient de la bibliothèque de Henri van den Block, chapelain de St-Michel et de Ste-Gudule, à Bruxelles, appartient à M. le bibliothécaire Van Praet, auquel est due cette notice.

—

VAN EYCK (JEAN).

Nous plaçons ici, comme étant de Bruges, ce peintre célèbre, qui passe pour l'inventeur de la peinture à l'huile et de celle du verre coloré dans la pâte, malgré l'opinion commune qui désigne Maeseyck, petite ville du Limbourg, pour son lieu de naissance, parce que rien ne nous semble moins prouvé que cette opinion des biographes. L'erreur est peut-être due à Lampson, que la plupart des écrivains ont suivi depuis sans discussion, même Vasari [1]. Des raisons bien plus plausibles pour l'opinion contraire sont d'abord le surnom de *Jean de Bruges*, que l'on n'aurait probablement pas donné seulement parce que ce peintre avait habité cette ville, ensuite l'invraisemblance qu'il y a à supposer un homme natif d'un lieu, parce que les deux noms se ressemblent, c'est cependant à peu près la seule preuve que l'on donne.

D'ailleurs, Foppens et Sanderus désignent les deux Van Eyck comme Brugeois. Un obituaire qui se trouve dans l'église de St-Sauveur, contient au mois de juillet, la mention d'un service anniversaire pour Van Eyck. Le caractère de l'écriture prouve qu'elle est du XVe siècle.

1 Il fut en correspondance avec Lampson et tient sans doute de lui tous les renseignemens qu'il donne sur les peintres flamands.



On sait qu'en 1445 il travaillait à Ypres à un tableau qu'il n'acheva pas. Il doit être décédé au mois de juillet, car Ledoulx, dans son manuscrit de la vie des peintres de Bruges, rapporte qu'encore de son temps (1795), on célébrait à cette époque, dans l'église de St-Donat, un anniversaire pour Jean van Eyck, pour lequel se payait annuellement 3 escalins 4 gros.

Ainsi, d'un côté on n'apporte aucune preuve positive que Van Eyck soit de Maeseyck, et de l'autre, une foule de probabilités tendent à démontrer qu'il est de Bruges. Il y travailla presque toute sa vie, ses contemporains le nomment Jean de Bruges, il meurt à Bruges où un service funèbre annuel est institué pour lui etc.

Pourquoi donc Bruges ne le revendiquerait-elle pas ?

—

VAN OOST (JACQUES),

Surnommé le Vieux, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600, et annonça de bonne heure, pour la peinture, le talent le plus décidé. Dès l'âge de 21 ans, il se fit connaître par un tableau qui fut regardé comme un chef-d'œuvre. Mais sans se laisser aveugler par un pareil succès, il résolut de perfetionner son talent en Italie. Arrivé à Rome, il prit pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maitre, qu'il étonna tous les artistes de Rome. L'amour de sa patrie le ramena en Flandre. De retour à Bruges, de toutes parts on le chargea de travaux considérables. Une longue pratique, une grande assiduité, lui avaient donné une telle facilité, que le nombre de ses ouvrages est à peine croyable. Il mourut dans sa ville natale, en 1671.

VAN OOST (JEAN-JACQUES),

Surnommé le Jeune, fils du précédent, naquit en 1637. Presqu'au sortir du berceau, il manifesta son goût pour la peinture. Son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions, et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges, et y exécuta plusieurs tableaux qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris. En passant par Lille, il s'y arrêta pour voir quelques-uns de ses amis. On lui demanda quelques portraits qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure, qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres. Enfin il se fixa dans cette ville, et s'y maria.

Quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ceux qui ont dit qu'il égalait Van Dyck, on ne peut disconvenir qu'aucun de ses contemporains ne lui est comparable dans le genre du portrait. Après un séjour de 41 ans à Lille, Van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme, et mourut à Bruges le 29 décembre 1715.

VREDIUS OU DE VREE (OLIVIER),

Jurisconsulte et historien célèbre, de noble origine et très savant dans les langues anciennes. Pour être plus à même de consacrer ses veilles à l'histoire de sa patrie, il éleva à grands frais une presse dans sa maison. Pendant plusieurs années, ses publications furent non seulement à vil prix, mais même employées comme papier aux usages les plus communs. Dans la suite les ouvrages de Vredius furent mieux appréciés, et se vendaient pour autant de florins, dit Foppens, qu'ils valaient auparavant de sols. Il mourut en 1652, âgé de 55 ans.

Tout le monde connaît les *Sigilla comitum Flandriæ, Genealogia comitum Flandriæ, Historia comitum Flandriæ etc.*, et l'ouvrage *De primis Francorum sedibus.*

C'était un homme d'une vaste érudition, et plein de mérite, qui rendit les plus grands services à la postérité par ses nombreux écrits.

—

VULCANIUS OU DE SMET (BONAVENTURE)

Naquit en 1538. Appelé à 21 ans en Espagne, il y fut pendant onze ans secrétaire et bibliothécaire de François de Mondoza, cardinal et évêque de Burgos. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de littérature grecque à Leyde. Il vécut au-delà de 70 ans.

Il possédait une magnifique bibliothèque et un grand nombre de manuscrits, qu'il légua à la bibliothèque de Leyde. Il traduisit plusieurs auteurs grecs, en latin, et en publia plusieurs autres tant grecs que latins, avec des notes et des commentaires. Un grand nombre de ses ouvrages furent condamnés par l'église de Rome, comme contenant des principes calvinistes.

Voici ses productions les plus remarquables: 1° *Ariani de rebus gestis Alexandri Magni lib. VII et historia judaica, græco latin. Typis Henr. Stephani*, 1597. 2° *Callinachi hymni et epigrammata, Moschi et Bionis idyllia, latino carmine reddita*, in-12°, 1514. 3° *Polixemes sive glossarium latino-græcum et græco-latinum*, in-folio, 1600. 4° *Jornandes de getharum seu gothorum origine et rebus gestis*, in-8°, 1597, *cum notis et aliis antiquitatis monumentis* (cet ouvrage fait partie de la collection de l'histoire Byzantine). 5° *Apulei opera omnia*, in-12°, 1597. 6° *Historia tumultuum Belgicorum ab anno* 1556 *ad an.* 1599.

Il y avait encore de ce laborieux écrivain une quantité d'ouvrages manuscrits à la bibliothèque de Leyde.

WARLINCOURT (JOSEPH)

Fit ses premières études à l'académie de Bruges. Son goût pour le dessin et la peinture fut constamment contrarié jusqu'à l'époque où il se rendit à Paris. Pendant un an et demi il y travailla dans l'atelier de David, s'appliqua ensuite à l'étude de la perspective, et s'adonna exclusivement au genre des intérieurs et des monumens qu'il est parvenu à traiter avec la perfection qu'on admire dans ses ouvrages. Il composa plusieurs vues pour le musée des monumens français, et la destruction de ce bel établissement rend ses tableaux doublement intéressans. Un bon nombre de ses vues du musée royal des antiques furent exposées à Gand et à Bruxelles.

La commission pour l'encouragement des beaux arts, à Bruxelles, et celle de Gand, firent l'acquisition de plusieurs de ses compositions.

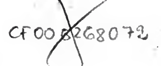
WILLAERT (ADRIEN).

Ce célèbre musicien, né au commencement du xvie siècle, fut élève de Josquin et de J. Mouton. Les Italiens le reconnaissent pour fondateur de l'école de Venise. Il mourut fort âgé, dans les fonctions de maître de chapelle à St-Marc. Il fut le maître de Zarlino, qui lui attribue l'invention des pièces à deux et plusieurs chœurs. Willaert a composé beaucoup d'ouvrages caractéristiques, et formé un grand nombre de disciples qui parvinrent au plus haut dégré de réputation, notamment Zarlino, fondateur de l'école de Lombardie.

WYNGAERDEN (LUC VAN),

Gentilhomme brugeois, mort vers 1622, qui fut conseiller du Franc de Bruges et se distingua par son habileté dans la littérature latine, très cultivée alors. On a de lui un beau poème intitulé: *Epithalamium in nuptias illustris viri Balthasaris de Zuniga, Philippi hispaniarum regis apud imperatorem legati, cum nobilissima virgine Odilâ de Claerhout, filia toparchæ Maldeghemiensis.* Imprimé chez Jean Moretus, à Anvers.

FIN.



ORDRE

DANS LEQUEL DOIVENT ÊTRE PLACÉ LES FIGURES.

1. Ste-Marie.
2. L'ange Gabriël.
3. Salomon.
4. David.
5. Daniël.
6. Zacharie.
7. Jérémie.
8. Job.
9. La Vierge d'Ardenbourg, avec l'enfant Jésus.

COMTES ET COMTESSES DE FLANDRE.

1. Baudouin Bras-de-Fer.
2. Robert le Frison.
3. Robert de Jérusalem.
4. Baudouin VII, dit à la Hâche.
5. Charles le Bon.
6. Guillaume de Normandie.
7. Thierry d'Alsace.
8. Baudouin IX, dit de Constantinople.
9. Jeanne de Constantinople.
10. Marguerite de Constantinople.
11. Guillaome de Dampierre.
12. Gui de Dampierre.
13. Robert de Béthune.
14. Louis de Crécy.
15. Louis de Maele.
16. Philippe le Hardi.
17. Marguerite de Maele.
18. Jean sans Peur.
19. Philippe le Bon.
20. Charles le Téméraire.
21. Maximilien I.
22. Marie I, duchesse de Bourgogne.
23. Philippe le Beau, roi d'Espagne.
24. Charles V, empereur.
25. Philippe II d'Espagne.
26. Philippe III, roi d'Espagne.
27. Albert I, archiduc d'Autriche.
28. Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne.
29. Philippe IV d'Espagne.
30. Charles II d'Espagne.
31. Philippe V d'Espagne.
32. Charles VI, empereur.
33. Marie-Thérèse, impératrice.
34. Joseph II, empereur.

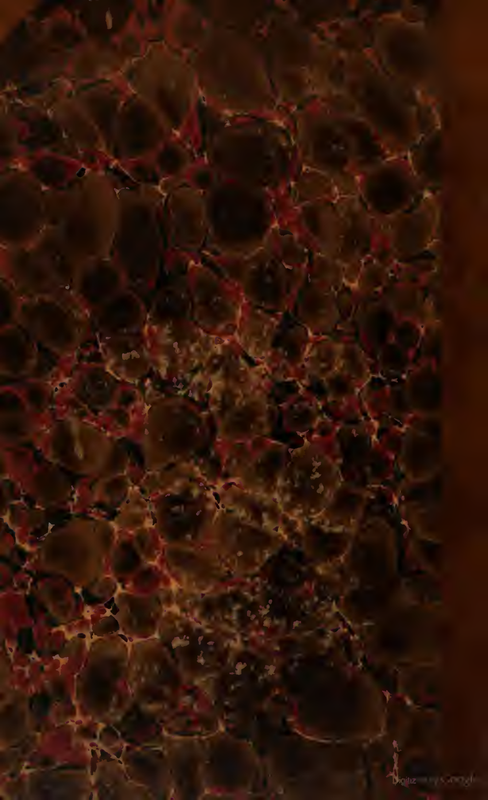
Digitized by Google

B N C F
B.22.-.43.

CF000312350



982.


Digitized by Google